

MA REVOLTE

Chapitre I

Je pense souvent que l'esprit dans lequel ont été conçus et la raison pour laquelle ont été voulus les enfants, constituent pour ceux-ci une sorte de handicap ou de charge pour toute leur existence. J'ai été conçu dans le devoir et pour le devoir. Mes parents voulaient beaucoup d'enfants, et ils les voulaient pour en faire des hommes "biens" et honorables, non pour qu'ils fussent heureux. Comme beaucoup, je n'ai pas été conçu sous le signe du "bonheur".

Cette détermination initiale vous marque jusqu'au fond de vous-même. Elle est comme un signe indélébile. Même si, plus tard, on a une autre conception de l'existence, il faut qu'on se révolte et cette Révolte donne encore une certaine couleur à la vie.

Il se peut qu'on commence par "prendre en charge" pour ainsi dire, le motif de sa conception. Surtout si l'on a une nature excessive. C'est ce que je fis parce que j'ai une telle nature. Je voulais être un Saint. L'idéal de la sainteté religieuse et morale fut le mien jusqu'à ma majorité. J'allais plus loin que mes parents dans leur sens. Je n'hésitai point à me faire moine parce que la vie monastique me parut la plus parfaite.

Mais passé vingt ans, sous l'effet de la réflexion et de la lecture de l'Evangile, je découvris d'autres horizons, ceux du bonheur, du plaisir, de la vie, à l'antipode. Je fus donc amené à rejeter tout ce que j'avais jusque-là adoré.

Mais il s'agissait bien de "rejeter" et non simplement de m'engager dans une certaine voie, car je m'étais donné entièrement. Ce fut la Révolte.

— ∞ —

Si j'essaie de me souvenir avec honnêteté, je dois dire que mes parents n'essayèrent pas de m'inculquer leurs principes à coups de marteaux. Ils étaient sévères, mais sans plus. Ils étaient doux, bons, affectueux avec nous, presque sentimentaux. Ma mère était d'une sensibilité exquise, toujours en éveil, avec quelque chose de maladif. Elle voulait surtout être aimée, se sentir entourée d'affection et de tendresse.

C'est peut-être ce qu'il y a de pire. Cette atmosphère de serre chaude, sans que le plaisir soit jamais réellement accepté et reconnu, vous fait entrer la morale par les pores de la peau. On ne prend pas la mouche avec du vinaigre. Le régime des punitions cabre les enfants plus qu'il ne les transforme. C'est pourquoi sans doute nos ancêtres étaient moins moraux que nous. Dieu, la Religion, la Société leur apparaissaient avec le visage dur et implacable que leur avaient présenté leurs éducateurs. Ils n'en connaissaient pas les douceurs ni les consolations ; or ces choses sont avant tout cela.

Même la haine du Plaisir, du Corps, de la Vie avait chez mes parents quelque chose d'attendrissant. Ils les haïssaient parce qu'ils étaient "sales" et non beaux, exaltants, agréables. Pour eux, jouir signifiait s'avilir, se faire mal et finalement se damner en ce monde et en l'autre. Toutes les réserves de sentiment qu'il y avait chez ma mère, et Dieu sait s'il y en avait, s'étaient projetés sur la Vertu, le Bien, le Devoir. Elle sentait les choses comme Jean-Jacques Rousseau, qui devait pleurer lorsqu'on prononçait le mot "vertu". C'est ainsi que le peuple réagit en face de la morale et c'est la victoire de la morale.

Au fond, les passions, les sentiments et presque le Plaisir étaient employés à nier les passions, les sentiments et le plaisir. C'est un retournement extraordinaire, une hypocrisie sans pareille qui n'a, jusqu'ici, jamais été vraiment analysée.

Mon père avait une conception un peu différente de celle de ma mère. Ils voulaient surtout que les enfants lui laissent la paix et ne l'empêchent pas de jouir de sa femme qu'il chérissait. Je ne suis pas sûr qu'il n'y eût pas chez lui une espèce de jalousie à l'égard de ses enfants qui lui enlevaient le coeur de son épouse. Jusqu'à une époque assez avancée, il disait à chacun de nous en parlant d'elle : "ta mère", sur un ton quelque peu agressif, et comme pour nous signifier qu'il n'entendait pas que nous voyions en elle la "petite maman chérie".

— ∞ —

A propos de cette espèce de dégoût superstitieux qu'avait ma mère pour les choses de la chair, il m'est resté dans la mémoire une scène qui se passait lorsque nous étions fort jeunes - environ trois ou quatre ans - et que nous étions dans notre maison de campagne en Normandie. Nous prenions notre bain ensemble, ma soeur et moi, dans le jardin. Dans ma curiosité d'enfant, je me mis à explorer le bas du corps de ma soeur, en essayant de pénétrer avec mon doigt. Ma mère survint et vit ce qui se passait. Elle fut suffoquée, devint blême et me cria : "Ne fais jamais cela, pauvre petit, sinon tu seras malheureux toute ta vie". Cette phrase est restée gravée en moi et je l'entends encore, à trente ans de distance, comme si j'y étais.

En y réfléchissant, je me dis que pour ma mère, sexuel signifiait non seulement "sale" mais aussi "malheur". C'est pour des raisons affectives de ce genre que peu à peu, dans le monde, un certain nombre de comportements rassurants se firent nommer "bien" (ce qui est bon), "beau", "noble", "heureux", "grand", etc... Toutes les valeurs qui étaient primitivement attachées au seul plaisir ou à la recherche du plaisir finirent par qualifier la moralité et la vertu. Ma mère vivait jusqu'au fond d'elle-même cette identification.

Il lui fut, dans ces conditions, fort difficile de comprendre l'évolution de ses enfants, surtout de ses enfants "mâles". Elle ne pouvait admettre, dans son amour de mère, que ses fils fussent "souillés" par des pensées ou des préoccupations de caractère sexuel. Or, j'eus une puberté mouvementée et passablement explosive. A treize ans, je me mis à faire collection de reproductions ou images représentant des femmes nues. J'en trouvai un très grand nombre chez mon oncle qui était médecin, chez qui j'allais régulièrement en vacances. Il m'avait naturellement interdit de feuilleter les publications où il pouvait s'en trouver. Cela ne m'empêchait pas de le faire et de les accumuler sur ma table de nuit. Un jour, le dit oncle survint dans ma chambre avec des amis et voulut faire apprécier à ceux-ci la qualité de mes lectures, car il me croyait fort sérieux ; j'avais jeté sur les images obscènes un certain nombre de livres d'aventures, entre autre ceux d'Alain Gerbault. Mon oncle prit un à un les livres et les montra ; je crus défaillir en le voyant arriver aux images ; heureusement, il s'arrêta là. Pris de panique, je jetai les images dans une armoire.

Quelque temps après, ma mère reçut les images en question de mon oncle qui les avait découvertes, et voulait savoir "si c'était moi qui les avait réunies". Ma mère arriva dans le salon avec les images, et me demanda devant toute la famille si c'était moi qui avait collectionné ces "ordures" ; elle ajouta : "je te pose la question pour le principe, car je sais que ce n'est pas toi, ça ne peut pas être toi". Je me souviens qu'avec une résolution qui ne m'était pas habituelle, et probablement plus par amour pour ma mère que pour me défendre, je répondis : "bien sûr que ce n'est pas moi". L'affaire en resta là.

Quelques années après, j'oubliais le sexuel et les femmes pour me jeter dans l'intellectualité, dans Saint-Thomas et Aristote, puis plus tard, dans la philosophie moderne. Ce fut mon salut. La réflexion me convainquit de la perversité et du mensonge de tous les systèmes religieux et moraux, et me permit de faire une expérience sexuelle décisive. Je raconterai celle-ci tout à l'heure.

J'avais donc tout ce qu'il faut pour devenir un parangon de vertu et un héraut de Dieu. Mes parents commencèrent par me mettre à l'école communale puis m'en retirèrent bruyamment lorsqu'ils s'aperçurent que j'étais en train de devenir un petit voyou, sous l'influence des camarades. J'écrivais sur les murs des insanités et mon père me força un jour à les effacer moi-même avec un chiffon. Il m'accompagna sur la route de l'école : je me vois encore pleurant, crachant sur mon chiffon et frottant désespérément les murs.

Mon grand-père conseilla de me mettre dans une "bonne maison". Je fus envoyé chez les Eudistes¹ à Versailles. J'ai gardé de ce collègue un souvenir attendri. Je restai un an pensionnaire ; puis on dut me mettre demi-pensionnaire car j'étais malade chaque fois que je quittais mes parents. Je devais bien les aimer, moi qui me reproche si souvent maintenant mon indifférence à leur égard. J'étais à un âge où l'estime n'entre pour rien dans l'amour et je ne pouvais me séparer d'eux. Je faisais pleurer ma mère tellement j'étais un "enfant terrible", mais je la chérissais.

J'étais prédestiné, mais prédestiné à quoi ? J'ai toujours eu le don de provoquer l'amour ou la haine la plus violente de la part de mes maîtres. A huit ans, je devins le souffre-douleur d'un des directeurs des "petits" et le grand amour de l'autre. Le premier ne pouvait souffrir ma nature un peu féminine, ma naïveté, mon ingénuité, ma tendresse, mon étourderie ; c'est ce que le second aimait. Le père L., mon ennemi, me faisait subir devant tout le monde les pires humiliations. Un jour, devant toute la division réunie, il me reprocha de "salir" mon lit tous les dimanches soirs à cause des "ripailles" que je faisais chez moi. Or, je ne mangeais rien, parce que j'étais trop ému pour cela et précisément pour ne pas être malade ; c'était l'émotion qui, comme je l'ai dit, me faisait vomir et avoir la fièvre.

Quant à l'autre prêtre, je ne voudrais pas salir sa mémoire car j'ai toujours gardé pour lui une très vive affection. C'était un vieillard ; il devait avoir dans les soixante-dix ans à cette époque. Il me faisait venir chez lui plus souvent qu'il n'aurait fallu et me caressait, m'embrassait, me faisait des cadeaux divers. Ses transports devenaient spécialement vifs au confessionnal ; ses joues râpeuses et couvertes de barbe frottaient mes tendres joues d'enfant ; ses lèvres baisaient mes lèvres. Je ne voyais à cela rien de mal, bien au contraire. Content d'être choyé et aimé, je rendais à cet homme son amour et vraiment il n'y avait pas en moi la moindre intention vicieuse. Chez lui non plus peut-être ; il est des hommes qui, à soixante-dix ans, ont encore une âme d'enfant. Il était préfet de la division et il pouvait ainsi me "faire sauter" mes consignes lorsque j'en avais ou prévenir mes professeurs en ma faveur. Sans le père L., mon bonheur eut été parfait.

Cela aussi a terriblement influé sur ma destinée ultérieure. La religion chez les eudistes, comme la morale chez mes parents, m'apparaissaient sous des couleurs douces et consolantes. Quelle raison aurais-je eu de me révolter ? D'autant plus que je n'ai pas une nature méfiante ; j'ai tendance à faire confiance aux gens et à ne pas voir leurs mauvaises intentions. Je n'ai jamais été persécuté par personne et je garde beaucoup plus de reconnaissance au

¹ Branche des Matoriens.

monde dans lequel j'ai vécu que d'hostilité. Si je le hais maintenant, c'est parce que je le pense trompeur et je considère ceux qui y croient comme des victimes plus que comme des bourreaux.

— ∞ —

Mon premier mouvement de révolte véritable eut lieu dans le scoutisme. Ma mère voulut me mettre aux scouts sous prétexte que "cela me débrouillerait". Je fus un très mauvais scout. L'aumônier naturellement me prit sous sa protection. j'ai toujours été le chouchou de certains prêtres ; c'est une guigne. Je mis un temps infini à gravir les échelons de la hiérarchie scout. Toutes ces études soi-disant pratiques me répugnaient parce qu'elles me rappelaient l'esprit scolaire du Lycée, en pire. Surtout le scoutisme m'apparût aussitôt comme un despotisme insupportable. Il m'empêchait de rêver, d'aller où je voulais, de me promener, de fréquenter les camarades qui me plaisaient. Aux heures de liberté ou durant les vacances, il fallait assister à des réunions, apprendre des tas de choses, faire des exercices quasiment militaires, suivre le groupe, être "chic", "fana", ... Si l'on n'était pas le bon petit garçon au regard clair, expansif, débrouillard, meneur de jeu, on était regardé de travers et je l'étais. On me considérait comme un "intellectuel", un poète, un "pékin". Je ne me coulais pas dans le moule. Le soir au camp, je me permettais d'aller me promener seul, de contempler la nature, de penser à l'Afrique, à mes parents ; tout cela était interdit, et mon C.P.¹ me le rappelait sans cesse. Je ne savais pas me défendre, j'étais trop bon, et la mode était aux "durs".

Je fus renvoyé au moins trois fois et repris, parce que j'avais de bonnes notes au Lycée. Je ne faisais pas de mauvais esprit, bien au contraire, mais on me méprisait. Le grand reproche était : "Tu n'es pas un fana". Je me savais, dans mon for interne, passionné, mais qu'est-ce que le "for interne" pour ces sociétés mécanisées de jeunes que sont les sociétés du genre "scout" ?

J'ai acquis là un complexe d'infériorité qui mit longtemps à me quitter. Je fus persuadé que j'étais incapable de me faire une place dans un groupe hiérarchisé. Je n'étais pas ambitieux, pas assez bluffeur, pas débrouillard.

Où était ma vie, à cette époque de mon adolescence ? Pas dans les études non plus, que je détestais parce que trop scolaires. J'étais pourtant un bon élève mais je ne sais pourquoi car je travaillais très peu. Ma vie était dans mon imagination qui vagabondait en Afrique, en Asie, partout où il y avait des forêts vierges, des terres à découvrir, des solitudes. Je n'étais heureux qu'en vacances, dans le grand jardin quasiment vierge de notre maison de campagne, où je plantais ma tente et jouais à l'indien, restant des heures à méditer et à réfléchir. Il me fallait la nature, l'éloignement des hommes et surtout la Liberté. Toute contrainte qui n'est pas imposée par la nécessité me rend malade.

¹ Chef de patrouille

Assez paradoxalement, ce besoin intempestif de liberté me poussa vers le catholicisme, et plus tard, vers la vie religieuse. Je lus Psichari et ce fut une révélation. Je ne voyais que la fuite au désert dans les méditations religieuses de ce soldat. La contrainte du dogme et d'une discipline ne m'apparaissait pas ou plus exactement, elle me semblait belle puisqu'elle permettait la solitude. Au fond, je voyais le côté extérieur du système, non son esprit qui est d'esclavage. Le vagabondage est autorisé dans la Religion parce que l'esprit doit se plier ; on se rattrape à un plan supérieur. Je ne voyais pas encore cela.

En y réfléchissant, je pense que mon goût pour la Religion et, un moment, pour la vie militaire, venait de ce que j'essayais de trouver des portes de sortie dans ces constructions et que j'identifiais ces constructions avec ces moyens d'évasion. J'arrivais donc à voir le noir blanc et le blanc noir. C'est un phénomène qui est peut-être plus courant qu'on ne croit.

L'adolescence a de ces retournements : on arrive à être heureux dans une prison et à s'y sentir comme au paradis, parce qu'il y a une petite fenêtre qui donne sur le ciel bleu, et on s'imagine qu'il n'y a pas d'autres moyens de le contempler. C'est aussi un des pouvoirs de l'enfance que celui de se faire un monde à soi dans l'univers le plus prosaïque. On se met derrière un fauteuil, comme je faisais à sept ans, et on s'imagine qu'on est à l'abri des hommes et des choses. Il y a un âge où cela ne suffit plus et c'est alors qu'on se révolte.

Je ne connaissais pas encore la Religion ou la vie militaire, mais je savais ce qu'était le scoutisme parce que j'y étais, et lui, je le haïssais. Il faut expérimenter les choses pour en connaître le contenu.

Ma vie d'adolescent n'était pas seulement dans cette attitude négative de refus et de besoin de solitude. Elle était aussi dans la tendresse. Pas avec les femmes naturellement, car on n'admettait pas, dans la famille, qu'on puisse avoir des aventures avant l'âge où l'on se marie. J'avais bien été épris d'une de mes cousines, puis de quelques petits camarades, au collège, mais cela était sans importance.

Ma première grande passion fut pour ma soeur qui avait treize ans de moins que moi, qui était donc une toute petite fille quand j'étais déjà un jeune homme. A y bien réfléchir, cet amour présentait tous les caractères d'une passion banale. On se scandalisera, et pas seulement maintenant ; hélas, dans le monde bourgeois, les seules portes de sortie sont souvent l'inceste ou la pédérastie. Je n'étais pas incestueux. J'étais trop naïf pour cela, mais mon sentiment, lui, l'était.

Quand j'eus décidé de rentrer dans la vie religieuse, le seul obstacle véritable à ma séparation du monde fut ma soeur. Je ne concevais pas de pouvoir ne plus la voir, la caresser, l'admirer. Le sacrifice que je fis là fut certainement aussi dur que celui de l'homme qui laisse une fiancée ou une amie.

L'événement le plus déterminant pour ma vie ultérieure fut la rencontre avec l'Abbé L... Il habitait dans la même maison que mes parents à Paris. J'avais environ 16 ans. C'était, et c'est encore, le pilier de l'intégrisme catholique ; homme charmant et odieux à la fois, il est attaché au Saint-Office, fait à Rome des rapport sur les mauvais livres qui paraissent en France, Action française à l'ancienne mode, philosophe, directeur d'une des plus importantes revues catholiques françaises, musicien à ses heures et poète léger par-dessus le marché. C'est un genre abbé de cour du XVIII^e siècle mêlé à un inquisiteur du Moyen-âge. Seule compte pour lui l'intégrité de la doctrine. Il passe beaucoup sur la morale, - la sienne est parfaite -, mais ne transige pas sur un point de doctrine. Je n'ai jamais rencontré un homme d'un dogmatisme aussi outré. Il enverrait facilement sur le bûcher quelqu'un qui ne confesserait pas une des hiérarchies angéliques inventées par les théologiens. Avec cela, convaincu, presque fanatique, raison pour laquelle il exerce sur la jeunesse un ascendant considérable. Mais en même temps, c'est un homme d'une sensibilité délicate, plein de tact et de savoir-vivre, facile à émouvoir, amical, généreux, dégageant une extrême sympathie.

Il fut mon dieu pendant des années. Je ne vivais que pour lui et par lui. Son appartement situé au-dessus du nôtre, je le regardais comme le sanctuaire de quelque divinité toute-puissante, rayonnante, lumineuse, d'où descendait la parole de la vérité pure. J'allais chez lui plusieurs fois par jour et il me recevait toujours très gentiment. Je n'ai jamais surpris chez lui le moindre mouvement d'impatience à l'égard de l'importun que je devais être. Je ne me confessais pas à lui ; nos rapports étaient d'ordre intellectuel.

Paradoxalement, il fut sans le savoir, la cause première de ma révolte. Il me fit découvrir une porte de sortie, une petite fenêtre dans la prison, et au début, j'identifiais faussement ce rayon de lumière avec le système qui le contient. Cette lumière nouvelle qui s'introduisait dans mon monde bouché, c'était la philosophie ; la philosophie d'Aristote et de Saint Thomas d'Aquin, bien sûr, que l'abbé L... considérait comme parole d'Évangile et qu'il opposait à la philosophie moderne, "mensongère et pervertie". Mais ses vues étaient trop courtes ; il ne voyait pas qu'une philosophie, quelle qu'elle soit, est toujours une réflexion, et que la réflexion s'oppose aux systèmes qui asservissent l'esprit. A partir du moment où l'on n'accepte, pour connaître, que la seule faculté de connaissance qui soit en nous, à savoir l'intelligence, on rejette virtuellement la Foi. On peut certes essayer de faire de la première une aide et une servante de la seconde, mais cela est déraisonnable. C'est comme si on bâtissait une maison solide avec des matériaux éprouvés, sur du sable ou un terrain marécageux. *Admettre hors de l'esprit, c'est finalement admettre contre l'esprit.*

Cela demande évidemment quelque explication. Le grand mérite de la philosophie grecque, que l'Abbé L... me faisait connaître, c'est d'avoir découvert l'esprit. Et cette découverte devait normalement aboutir à jeter le doute sur tout ce qui n'est pas suffisamment fondé, critiqué, vu, connu, tout ce qu'on croit parce que cela fait plaisir ou rassure, tout ce qu'on invente pour se consoler, tous les systèmes qui se donnent un monde autre qu'il n'est ou un autre monde à côté de celui-ci. Or, ce ne fut pas là le premier effet de la philosophie, bien au contraire. Les philosophes, éblouis pas la logique interne, la perfection, l'ordre, l'éternité de cette Raison qu'ils venaient de découvrir, s'empressèrent de reconstruire le monde sur ce modèle. Ils projetèrent l'esprit hors de l'homme et voulurent que le monde fut, lui aussi, parfait, ordonné, sans fissures, sans contingences, stable, ou bien qu'il existât un autre monde qui fût tel. Or, ce monde autre ou cet autre monde,

c'est précisément celui de la Religion et de la morale, le monde des croyances. Le rationalisme se mettait au service de la Foi.

Pourquoi cette déviation initiale au sein de la Philosophie, qui lui donnait une portée exactement contraire à celle qu'elle aurait dû avoir ? C'est que la philosophie en découvrant l'Intelligence, *n'avait pas conscience des exigences de sa découverte mais ne songeait qu'à utiliser cette découverte au profit des anciens systèmes*. Ce que ceux-ci demandaient, c'est qu'on rassure l'homme, qu'on lui dise qu'il pouvait construire une société mécanisée, s'assurer une sécurité matérielle absolue grâce à l'Argent et hors du travail ou de la Science, accéder à un autre monde au-delà de celui-ci, qui fut parfaitement heureux. La philosophie emboîtait le pas aux anciennes croyances et apportait de l'eau à leur moulin, quand elle avait en elle le pouvoir de les détruire et d'apporter une autre solution. Au lieu de se projeter hors d'elle-même et d'utiliser la Raison pour connaître et comprendre, elle restait plongée dans la contemplation de la Raison et voulait tout reconstruire à son image.

Le rationalisme n'est qu'une fausse route prise par la philosophie, n'ayant pas encore pris conscience d'elle-même.

Il reste que *la Philosophie possède en elle un pouvoir* destructif et libérateur à l'égard des idéologies. Et elle le possède surtout lorsqu'elle ne se soucie pas de bâtir une morale comme chez Platon et dans l'idéalisme, mais lorsqu'elle se contente de prolonger la Science comme chez Aristote. La philosophie qui se met humblement au service de l'homme est la vraie philosophie.

Cela, je ne le voyais évidemment pas, lorsque j'écoutais avec attention les explications de l'Abbé L... Mais cela me serait révélé sans tarder, deux ou trois ans après que je serais entré chez les dominicains. Il y avait, dans cette doctrine si orthodoxe, des germes explosifs considérables qui ne manqueraient pas de se révéler.

L'abbé L... était trop attaché à la lettre de Saint-Thomas et d'Aristote pour comprendre cela. Il m'initiait à la technique philosophique qu'il connaissait fort bien. Il m'apprenait le sérieux en face des choses, l'objectivité, l'esprit critique, le recours à l'expérience, toutes qualités qui sont à la fois philosophiques et scientifiques. Son agressivité à l'égard de certains systèmes politiques ou de certains hommes m'apparut assez vite puéril et je n'y faisais pas attention.

Un an avant ma rentrée chez les dominicains, et après la fin de mes études, j'allai à l'institut catholique pour commencer une licence de philosophie. J'y fis connaissance de Monsieur de M. qui le premier me montra ce qu'il pouvait y avoir de dynamique et de vivant dans une philosophie comme la scolastique. L'amour du contact direct et courageux avec le réel me fut révélé.

— ∞ —

A dix-huit ans, à la veille de rentrer chez les dominicains, j'étais donc en possession de tous les éléments qui m'amèneraient à la Révolte : un caractère

épris de liberté, une grande faculté de passion, un penchant vers la philosophie.

Ce sont précisément ces choses que j'allais nier en entrant dans la vie religieuse. Elles n'affleuraient pas encore à ma conscience, ou si du moins elles le faisaient, je ne cherchais pas à les justifier. C'étaient des forces qui tenaient à mon tempérament ou à certaines influences que j'avais reçues, - je les appellerai volontiers des "grâces" ; ce n'étaient pas les principes moteurs de ma conduite. Elles agissaient en moi, contre moi, presque à mon insu. Elles ne faisaient pas le but de mon existence.

Ce n'est pas elles qui déterminèrent ma vocation religieuse, mais des valeurs exactement contraires, que je nommerai volontiers "magiques". Il m'est très difficile de remonter aux sources de cette vocation et d'essayer d'en suivre le processus. Il faut pourtant que j'essaie, si je veux tenter de faire la lumière sur moi-même, ce qui est le but de cet ouvrage.

Il me semble que cette vocation religieuse commença par être une vocation indéterminée, une vocation pour la vocation. Dès mon plus jeune âge, je savais ce que je voulais devenir et méprisais les enfants qui n'avaient pas d'idée sur ce qu'ils "feraient plus tard". En ce sens, il n'y a pas de vocation au métier d'ingénieur ou de mécanicien, mais seulement aux métiers qui présentent un caractère magique, comme ceux d'officier ou de prêtre, où il s'agit de "servir". Il y a appel parce qu'il y a idéal, et il y a idéal là où il y a "valeur".

Comment se présentaient ces "valeurs" pour l'enfant que j'étais ? Incontestablement sous la forme de jugements extrêmement simples et même simplistes, tels que ceux-ci : "Servir, c'est beau", "Il y a de la grandeur dans le militaire et dans le prêtre", etc... Au point de départ, il y avait un goût esthétique pour le beau, le grand, le noble, le généreux, et, comme je n'avais pas encore le moyen de me rendre compte par moi-même en quoi consistaient ces choses, je les identifiais, comme faisait ma famille, avec la morale, la discipline, l'ordre, la Religion, etc...

J'attache beaucoup d'importance à ce motif d'ordre esthétique. Je trouve une confirmation dans le fait que les idéologies ont toujours eu besoin de se revêtir d'Art, - les pompes de la Religion et de la vie militaire, les musiques, les vêtements, etc... -, comme pour manifester qu'elles prennent pour elles le "Beau", qu'elles sont le Beau par excellence. C'est évidemment se donner la partie belle et l'hypocrisie n'est peut-être pas toujours conscience. Il y a là un moyen irrésistible de séduction, quitte à le renier ultérieurement pour se mettre en face de l'essentiel (de nature bien différente). Les buts idéologiques se prétendent des "valeurs" pour séduire et elles annexent l'Art. Or, j'étais très sensible, étant enfant, à ce côté artistique de la vie militaire ou religieuse. J'étais ravi par les "triumphes de Saint-Cyr", les défilés du quatorze juillet, l'uniforme militaire.

La première étincelle de vocation religieuse jaillit un jour que j'écoutais un prédicateur dans une église. La magnificence de cet homme qui faisait planer la toute-puissance de sa parole dans le Temple de la Divinité, me séduisit. Je me dis : "Pourquoi pas moi ?" Mais il n'y avait, dans ce sentiment, rien de bien nouveau. C'était le même qui s'était manifesté quand j'étais plus jeune dans ma passion pour la vie militaire. J'étais même arrivé, à quinze ans, à exprimer dans une formule synthétique toute mes aspirations confuses. Je disais : "Je veux être médecin militaire aux colonies". "Médecin" exprimait

mon goût déjà marqué pour la Science, entretenu par mon grand-père qui était un savant ; "militaire" marquait la vocation au "devoir" et au "service" ; "aux colonies" manifestait mon désir de solitude et de liberté loin du civilisé.

A dix-sept ans, je devenais sensible aux valeurs plus secrètes de la séduction ecclésiastique. D'où la vocation religieuse. Mais là encore, la préoccupation esthétique était dominante. Un prêtre était pour moi quelqu'un d'élevé à dix pieds au-dessus de terre par la dignité de sa charge. Je voyais naturellement la modestie, l'humilité, le dévouement qui étaient exigés de lui ; mais c'était cela précisément qui le rendait beau à mes yeux.

La vocation est-elle toujours déterminée par l'appel vers une valeur esthétique s'identifiant, à tort ou à raison, avec une réalité morale ou religieuse ? Je serais assez porté à le croire. On ne voit pas très bien comment les véritables buts de la morale ou de la Religion pourraient exercer une séduction sur l'âme d'un enfant ou d'un adolescent. A cet âge, on ne cherche pas encore à "sauver son âme", à s'assurer une sécurité en ce monde ou en l'autre, ou à se faire admirer des hommes et récompenser pour son amour des autres.

La vocation ne serait-elle rien d'autre que la rencontre d'un tempérament naturellement porté vers le Beau, le Grand, le Noble, avec une éducation tendant à les faire placer dans le Surnaturel, le Devoir ou la Vertu ? Il est frappant que la notion de vocation s'applique surtout à la jeunesse, c'est-à-dire à l'âge où l'on est encore enthousiaste. Et d'autre part, comment expliquer que cet appel s'oriente vers l'esprit militaire ou ecclésiastique plutôt que vers la peinture, la musique ou la littérature ?

— ∞ —

J'avouais donc à mes parents mon désir de devenir prêtre et, si possible, moine. Je fus étonné que ma mère, après m'avoir félicité, me dit : "Mais mon pauvre petit, nous avons si peu de moyens..." Je ne voyais pas le côté financier de la question et ma pauvre mère s'imaginait qu'on était encore à l'époque où il fallait verser des dots ou des pensions aux religieux.

Je commençai par opter pour les jésuites qui avaient plus la cote dans ma famille et qui représentaient mieux qu'aucun autre ordre, la Discipline et la Règle. Je pris parmi eux mon confesseur qui m'initia aux exercices de Saint-Ignace. J'étais attiré aussi vers les bénédictins qui représentaient la Beauté et la Grandeur solitaire. Je repoussais avec véhémence les dominicains, trop progressistes.

Ce ne fut que quelques mois avant mon entrée définitive dans le cloître que j'optai brutalement pour les dominicains, au grand étonnement de ma famille. A vrai dire, j'avais toujours eu une attirance secrète pour cet ordre, à cause de ses traditions de liberté, d'indépendance et surtout de vie intellectuelle. C'était des raisons superficielles, tenant à mon esprit réactionnaire d'alors qui m'arrêtaient. Si j'avais pu avoir la conviction que leur progressisme politique et social n'était qu'un à-côté, j'aurais été d'emblée chez eux. Or, cette conviction, je l'acquis en faisant la connaissance du Père Desanges, qui était

alors Régent des études. Il me montra que les dominicains avaient deux traditions bien distinctes, l'une venant de Saint-Dominique et surtout de Saint-Thomas d'Aquin, l'autre du Père Lacordaire. Il était possible de dissocier les deux et c'était ce que lui, Père Desanges, faisait, avec le clan "intégriste" qui venait justement de triompher par la condamnation à Rome de l'autre tendance et le renvoi du Père Chenu du poste de Régent des études.

Mon côté hétérodoxe prenait le dessus dans ce choix. Ou plutôt j'entrevois une conciliation entre les motifs proprement religieux et mes goûts personnels pour la réflexion et l'autonomie. Il est certain que si je fus entré chez les jésuites, mon évolution ultérieure eût été tout autre.

Je n'avais cependant pas conscience de la nature des forces qui me poussaient chez les dominicains. Dans mon for interne, j'étais décidé à être un parfait religieux, soumis, pauvre, pieux, pénitent. Le petit coin que je réservais à la philosophie n'avait après tout rien de condamnable ; c'était pourtant là que devaient plus tard s'amonceler les nuages noirs.

Quand j'annonçais à l'Abbé L... ma décision d'entrer chez les dominicains, il fut consterné. Réellement, il considérait cet ordre comme le suppôt de Satan. Il était persuadé qu'il était la source des hérésies modernes à l'intérieur de l'Eglise. Il avait maintes raisons de le penser et les événements qui survinrent plus de dix ans après, qui aboutirent à la condamnation par Rome des penseurs et théologiens de cet ordre, suffirent à lui donner raison. Il ne fit cependant rien pour me détourner ; je dois lui rendre hommage sur ce point.

Nous étions en 1943. L'occupation durait depuis déjà trois ans. Nous souffrions terriblement à Paris des restrictions ; ma famille ne voulait pas faire de "marché noir", à la fois par principes moraux et par manque de moyens. Quand beaucoup de jeunes de mon âge étaient envoyés en camps de concentration, j'allais, moi, me présenter au maître des novices des dominicains pour demander d'être reçu dans l'ordre des "frères prêcheurs". J'entrais dans une prison d'un autre genre, peut-être moins atroce matériellement, mais certainement plus, moralement. C'était moi qui me faisais prisonnier de moi-même. Je devais mettre longtemps pour sortir de cet enfer. Il fallait que je me délivre des illusions, des mensonges et des erreurs de ma famille, il fallait que je renonce à vivre au Paradis.

Comment ai-je pu accomplir cette "sortie d'Egypte" ? Cela est encore pour moi un sujet d'étonnement. J'essaierai une analyse plus tard. Pour l'instant, je dois raconter comment je fis connaissance avec un saint et comment j'essayai de devenir moi-même un saint. Il fallait que je touche le fond du système pour pouvoir m'en délivrer.

MA REVOLTE

Chapitre II

Quand j'essaie de me rappeler mon temps de noviciat, il ne me vient à l'esprit qu'un grand trou noir. Comme si cela n'avait jamais existé. De ci de là seulement quelques lumières émergent à travers la nuit, mais isolées, sans liens entre elles. Ce sont des plaques claires sur un fond noir.

Il y a par exemple la réception du maître des novices, le Père Cognard. Je viens de quitter ma mère en larmes. J'attends au parloir. Arrive un homme très voûté, volontairement voûté, avec une expression que je prenais pour de la bonté. Une face de gorille laide mais expressive. Il me dit "Alors Michel..." sur un ton suave et pénétré. Je suis ému jusqu'au fond de moi-même et me laisse conduire à ma cellule. Une vraie cellule de moine, toute blanche. Tout est blanc dans ce couvent situé au milieu d'un quartier noir, tout : les moines, les murs et les cœurs...

— ∞ —

Ceux qui allaient prendre la robe (j'allais dire le voile) avec moi étaient soit des petits jeunes gens purs et innocents, à sourire de vitrail, soit de vieux prêtres désirant mener une vie plus haute. Sympathiques, tout compte fait.

J'ai gardé beaucoup d'amis parmi eux. Qu'est-ce qui les amenait là ? Certains auraient pu plaire à une femme, exercer un métier. Ils préféraient l'amour de Dieu. Ça ne paie pas plus, c'est plus beau.

Il y en avait un surtout, le plus vieux, qui plantait son regard dans le vôtre. Il avait pris cette manière dans les mouvements de jeunes. Plus tard, il voulut faire mon éducation sexuelle et mystique. Nous nous réunissions au grenier, nous mettions à genoux et nous crachions au visage en nous criant nos fautes. Il m'obligeait à le fouetter jusqu'au sang ; je me souviens d'un certain Vendredi Saint... ; c'était des scènes de boucherie. Il voulut m'expliquer comment se pratiquait le coït ; ses intentions étaient, je crois, parfaitement pures. Il me fit sortir devant lui mon truc et m'expliqua longuement le maniement.

Il y en avait un autre qui était vraiment un homme ; c'était un artiste et il est devenu aumônier d'artistes. Il a eu les pires histoires. Il m'a révélé beaucoup de choses de la vie, dont je ne connaissais rien.

Je me liai très vite avec un troisième qui aimait la Sainte Vierge. Il est sorti assez vite, en pleine révolte. Il ne pouvait supporter qu'on le traite comme un petit garçon.

— ∞ —

Dès le début, je m'élançai droit vers la Sainteté. Savais-je seulement ce que c'était ? J'en avais le pressentiment. Et puis on nous disait : être un saint, ce n'est pas se mortifier, ni être pur moralement, c'est avoir la charité, c'est-à-dire l'Amour.

Je comprenais : l'amour est primordial et tout doit être ordonné à lui ; les pénitences et la morale sont nécessaires bien sûr, mais ordonnées à l'Amour. Or, où trouver l'amour de Dieu sinon dans la prière, et l'amour du prochain sinon dans le dévouement aux autres ? Je devins un bourreau de prière. Je passai des heures devant le Saint-Sacrement, à genoux (et non pas assis comme certains que je méprisais pour cela), les mains sous le scapulaire, immobile. C'était très beau tous ces moines immobiles comme des statues devant leur Seigneur et Dieu.

J'avais avec Dieu des colloques échevelés qu'auraient difficilement devinés ceux qui me voyaient pétrifié. Le mot Amour avait un sens à ce moment pour moi. Je n'avais pas la moindre idée de sa nature parce que je n'en connaissais pas la réalité physique et l'amour est avant tout physique ; c'est ce qui fait sa noblesse et sa difficulté. Et pourtant ce mot avait un sens pour moi. Je vais dire la chose crûment, d'un seul mot, au risque de scandaliser ceux qui se voilent la face : je "couchais" avec Dieu.

Je ne concevais pas qu'on puisse passer ces temps de "rencontre" à quémander des grâces. Dieu n'est pas un distributeur automatique. J'essayais de m'élever jusqu'à la contemplation qu'un théologien de chez nous appelait : "un amoureux Regard". Mais comment regarder Dieu (dans l'obscurité) et surtout d'une façon amoureuse ? Avouez qu'il est bien tentant de dire alors ce qu'on dirait à une fiancée ou à un ami.

Est-ce cela le "défoulement" ? Pour moi, c'en était un. Ma nature passionnée, qui a toujours considéré l'amour comme l'unique réalité, se satisfaisait là. Certes, le désir purement physique se creusait davantage et se sentait frustré plus encore, mais il y avait au moins les mots, les sentiments, les aspirations...

— ∞ —

Tous mes efforts passionnés vers la sainteté ne peuvent s'expliquer sans trois éléments : un cadre, un maître et une Foi.

Prenons d'abord le cadre.

Très simple à la vérité, extrêmement dépouillé. Notre cellule est nue avec juste une image de Saint-Dominique au mur. Le lit est formé d'une planche sur des tréteaux et d'une paillasse sur cette planche. Le plus mortifiant est que cette paillasse perd sa paille et que le matin, le plancher en est couvert et qu'il faut le balayer.

Très vite, j'invente une mortification : je prends un tabouret en guise de chaise, pour ne pas avoir la possibilité de m'appuyer.

Pour faire sa toilette : un "meuble universel". Ce sont des planches mal assemblées ; dans l'une d'elles, qu'on tire, est creusé un trou avec une cuvette. Les lavages sont évidemment rudimentaires, mais il y a bain chaque samedi. C'est un événement, presque un rite. On nous supplie de bien nous laver, car souvent, à l'office de nuit, il y a des odeurs... On se lave donc avec conscience, comme on fait tout. Je ne me souviens plus si je m'avisais à cet instant-là que j'avais un corps. On raconte qu'un jour, un jeune jésuite étant allé au bain accompagné de son "socius" (celui-ci chargé de l'empêcher d'être seul avec lui-même) entendit celui-ci s'écrier : "prions pour que je ne sois pas tenté". C'est une histoire qu'on raconte sur les jésuites (que nous n'aimons pas) ; quant à nous, nous n'avions pas de socius dans ce lieu-là. Les dominicains sont progressistes.

La journée est minutée. On se lève à six heures. Puis c'est la dégringolade à l'Office du matin. Je dis bien la dégringolade car on a tout juste le temps de se préparer et il faut courir pour arriver à l'heure, mettre son "capuce" et son "scapulaire" dans le couloir. De temps en temps, le Père C. se cache dans un recoin et sermonne ceux qui sont trop en retard ou qui courent...

La matinée est coupée en tranches comme un gigot. Après l'office de prime et je ne sais plus quel office de la Sainte-Vierge (il y en avait tant que j'en ai oublié), le petit déjeuner, tant attendu. Il faut considérer qu'on est sous l'occupation et qu'on meurt de faim. Les repas sont comme des oasis pour le caravanier, on en rêve. Ce petit déjeuner est naturellement sans beurre ; on émiette son pain dans une bouillie épaisse. Tout cela avec des prières avant et après, qu'on expédie parfois avec une rapidité scandaleuse.

Après le repas commence une série d'exercices que je ne peux tous me rappeler. Il y a la "lecture spirituelle" qui consiste à lire un auteur spirituel. Il y a la "conférence spirituelle" qui est une instruction faite par le maître des novices, visant à la formation spirituelle et à la connaissance de la doctrine. C'est le Père Cognard qui la fait, animé de toute sa flamme ; je le revois appliquant sur son front fatigué par les veilles sa patte de paysan, comme pour rafraîchir ses idées qui par malheur s'évanouissent. Les novices prennent des notes (quelles notes pouvaient-ils bien prendre ?) ou essaient de répondre aux questions insidieuses qu'on leur pose. Le Père Cognard dit souvent qu'il s'adresse aux plus jeunes, à ceux "qui ne connaissent pas la vie" et il a, à cette pensée, un sourire d'attendrissement. A ceux-là surtout, il parle de la chasteté, du célibat, du danger de la chair qui se glisse jusque dans l'imagination et est toujours présente, même quand on n'y pense pas, etc...

Il y a aussi la visite au Très Saint-Sacrement dont on ne cesse de nous dire l'importance. C'est là qu'on rencontre le "Bien-Aimé". Les termes varient pour s'adresser au dit "Bien-Aimé" ; ça peut être le "Seigneur" pour ceux qui gardent en eux un reste de féodalité, "Dieu" pour les spéculatifs, la "Trinité" pour ceux qui prétendent pénétrer dans l'abîme des abîmes, Jésus pour les plus humains et les imaginatifs, la Sainte-Vierge à ceux à qui manque une présence féminine, etc... Le difficile est d'arriver à rester parfaitement immobile. Il suffit de ne plus penser à ses genoux, ni à son corps, ni à ses mains, ni à ce qui vous entoure, mais de se planter là une bonne fois, décidé à conserver de grands quarts d'heure, la position prise. On y arrive. Les yogis ne font pas autrement. Une fois établi, on peut parler à Dieu. L'inspiration ne vient pas toujours ; ce n'est pas aisé d'avoir un entretien avec un tel interlocuteur. Il y a des moments de sécheresse durant lesquels les mystiques ont l'impression que le "Bien-Aimé" leur est infidèle. Mais il y a aussi des jours où la grâce descend sur vous et vous fait dire des mots d'une tendresse et d'une conviction... Bien sûr, il ne s'agit pas de faire du sentiment ; il faut surtout dire à Dieu qu'on est prêt à faire "sa sainte volonté". Mais cela peut être vite dit et ne nécessite pas des heures entières. Et puis la "Sainte Volonté" veut parfois pour nous des choses bien difficiles. C'est pourquoi on attend surtout qu'elle nous rassure, ou plutôt que nous nous rassurions nous-mêmes, et cela prend du temps.

Ainsi la matinée est occupée par ces divers exercices qui ne prennent guère chacun pour eux-mêmes plus d'une demi-heure. C'est une mortification supplémentaire, dit-on, que cet émiettement de la journée.

Vers une heure et après divers offices, le déjeuner. Là encore, on se précipite et l'office qui précède est occupé par les actions de grâce des moines. Du temps de "l'occupation", la nourriture est nettement insuffisante pour des garçons de vingt ans : des boulettes de viande ou de charcuterie, des légumes lourds, pas de hors-d'oeuvre, un dessert. Et puis on a le droit de ne se servir qu'une fois. Aussi remplit-on son assiette ras bord au risque de la faire déborder. Ceci scandalise le maître des novices qui fond de temps à autre sur un frère particulièrement vorace et lui fait honte par son seul regard. Le Père Cognard a l'oeil scrutateur du juge ; rien ne lui échappe, surtout ce que mangent ses novices. Il faut dire que lui est un ascète ; sa réputation sur ce point est bien établie et il travaille à la consolider. C'est durant le repas qu'il a l'air particulièrement illuminé ; il distend son cou en projetant la tête en avant, à la manière des chèvres (voir les images des saints en prières par exemple chez les primitifs) et ses tempes semblent vouloir se rejoindre.

Après le repas, encore des prières et on sort religieusement en récréation. Il y a tout de même des moments de détente dans cet enfer ; nous ne sommes point chez les trappistes et l'on ne veut point voir finir les frères au cabanon (l'Eglise a besoin d'eux). C'est un éclatement. Les ressorts tendus se libèrent. C'est là qu'est le danger, là que le "malin" guette, et l'on prend des mesures contre lui. Le génie ecclésiastique a depuis longtemps réglé avec minutie cet "exercice de la vie commune". "Semper tres", dit-on au séminaire et surtout il ne faut pas se choisir, mais aller avec n'importe qui. Résultat : la conversation ne peut sortir du genre anecdotique, du bavardage de concierge, et de qui parler sinon des autres ? On le fait avec une délicatesse sans pareil, en disant du bien, toujours du bien. Il faut de l'esprit pour arriver à faire des louanges qui soient en réalité des blâmes ou des moqueries ; mais on s'en tire fort bien car les moines ne sont pas à court d'esprit. Parfois, on s'élève jusqu'à la discussion ; on peut même essayer la politique. Mais là, les opinions se heurtent et parfois avec violence. Comment peut-il en être autrement chez des gens qui sont habitués à se considérer comme détenteurs de la vérité ?

C'est en récréation que certains talents se révèlent. Il y a des vieux Pères qui sont spécialisés dans les "bons mots", mais on les connaît par coeur ; ils sont éculés comme de vieux "caliges"¹ (caleçons pour les moines). On les voit venir. On pourrait les numérotter. Ils sont parfois fort osés ; c'est que l'imagination travaille dans les souterrains. De temps en temps, on rencontre du véritable esprit ; ça m'est arrivé une fois à la table d'un évêque. Mais c'est rare. Il y en a d'autres qui se spécialisent dans la narration de leurs exploits apostoliques ; ce sont les conquérants, ceux qui comptent leurs trophées. Il y a ceux qui tentent d'édifier, mais ça leur réussit fort mal ; on voit d'un très mauvais oeil celui qui cherche à édifier ; il y a comme une espèce de jalousie.

La récréation est l'exercice le plus scabreux de la vie religieuse. C'est là que, malgré tout, se nouent et se dénouent certaines "amitiés particulières". Il y a des têtes qu'on ne voit jamais ensemble et d'autres qui se retrouvent, comme par hasard. On surprend des complicités, des regards qui s'accrochent. Je ne veux rien insinuer. Les faits sont les faits et il y a relativement peu de scandales chez les religieux. C'est peut-être pour cela qu'il y a tant de sentiments rentrés, de passions qui s'ignorent, de gestes significatifs, de ton doucereux, de bienveillance pateline, de bras qui s'arrondissent, de caresses morales.

Enfin quelques religieux, encore dans la prime jeunesse, jouent au volley-ball ou à quelques jeux de plein air du même genre. Ils se donnent à cela comme à tout, avec sérieux, et il est assez beau de voir leur jeune ardeur se donner libre cours. L'innocence et la spontanéité coudoient le vice rentré et la méchanceté inavouée.

La récréation se termine comme au collège par un coup de cloche pour l'office. Ce sont les vêpres qui se situent généralement à cette heure. Cet office, qui fait sourire quand on pense à ce qu'il est dans les églises paroissiales, est ici particulièrement beau. Surtout les vêpres chantées du dimanche ont un allant extraordinaire. Il me reste des airs dans la tête : "In exitu Israël, de Egypto..." Dommage qu'on soit en train de digérer un lourd repas et qu'on se prépare à la sieste.

¹ Calige, en latin, veut dire "nuage".

Cela fait irrésistiblement penser à Boileau et au **Lutrin** de parler de la sieste pour les moines. Pourtant elle est une nécessité. Ou plus exactement elle l'était quand existait encore l'office de nuit. Elle a cessé d'avoir une signification, mais l'usage s'en est conservé.

L'après-midi est plus lourde, plus pénible que le matin. Il y a les travaux manuels durant lesquels les novices se transforment en balayeurs ou en femmes de chambres. Il y a les innombrables offices de la Sainte-Vierge qui se récitent trois par trois en marchant. Il y a de nouveau une visite au Saint-Sacrement, de nouveau une conférence spirituelle, etc...

Le repas du soir est plus frugal que celui de midi, ce qui n'est pas peu dire. Après le repas, il y a les complies et aussi le long office des matines. C'est le plus long de tous ; il peut prendre jusqu'à une heure de temps. Les psaumes succèdent aux psaumes et les leçons aux leçons. C'est mortellement ennuyeux car on ne comprend rien à ces psaumes qui sont de mauvaises traductions et souvent ne signifient rien, ou à ces leçons qui sont la plupart du temps enfantines, voire ineptes. Heureusement, on est occupé par l'antienne à crier au bon moment, par le verset à aller réciter à un certain endroit et avec certains gestes comme dans un ballet, par la psalmodie, par ces mille et un petits détails qui font de l'office un véritable travail.

Chaque vendredi, la journée se termine par la "discipline". Cet exercice consiste à se fouetter en cadence avec l'instrument qu'on appelle la "discipline", sorte de chat à neuf queues avec des noeuds et parfois des fils de fer. Cela fait frémir les profanes mais n'a rien en soi de tellement effrayant. Il y a un mauvais moment à passer, celui du début, durant lequel la peau s'écorche et se rougit, puis on ne sent à peu près plus rien ; le seuil de la douleur est franchi et on pourrait se flageller des heures sans plus de mérite.

Le couvre-feu sonne et les religieux s'étendent sur leur paille, contents d'eux-mêmes, et confiants en Dieu. C'est à ce moment que je sentais la tentation venir et je me disais qu'il fallait vraiment que l'Eglise possédât la vérité pour exiger de tels sacrifices.

— ∞ —

Revenons sur "l'Office divin" - la prière commune -, centre de la vie religieuse et qui occupe les trois-quarts de la journée. Réglé jusque dans les moindres détails. Prière publique, officielle, de la société religieuse à son Dieu.

La matin, prime. Une demi-heure après la cloche, descente à toute vitesse au chœur. Attention au silence d'action. Le Maître des novices une fois s'était caché derrière la porte, et le voilà qui saute sur moi à mon passage : "Frère M..., c'est ainsi qu'on respecte le silence d'action ?" Attention, frère M..., ce n'est pas ainsi que tu deviendras un saint.

Entrée. Inclination profonde suivie d'une gémulation : combinaison insolite de mouvements aboutissant à la complexité rituelle des gestes sacrés. Je me

glisse vers ma stèle en baisant mon scapulaire. Il faut toujours baiser son scapulaire lorsqu'on risque de gêner quelqu'un ; façon monastique de demander pardon. Garde à vous en face de Dieu, tout droit tourné vers l'autel en attendant le commencement de l'action. Ou bien je te plonge ma tête dans mes mains éperdument. Ça fait partie du plan de sainteté. Perdu en Dieu. Il faut se préparer à l'Office, dit le Maître des novices ; on ne se présente pas ainsi devant Dieu. Puis, le petit coup du supérieur sur le pupitre. Debout, bien droits, tous ensemble, un beau signe de croix : "Deus in adiutorium meum intende... Domine ad adjuvandum me festina". Toujours un certain frémissement en entendant cet appel angoissé d'une mélodie prenante.

Puis vont se succéder psaumes, hymnes, antiennes, répons, capitules, oraisons, le tout entrecoupé de vastes inclinations appelées "inclinations profondes". Attention : ne pas confondre avec une "inclination moyenne" : il faut que la paume de la main vienne toucher le genou. C'est très important. Ça relève du chapitre. Il ne faut pas faire les inclinations profondes paresseusement, en s'inclinant vaguement comme quelqu'un qui courbe le dos. Non, un beau plongeon devant Dieu, que le symbolisme soit bien marqué de l'abaissement de la créature devant son créateur. C'est un excellent exercice de gymnastique qui maintient en forme. Tous ces gestes ont une grande importance. Celui qui s'incline mal risque aussi de mal s'abaisser devant Dieu. Geste des esclaves qui "passent sous le joug". Dieu ne veut donc pas des hommes tout droits, dressés vers la réalisation de Lui-même en eux, fiers de leur existence, conscients de ce qu'ils représentent de par Sa volonté et prêts pour la poursuite du but transcendant qui Le manifeste ? Non, il paraît qu'Il a besoin d'esclaves, d'hommes prostrés. C'est un acte d'humilité. Ces êtres ne cherchent rien d'autre que le salut et ils savent trop que Dieu seul librement le leur donne. Ils ignorent la condition d'homme et qu'elle est à la fois trop grande pour vouloir le seul salut et trop modeste pour prétendre à d'autres dons que ceux du Père commun de l'humanité. Orgueilleux dans leur humilité comme d'autres sont humbles dans leur orgueil. Mais ils ne connaissent pas la dignité.

Fastidieux, ce défilé de psaumes. Ils sont beaux, certes, mais la plupart sont incompréhensibles. La traduction de la Vulgate est tellement mauvaise et il est impossible de s'en sortir. Les sentiments sont ceux du juif de l'Ancien Testament parfaitement pieux et parfaitement pharisien. Avec quelle complaisance il vous pourfend les infidèles, ennemis de son Dieu. Ce n'est pas un hasard si l'Eglise a fait de ces Psaumes sa prière. Cela prouve qu'elle a oublié le caractère transcendant du message évangélique et les imprécations de Paul contre la Loi. Elle est devenue elle aussi une synagogue et, comme l'autre, elle crucifie le Christ. Elle est juive jusqu'au bout des ongles et pharisienne en conséquence.

On finit par s'imprégner de ces sentiments lorsqu'on les ressasse cent fois par jour. La méthode chrétienne (catholique) du rite extérieur est d'une efficacité absolue : elle enfonce le clou à coups de marteau par le moyen de ces gestes indéfiniment répétés. Elle fait mettre à genoux mais ce n'est pas pour que l'homme se retrouve, mais au contraire pour qu'il se perde dans l'aliénation que ces rites symbolisent. La prière chrétienne est le contraire d'un recueillement. C'est une dispersion méthodique qui passe par le centre de l'homme et qui, pour cette raison, prend le visage du recueillement. C'est un masque.

Les "oraisons", plus encore que le reste, expriment jusqu'au ridicule à quel point l'Eglise a fait de Dieu un bon truc pour s'assurer contre les risques de

l'existence. Même plus dans ces formules sèches la poésie intense et dramatique des Psaumes du Vieux Testament. Plus aucune passion au service de ce système calculé qui est la négation de la passion. Le fleuve s'est complètement tari et il ne coule plus en lui aucune goutte d'eau.

La Messe actuelle n'est à ce point de vue qu'une vaste oraison, et elle a la froideur anguleuse des gestes d'où la vie s'est retirée. C'est le centre du système sacramental et ce centre en exprime l'essence : à savoir stérilisation et mort. On y offre en sacrifice un morceau de pain qui prétend être Dieu lui-même, et les fidèles baissent la tête devant ce sacrilège grotesque.

— ∞ —

"L'enfant-d'hommes" persécuté et banni avait laissé un souvenir de lui-même dans la nourriture quotidienne et celle-ci prenait dès lors valeur d'expression supérieure d'une existence qui avait transformé l'humanité, et voici que l'Eglise, consciente du danger de ce cérémonial révolutionnaire, renchérit sur la Volonté du Bien-Aimé et veut que la nourriture elle-même soit le Christ et que le symbole soit la réalité.

Ainsi elle fait mine de réaliser les désirs de son porte-drapeau mais, allant trop loin, elle vide de son contenu l'institution. C'est génial.

Partout, au cours de nos réflexions, nous rencontrerons cette même tactique de l'Eglise qui, en se proclamant plus chrétienne que le Christ, en renchérisant sur ses intentions, c'est-à-dire en s'annexant celui qui fut par essence son ennemi puisqu'Il fut l'ennemi du pharisien, a stérilisé le message évangélique.

En conférant à la nourriture quotidienne une valeur de symbole et de signe, le Christ échappait à ses ennemis puisqu'Il créait de Lui un souvenir qui se renouvelle chaque jour et qui ne dépend pas de la volonté des hommes. L'Eglise pourtant a été la plus forte. Elle s'est dit : qu'à cela ne tienne ; Il veut une nourriture qui soit symbolique de Lui et de Son désir d'être mangé quotidiennement ; nous allons faire mieux : créer une nourriture spéciale qui sera **réellement** Son corps et Son sang, de telle sorte que les fidèles, en mangeant cette nourriture spéciale, mangeront **réellement** Son corps et Son sang, et que la nourriture quotidienne n'aura plus aucune signification puisqu'elle n'aura pas été "consacrée" et "transsubstantiée". Il n'y aura plus la table mais la "Sainte Table", le pain mais "l'hostie", le verre mais le "calice". Cette sacralisation aboutit évidemment à séparer de la réalité quotidienne ces objets et ces actes, alors qu'ils n'avaient aucun sens en dehors d'elle. Le repas du Jeudi-saint fut certes un repas comme les autres, a ceci près qu'il fut un repas de fête et en une circonstance solennelle, c'est-à-dire plus encore un repas que les autres. A ce sommet de sa vie, l'Enfant-des-hommes prenait la réalité la plus vulgaire et la plus quotidienne qui soit, un repas, et Il lui conférait une signification nouvelle. Il continuait les paraboles et n'éprouvait pas le besoin de préciser, pour les docteurs de Sorbonne, qu'il s'agissait d'une comparaison introduite par "de même que... de même" ; Il disait : "Je suis le pain de vie" ; "Ceci est mon corps et ceci est mon sang", et tout

homme simple savait bien que cette identification avait une valeur de signification plus forte que je ne sais quelle hypostase. "Faites ceci en mémoire de moi" : faites ces repas, vos repas, en pensant à Moi, crucifié par les sages de ce monde, et imitez-moi dans Mon Amour pour la Vie. **Tout repas heureux que vous faites en communion avec des gens que vous aimez vous rapproche de Moi et de Mon esprit.**

Qui aurait pu penser que cette poésie, plus réelle qu'une métaphysique, serait ainsi déformée, supprimée, enlaidie, caricaturée, défigurée, annexée par l'Eglise-catholique-romaine ? Que le beau repas du Jeudi Saint, en sa grandeur simple et pathétique, deviendrait... la Messe ? Une telle pensée fait tituber. On n'ose pas faire de rapprochement entre cette réunion fraternelle d'amis avant la grande séparation et ce guignol grotesque où un prêtre, tournant le dos à une foule comme pour mieux lui exprimer son mépris, et accomplissant tout seul une petite cuisine compliquée, brandit tout à coup un morceau de pain et un verre de vin au-dessus de sa tête devant lesquels la foule, comme un troupeau d'esclaves, se prosterne. Jamais pareille idolâtrie ne s'est vue, même dans les religions les plus fétichistes, car ce qu'on y adore a au moins la vie (serpent, crocodile ou félin) ; juste revanche sur le mépris du christianisme pour les paganismes impies. Autant le symbolisme du pain pour exprimer l'union de l'Enfant-des-hommes avec Ses amis est beau, autant cette adoration d'une mangeaille sans noblesse et sans beauté est pénible.

Quand j'étais petit, ma mère me disait, au moment de l'Elévation : baisse la tête, le Petit Jésus va venir sur l'autel. Et je baissais la tête le plus profondément possible, persuadé que le Petit Jésus en personne venait sur l'autel, avec une petite chemise et ses boucles blondes, et qu'il était sacrilège de le regarder. Ceci au moins avait un sens. Adorer un poupon rose pourrait être quelque chose d'assez joli.

Plus tard, lorsqu'on m'eût appris les formules difficiles qui expriment le mystère de la Transsubstantiation, mon imagination n'eut plus où s'appuyer et je revenais de la Sainte Table pieusement, conscient de posséder la Grâce divine. Mon erreur était plus grave. La Grâce, c'est le Christ lui-même, c'est-à-dire tout homme sincère qui nous montre la voie qu'il faut suivre et le sort qui nous attend si nous la suivons.

Le christianisme a, comme beaucoup d'autres choses, défiguré cette réalité de la grâce. Il en a fait une aide donnée aux hommes pour leur permettre de se "sauver". Mais cela n'a rien d'une grâce, c'est-à-dire d'un bienfait puisque ce n'est qu'une sécurité et que, d'autre part, elle n'a rien du caractère nécessaire et impérieux d'un amour.

Je crois à la grâce, parce que je crois qu'il y a dans nos vies des "grâces", et que la rencontre du Christ, homme authentique, peut en être une. Je ne crois pas à leurs machineries stupides qui ne sont que des occasions de se croire "aimé" et "protégé", si on contredit bien le message évangélique.

Mais la mécanique sacramentelle est à la vérité une géniale invention du christianisme. A partir de la messe, elle nous fait entrer coûte que coûte dans la construction, en nous obligeant à des actes extérieurs qui sont des prises de position et qui nous engagent. Tout compte fait, cela a permis de remplacer la Grâce, la vraie Grâce du Christ, par des actions qui, sociales, nous lient vis-à-vis de nous-mêmes et vis-à-vis de la société. Le même geste qui prend son point de départ soi-disant dans le Christ, nous oblige à une attitude contradictoire à celle du Christ, puisque c'est une attitude moralisante et

légaliste. Pour aller communier, il faut que je me sois confessé, que je "sois en état de grâce", que Dieu puisse descendre dans mon petit coeur bien pur, bien ennemi de la chair : voilà tout l'intérêt de la communion. En allant à la Sainte-Table, je proclame à tous et à moi-même que je suis pur. La Grâce qui est censée venir après n'est qu'un surplus inutile, qui fausse seulement les idées que je puis avoir sur la vraie grâce. Que peut me faire d'avoir la grâce ou de ne pas l'avoir, puisque cela ne change rien aux efforts que je dois faire pour "devenir un saint". La grâce, abstraite et inutile, cède la place aux "bonnes intentions".

Le rite chrétien a ainsi un côté négatif, par lequel il utilise un geste évangélique, le vide de son sens, et un côté positif par lequel il nous lie à la société chrétienne et nous empêche d'en sortir. Pharisien par son contexte et sa configuration puisqu'il prend l'Évangile à son service et le défigure ; pharisien par son but puisqu'il nous attache davantage encore à la Loi.

Au premier point de vue, le sacrement pourrait paraître tout à fait inoffensif : présenter la Grâce comme une motion intérieure que tous reçoivent et qui ne meut pas de l'extérieur comme un objet capable de rentrer dans notre vie psychologique, mais comme une création métaphysique, n'a pas en soi grande conséquence, sinon par le détournement qu'il opère. Mais du second point de vue, il peut vous mettre dans des états impossibles et des situations dramatiques. Je pense à certains prêtres incapables de rester chastes et qui sont pourtant obligés de dire leur messe tous les matins, donc d'être en état de grâce. Moi-même, il m'arriva, à une certaine époque, de souffrir horriblement de l'absence de femme et je me masturbai à peu près toutes les nuits. Tous les matins aussi, je me croyais obligé d'aller me confesser, et la répétition de cet aveu honteux me mettait dans des transes épouvantables. Je ne pouvais en effet me dispenser de communier comme les autres, car m'en abstenir aurait paru à la communauté d'une bizarrerie inconcevable. J'étais, à cause du sacrement, la victime de la collectivité qui faisait sur moi pression en m'obligeant pratiquement à accomplir le rite.

Le catholicisme est fort de ce carcan qu'il vous impose au moyen des cérémonies extérieures. Il sait très bien qu'on ne peut s'engager sinon par des actes extérieurs. Il fait mettre à genoux. Contrairement à l'Évangile qui demande de ne jamais faire "ni serments ni promesses", il en fait faire à longueur de journées, car chaque acte qu'il vous oblige à accomplir vous engage. A la fin, on se trouve pris dans un engrenage qui vous entoure de toute part, vous enserme, vous contraint, et il est impossible de se retirer.

Je me demande comment j'ai pu avoir le courage de rompre les voeux perpétuels que j'avais faits et ces millions d'engagements qu'étaient tous les sacrements que j'avais reçus. Ceci aussi fut sans doute l'effet d'une grâce ; poussé par l'exemple de tous les hommes sincères qui furent assez forts pour rompre leur carapace de pierre et pour démolir les machines qui voulaient les broyer.

Je ne me rappelle plus qu'avec des sueurs d'angoisse ces longues descentes lentes aux offices, où, comme de grandes ombres blanches, nous allions les uns derrière les autres offrir à Dieu, en sacrifice, nos coeurs, nos poitrines vivantes, vouées au tombeau et à la pétrification.

J'ai été attiré dans la vie religieuse par l'aspect choral, non par l'aspect ascétique, et pourtant il m'a fallu, lui aussi, le subir.

En réalité, dans cette vie, tout est ascétique puisque l'ascèse consiste à briser sa volonté et que la vie religieuse ne tient pas compte de la volonté personnelle du sujet ; elle l'oblige à rentrer dans un moule extérieur à lui et crée en lui un désir nouveau, purement artificiel, de l'obéissance, qui n'est pas dans notre nature.

Le christianisme a bien vu que l'ennemi premier de ce désir nouveau, c'est le corps, et il s'est appliqué à le mâter.

Jeûnes et exercices disciplinaires sont destinés à dompter nos désirs alimentaires et sexuels. Chez les Dominicains, la règle prévoit que le moine ne mange jamais de viande et qu'il vit en état de jeûne perpétuel. Mais ces réglementations qui viennent des siscierciens ne sont plus appliquées et il ne reste que les jeûnes et abstinences prévus par l'Eglise, ainsi que l'emploi d'un instrument très en honneur chez les Dominicains, la discipline.

Chaque vendredi, lorsque nous remontions des matines, le soir, une cloche sonnait, lugubre, qui annonçait la "discipline". Aussitôt rentré dans notre cellule, nous devions nous emparer d'une sorte de fouet à plusieurs lanières couvertes de noeuds et nous en frapper aussi longtemps que possible.

Au début, cela me parut faire un mal horrible. J'enlevais ma tunicelle (chemise) comme tout le monde et m'envoyais des coups de discipline alternativement sur chaque épaule : chaque fois c'était une brûlure qui me faisait crier et grimacer de douleur. J'attendais avec patience que les cinquante ou soixante coups réglementaires soient passés, après quoi je remettais ma chemise sur ma peau ensanglantée.

Peu à peu, je découvris qu'on arrive à passer un seuil. Il suffit de fermer les yeux et de frapper très fort, et au bout du dixième coup, on ne sent plus rien. On ne souffre vraiment que si on se ménage. La peau, si elle a été suffisamment déchirée par les premières volées, ne tarde pas à devenir, comme un morceau de cuir tanné ou comme une chair morte, insensible. On arrive ainsi à battre de jolis records. On peut se frapper durant des quarts d'heure entiers et il n'y a plus à cela aucun mérite. J'en étais fier. J'avais l'impression de me flageller littéralement et de devenir semblable au Christ, attaché à un poteau, ruisselant de sang. Je me voyais en imagination identifié à l'Homme de douleur, offrant comme Lui, ma souffrance pour le rachat des péchés du monde par Amour. Après deux ans de ces expériences masochistes, je demandais à mon supérieur la permission de renouveler ces flagellations deux fois puis trois fois, dix fois par semaine. Je m'étais habitué au supplice du fouet ; j'en avais fait une technique, un petit plaisir personnel.

Je n'étais pas le seul. Un soir de Vendredi-Saint, un de mes meilleurs amis "en Dieu" me demanda de venir avec lui dans un grenier, de prendre mon fouet et de le flageller jusqu'à ce que son sang coulât. Il tenait absolument à voir son sang couler. Par charité, je ne frappais pas trop fort mais il se mit en colère et me dit : pourquoi me ménager, quand le Christ a été flagellé jusqu'au sang par ses bourreaux ! Le sang se mit à perler, rouge et brillant en

gouttelettes fines qui roulaient sur son dos strié par les marques du fouet. C'était avec le même religieux que nous faisons, deux fois par semaine, des exercices d'humilité : nous nous crachions au visage en nous accusant de nos fautes les plus honteuses.

C'était la haute école de la pénitence. Cela introduisait à l'amour des "sacrifices". Recevant une lettre, je ne l'ouvrais qu'au bout de trois ou quatre jours. Accusé injustement, je ne me défendais pas. Tout cela avait un sens : cela servait à prouver mon amour au Bien-Aimé, à racheter moi-même et les autres, l'Humanité tout entière. Je me voyais portant les hommes sur mes épaules, les sauvant. J'étais quelqu'un qui accumulait des mérites ou tout simplement qui prouvait héroïquement son amour à Celui auquel il s'était voué.

Les sacrifices, les supplices ont en eux-mêmes quelque chose de délicieux. On ne me croira pas, mais c'est la vérité même. Pour rien au monde, je n'aurais lâché mon système de "sacrifices". Cela me donnait du prix à mes propres yeux. Et puis cela avait un goût indéfinissable que ne peuvent connaître ceux qui n'ont jamais pratiqué ce genre d'exercice.

C'était le même goût, physique, ressenti, remâché, qu'avait au plan moral, l'abandon de ma volonté propre. Une sorte de délivrance du plaisir, de la jouissance, de la satisfaction. C'est un état stable qui ne dépend pas de circonstances extérieures : il suffit de prendre son fouet, et cela est toujours possible. C'est une sorte de nique qu'on fait aux événements et à la condition humaine. On ne dépend plus de cette force qui vous confère heurs et malheurs : on choisit les seconds et les premiers même peuvent être transformés en malheurs. Advienne que pourra, cela ne me touche plus, je suis prêt à tout, paré, blindé, libre. Comme si un homme, au fond du puits, arrivait à trouver que son état est le meilleur. Rien ne pourrait plus l'atteindre. La mort même serait un bienfait.

C'est une joie purement négative qui est pourtant bien réelle, trop réelle peut-être. Il n'y a plus désir et possession avec tout ce que le manque peut ajouter à l'un et à l'autre, mais chute au fond d'un trou qu'on accepte. On se laisse prendre par la loi de la pesanteur, comme une pierre. On devient pierre. On devient chose, réalité matérielle, mur, table, roc, sol. On s'identifie avec le non-humain. On échappe à l'ascension et à tout ce que cette ascension comporte de risques et de craintes. On baptise cet état de divin, d'expression parfaite de l'Amour pour Dieu et pour les hommes. On en fait un absolu. C'est un renversement des valeurs catégorique. Ce goût du néant qui se prétend amour de la plénitude d'être constitue l'hypocrisie la plus monumentale.

Evidemment, rien n'est satisfait de nos désirs, de nos aspirations humaines, même pas cet élan vers l'Amour que nous crions pourtant de toutes nos forces en nous martyrisant. Mais cela n'a pas d'importance. Nous nous créons ainsi une sécurité supérieure auprès de laquelle la sécurité de la Loi qui protège en promettant l'Ordre n'est rien.

Les morts ne souffrent plus. Cette certitude est à la fois le plus puissant réconfort et l'origine d'une inquiétude horrible qui étreint le cœur de ces voués à l'anéantissement. Cette délivrance de la souffrance est quelque chose de pire : le vertige du néant. Les mains n'accrochent plus rien, et ce confort spirituel est la pire des angoisses.

On est obligé de nier, de calomnier perpétuellement la Vie. On se fait une âme de porc en voulant voir dans tout plaisir, toute jouissance, des joies de porc. Mais précisément cette haine de la Vie prouve qu'on y est encore attaché, au moment même où l'on se livre à cette gymnastique démoniaque de pétrification par amour de Dieu. Ce gémississement proféré malgré soi vers les sources d'eau vive, cette mauvaise foi, cette négation d'un monde qui ne veut pas s'enfuir, prouvent qu'on lutte contre un ennemi qui a des complicités à l'intérieur de soi-même.

Le confort spirituel est touchable comme un bloc minéral, mais il n'a rien d'un assouvissement, d'un repos. Il n'est qu'un point de chute. On sait qu'on ne peut plus réellement souffrir, pleurer, puisqu'on a renoncé à la Vie que la souffrance déchire et que les pleurs appellent, mais cette certitude n'est qu'un vain orgueil au sein de la suprême humiliation, une fierté sans chaleur, un sport. Le vainqueur de cette course vers le néant n'emporte pas d'autre récompense que la conscience d'avoir réalisé un état impossible qui le met hors d'atteinte des morsures de la condition humaine. Mais cet état reste impossible, et dans son marécage de sainteté, l'ascète, comme Saint-Antoine, soupire après les bienfaits de la Vie.

Après avoir renié l'amour humain et m'être consacré à un autre amour plus dépouillé à qui j'offrais mes flagellations, je me mettais au lit et je voyais des seins de femme, un coeur, une présence, une tendresse, et tout cela m'apparaissait comme une réalité trop belle pour être portée à l'Absolu, mais assez belle pour me satisfaire peut-être un jour. Cette dualité, ce déchirement intérieur qui sont partout dans le christianisme, dans le moindre de ses aspects puisqu'il assume parfois, au service des pires monstruosité, les plus hautes merveilles de l'art ; cette dualité, ce déchirement sont sa condamnation. Il a réalisé un monde hypocrite par essence, qui ne cesse de crier la Vie en la reniant sans cesse. Le saint a les yeux brillants de convoitise, et ses paupières s'abaissent sur une faim non rassasiée. Il ne boit pas l'eau qui a été promise à la samaritaine, mais dans son sourire de béatitude négative, il se tord. "Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez". Mais ces pleurs sont des grimaces de l'enfer, de son enfer.

Tans pis pour lui. Mais je ne lui pardonnerai pas d'avoir appelé Croix et même Croix du Christ, son sacrifice et son appel vers le néant, au moment même où il supprimait la souffrance qui est la véritable croix. Ce qui caractérise la douleur de l'Enfant-des-hommes sur le bois, c'est qu'elle lui vient de l'extérieur, du monde. Il ne se la donne pas à Lui-même et je dirai même qu'Il ne l'accepte pas puisqu'Il demande à Son Père de la Lui enlever. Mais Il l'assume malgré Lui, contre Lui, acceptant tout entière la condition humaine, la souffrance humaine, sans chercher d'échappatoires spirituels, ascétiques et mystiques.

Comment le christianisme a-t-il pu faire passer cette croix pour le symbole de ce qui était très exactement le contraire d'elle-même ? C'est là un coup de génie où je reconnais la volonté de l'Eglise de supprimer l'homme divin en le défigurant, le pillant, l'annexant, le caricaturant, le dénaturant. Cet homme était vraiment trop gênant. Il était la pierre d'achoppement, le principe de contradiction. Le liquider dans les siècles des siècles devait être l'objet du travail patient et suprêmement intelligent de l'Eglise. Il fallait le tuer une seconde fois, mais cette fois-ci en changeant le sens de Son message, c'est-à-dire en tuant Sa mort même, qui risquait de rendre impossible à tout jamais les efforts vers le néant.

Je ne reproche pas à l'Eglise d'avoir donné un sens à la souffrance, mais d'avoir voulu la supprimer, en lui donnant une signification qu'elle ne peut avoir puisqu'elle est la souffrance. Elle cesse d'être elle-même si elle n'est plus subie, acceptée comme une chose incompréhensible et sans valeur mais voulue, désirée, aimée. La soif de la vie disparaît dès le moment où l'on bénit et utilise, comme le fait l'Eglise, l'absence de la Vie. Plus un homme hait la souffrance, plus il souffre car plus il aime la Vie. Plus au contraire un homme bénit la souffrance, moins il souffre, puisqu'il accepte la fuite de la Vie. L'Eglise, en prêchant la Croix, a supprimé la Croix. Elle a rejeté la condition humaine qui nous fait désirer la Vie et repousser la souffrance. Elle a défiguré l'existence, contredit la Volonté de Dieu qui fait cette existence telle qu'elle est.

Et c'est en contredisant le Christ, la Croix, Dieu et Sa Volonté, qu'elle s'est proclamée héritière des richesses qui coulaient au gibet divin. Avouons que nous avons été dupes, et remettons au moins les choses à leur place. D'un côté, l'Eglise avec sa volonté de mort et de néant. De l'autre, ennemis de la Synagogue et de tous les pharisaïsmes, le Christ, la Croix, Dieu.

— ∞ —

Il y avait pourtant des hommes dans ce monde poli comme l'acier, dur et impersonnel comme le cristal. Oui, il y avait des hommes. C'est une réflexion curieuse quoique banale, presque paradoxale. Qu'on ait pu rencontrer des êtres vivants dans ce paysage sans arbres, sans prairies, sans oiseaux, sans air.

J'y ai fait des rencontres. J'y ai vécu avec des êtres qui avaient un visage. Certains sont devenus des amis et quelques-uns le sont restés.

Pourtant la vie religieuse faisait tout pour mettre une distance entre nous, pour empêcher l'amitié, l'amour. Elle employait une méthode qui, en apparence, devait avoir l'effet contraire et créer des liens. Je veux parler de la "charité fraternelle" qu'on nous prêchait tout au cours des journées.

Charitables, nous l'étions les uns envers les autres, et Dieu sait avec quel héroïsme. Je pourrais citer des cas, raconter des histoires.

Ces petites réunions des dimanches au noviciat ou des jours de fête après le noviciat ne manquaient pas de chaleur. Nous y mangions des gâteaux, y jouions de petites pièces inspirées de l'Ecriture ou de Paul Claudel.

Certains frères s'étaient avisés, peu après mon arrivée, de jouer, devant le prieur et le maître des novices, "la chaste Suzanne". Ils ne manquaient pas d'audace..., pas non plus de mémoire, peut-être même de quelques regrets. Dieu le Père était représenté par un frère imposant par sa stature. Il trônait sur un des fauteuils de la "salle commune" et agitait devant son visage un chasse-mouche. Quant à la chaste Suzanne, elle se déshabillait derrière un paravent et envoyait promener, en les jetant par-dessus bord, bas, corset, soutien-gorge.

Cela fut assez mal pris ; les supérieurs dirent que ces jeunes frères exagéraient.

D'autres spectacles étaient d'une qualité supérieure. Une représentation de "L'annonce faite à Marie" avait du pathétique.

Le Guignol permettait, au couvent d'études, de vider la bile accumulée contre les professeurs. Un jour, des frères bien intentionnés, poussés par le maître des étudiants, décidèrent d'élever le niveau de ce spectacle par trop potache. Ils se moquèrent donc de la vie religieuse. On y voyait un moine perché, comme Socrate dans la comédie d'Aristophane, en un panier suspendu à la voûte céleste. Il sermonnait ses pauvres frères restés en ce bas monde et se permettait, lui qui vivait comme un rat dans un fromage, de vertes semonces. Par malheur, le Père Provincial était de passage ce jour-là et il prit assez mal la chose. Nous fûmes accusés d'indiscipline, d'esprit moderne...

Tout cela reflétait d'excellentes intentions de la part des organisateurs. Mais notre éducation restait malgré tout à faire. On nous apprenait à ne pas négliger le service de table, si pénible lorsqu'on sortait des bouquins, à ne pas accaparer les objets de ménage, balais ou cédars, à accomplir avec conscience et ponctualité notre fonction domestique dans la maison. Ce petit univers qui était un couvent devait fonctionner d'une manière parfaite. Pas d'intérêt, de préoccupations personnels. La communauté d'abord, nous ensuite. C'était le premier aspect de la charité : le service commun.

La charité devait aller plus loin. Aider le frère dans le besoin, le soutenir s'il flanchait, ne dire de mal de personne...

Mais que tout cela pouvait être rébarbatif, même ces petites fêtes communes dont certains se seraient si volontiers abstenus. C'était vraiment des devoirs, et des devoirs ne sont jamais amusants.

Il aurait été si bon de rendre service, de remplir les fonctions domestiques, d'aider, de soutenir, si cela avait été fait... par amour. Et en disant "par amour", j'entends non pas par charité, c'est-à-dire par obligation, car la charité est une obligation, mais par passion pour ceux vers lesquels nous nous serions sentis attirés. Oui, en vertu d'un choix. Comme quelqu'un qui vit avec une femme qu'il aime, accepte... par amour toutes les fatigues et les ennuis d'une vie de ménage. Tous ne sont pas englobés dans l'amour, et il est bon qu'il en soit ainsi. Aussi vaste que soit notre capacité d'affection, jamais l'amitié et l'amour ne comprendront l'Humanité entière. Il y aura des élus, comme le Christ avait choisi Jean, et il y aura des rejetés. Ce n'est pas de l'Injustice, c'est la Vie, et la Vie est plus juste que la Justice.

Il n'y a rien d'odieux comme d'être obligé de "penser aux autres". On m'a toujours taxé d'égoïste, parce que je suis un passionné et que je ne sers que ceux que j'aime. Si j'avais pu, dans cette vie religieuse, vivre avec ceux que mon cœur élisait... Ils étaient une dizaine et ç'aurait été une bonne chose de former avec eux une petite société. A la fin, dans ma naïveté, je suppliais mon meilleur ami d'accepter cette combinaison, de vivre avec moi une vie commune. Horreur ! C'était certainement une idée inspirée par le diable.

Je ne faisais pourtant qu'obéir au Christ qui a mis l'Amour - non pas la Charité - au centre de Son message. Je refuserai toujours les collectivités toutes faites comme la famille, le couvent ou la Patrie, qui vous imposent une morale de fourmilière pour la sécurité commune. Je me moque de la sécurité

et préfère secourir, s'il se peut, le samaritain, c'est-à-dire mon pire ennemi, étranger et hérétique, que de me soumettre aux obligations du groupe.

C'est une belle invention du christianisme que la charité, et qui en a trompé tellement ! Mais elle a tué l'Amour, celui du Christ, celui de l'homme. Encore là, le Dragon a brandi le drapeau de l'Enfant-des-hommes et il s'est réclamé de Lui pour répandre sa lavasse. Le truc a réussi et aujourd'hui, il y a des gens de bonne foi pour penser que le Christ est réellement le fondateur des oeuvres de charité. Suprême malice : l'Eglise a rendu nécessaire son institution en la prêchant. L'amitié, l'affection, la tendresse ont fui la terre et l'homme s'est trouvé sans soutien, sans appui, sans protection dans le malheur. Les soeurs-de-charité devenaient un besoin, même mues par des sentiments qu'on devrait vomir.

Le christianisme a bien compris qu'il y avait un cercle, et que ce cercle le servait. En prêchant la charité il supprime l'Amour, et l'absence de l'amour rend nécessaire la Charité. Malheur à l'homme qui n'est pas capable de se créer des attaches et des amitiés assez solides pour le soutenir dans le besoin. Alors les asiles deviennent vraiment nécessaires. L'hôpital est comme la caserne ou l'Eglise, comme tous les lieux publics, le refuge du néant et de la mort, le désert de l'Amour. Ce qui passe à nos yeux de modernes déformés pour le suprême dévouement n'est qu'un héroïsme triste.

Je me méfie des gens qui donnent. Dans cette vie religieuse, on passait son temps à donner. L'Amour est une nécessité et il nous fait avoir besoin de l'autre, il nous met à ses pieds, à sa merci. La charité n'est est que la caricature.

— ∞ —

MA REVOLTE

Chapitre III

Par-dessus tout cela, souverain et scrutateur, plane le Père Cognard, maître des novices. J'ai déjà dit de lui quelques mots. C'est un paysan qui travaille à se faire une réputation de Saint avec la même ténacité, le même entêtement, le même courage que ses ancêtres en mettaient à travailler la terre. Il a déjà atteint un assez beau résultat. On dit de lui : "C'est un saint ; vous allez le voir, il a un visage d'illuminé". Et, de fait, son visage bouleverse : livide, les traits tirés, l'oeil flamboyant, le corps ravagé. Il dort très peu et on le sait (comment le sait-on ?) ; il s'inflige des disciplines terribles ; il a des attitudes humbles, soumises, modestes qui le voûtent. Il marche lentement, les yeux baissés, occupé de sa contemplation intérieure (toujours en dialogue avec le Seigneur, dit-on), à petits pas ; il parle sur un ton suave et autoritaire à la fois, avec une pointe de suffisance qui ne peut échapper.

"Serviteur des serviteurs de Dieu", il est pourtant le maître tout-puissant des novices et non seulement des novices... Sa sainteté lui donne une autorité terrible. Je ne connaissais pas Nietzsche à cette époque ; maintenant je comprends jusqu'où peut se glisser la volonté de puissance. Il exerce une fascination qui n'est pas seulement morale... Lorsqu'il est en tête à tête avec vous, il vous fixe et ne lâche pas votre regard, et vous vous sentez à cent pieds sous terre, et vous avez envie de pleurer ou de lui "casser la figure", ou de l'embrasser, et c'est ce qu'il veut, parce que dans son humilité têtue, il a décidé de vous "avoir", de vous posséder pour que vous vous livriez... à Dieu. C'est, à mon sens, le sommet de la corruption. Mais je ne veux pas porter de jugement, je raconte. Le Père Cognard est maître, le "maître des

novices". On pense à l'Évangile : "ne vous appelez ni Père ni maître". A ce moment, je n'avais pas encore découvert l'Évangile.

Ses rapports avec moi furent tout de suite faciles car je n'offrais aucune résistance à son emprise. J'étais décidé à me laisser "avoir" corps et âme. Aussi me considérait-il comme un enfant ou pire qu'un enfant, un bébé. Aussi m'avait-il surnommé "Bébé marc". Il ne m'a pourtant jamais proposé de me dorloter comme mon vieux confesseur de chez les eudistes. Le dorlotage était moral, c'est-à-dire bien meilleur.

Les moments où s'exerçait ce dorlotage se situaient surtout le soir (n'est-ce pas normal ?). A ce moment, nous devions aller lui avouer nos fautes de la journée et nous confier à lui. J'y allais presque tous les jours car j'avais une nature fort scrupuleuse et je ne voulais rien laisser passer. J'attendais pieusement mon tour dans le couloir, les mains sous le scapulaire. Quand c'était à moi d'entrer, je le faisais terrifié et comme si j'allais pénétrer dans l'ancre de je ne sais quel monstre. Il fallait faire la "venia", c'est-à-dire s'étaler de tout son long devant lui. Il vous relevait en claquant ses mains. Cela donnait une contenance, en vous obligeant à faire un exercice assez compliqué devant un homme qui vous regardait de tous ses yeux. Puis, je lui disais humblement mes fautes, en prenant la mine la plus contrite. Il répondait peu de paroles ; celles-ci n'en avaient que plus de prix. C'était par exemple : "Allez, frère M.", ou "Allez, et confiez-vous à la Sainte-Vierge", ou "Souvenez-vous que Jésus vous a aimé", etc... Je ne me souviens plus quelles fautes j'avouais. Ce devait être des peccadilles, qui me paraissaient des crimes. J'avais oublié de balayer ma cellule ou répondu un peu vivement à tel frère ou omis de faire la "venia" à tel moment, etc... Quelle était son expression de visage en entendant de telles sornettes ? Je crois me souvenir qu'il y avait beaucoup d'attendrissement. C'était la paternité qui en lui se réveillait.

C'était vraiment un Père, ce Père Cognard.

— ∞ —

Longtemps après, j'ai essayé de deviner le problème de la vie et de la vocation de cet homme. Sincèrement, je pense qu'il était de ces gens qu'on canonise. S'il ne l'était pas, qui l'aurait été ? C'est à peu près le seul saint authentique que j'ai rencontré dans la vie religieuse. Il avait tout : la charité, l'humilité, la mortification, la moralité. Il émanait de lui une espèce de lumière qui n'appartenait qu'à lui. On ne pouvait l'oublier une fois qu'on l'avait rencontré.

Il était rentré chez les dominicains à dix-sept ans. C'est dire qu'il était passé directement de l'adolescence dans la vie religieuse, sans connaître l'étape intermédiaire qui est la plus décisive dans la vie d'un individu parce qu'il prend des orientations qu'il ne pourra plus abandonner. Dans la vie religieuse, presque tous les gens marquants entrent autour de cet âge.

Il avait donc commencé avec l'enthousiasme de la jeunesse. Mais ceci est plus important : il n'avait pas encore un esprit assez formé par l'expérience pour pouvoir critiquer le système qu'on lui proposait. Il était naïf, et j'ai entendu rapporter sur lui des anecdotes qui prouvent assez ce côté. Même à quarante ans, il avait encore des mimiques et des attitudes qui faisaient sourire par leur puérité. Seuls étaient vraiment des hommes ceux qu'on ne citait pas en exemple, qui se laissaient aller à leur tempérament et qui ne se livraient pas avec un zèle particulier aux activités de la vie religieuse, ceux qu'on mettait comme économes, ou parfois comme supérieurs. Les autres, les "saints" étaient généralement rentrés jeunes et il leur manquait une certaine virilité, du moins la virilité du regard, celle qui annonce une solide connaissance de la vie. Quand je fus sorti, cela me frappa beaucoup, lorsque je comparai les religieux notables que j'avais connus aux gens du monde intéressants : ceux-ci avaient une classe, un dégageant, une culture que les autres n'avaient jamais, même s'ils fusaient impétueusement dans le ciel de la Sainteté et de l'héroïsme. Ceux-ci étaient plus vieux et plus humains à la fois ; ils n'avaient pas la dureté admirable des autres, souvent soeur du fanatisme ; ils n'avaient pas leur onction mais plutôt de la diplomatie et de la prudence ; ils étaient proches de vous alors que les autres étaient simplement étonnants.

Le Père Cognard avait donc pris la voie de la Sainteté parce que tous ses cadres allaient dans ce sens et qu'il avait premièrement un tempérament impétueux qui le portait à aller le plus loin possible dans la voie choisie et, secondement, une incapacité à critiquer ces cadres cérébraux qu'il avait reçus de sa famille. Il était de ces êtres chez qui l'éducation ne se trouve jamais contredite. Il était "monté en graine" comme ces plantes curieuses qui s'élèvent haut au-dessus du sol en s'autofécondant indéfiniment. Il y avait d'ailleurs des points de vue qu'il était radicalement incapable d'envisager, par exemple le point de vue du libertin ou celui du jouisseur. Pour lui, il y avait les athées et les chrétiens, et les deux avaient une Foi également respectables, bien que les premiers fussent dans l'erreur, et ils se rejoignaient par le haut. Le point de vue de l'homme totalement hors de toute Foi et ne vivant que pour vivre lui était incompréhensible. C'était normal, puisqu'il ignorait précisément la vie.

Les seuls aspects de la vie qui lui fussent accessibles étaient ceux qu'il avait connus dans son enfance, par exemple les rapports de mère à enfant. Il larmoyait - comme les autres - en parlant de la maternité et de la "mère". C'était les seuls souvenirs de tendresse véritable qu'il eut encore. On sait d'ailleurs l'attachement des prêtres pour leur "vieille mère" et les innombrables applications qu'il ont fait de ceci à la "Vierge Marie". En dehors de cela, le sexuel ou l'amour, le sentiment, constituaient un monde qu'il respectait certes, mais en l'ignorant et surtout en le craignant car "il n'est pas pour nous". Aussi toute la vie sentimentale s'exprimait pour lui en cette formule "aimer et être aimé", association aussi fautive que possible.

Il croyait à tout ce qu'on croit dans l'Eglise Catholique mais en ayant fait siens les motifs secrets, ce qui est assez rare. On trouve des moines qui croient au Ciel, à l'Enfer, au Bien et au Mal, etc..., et qui pourtant ne vivent que pour manger ou avoir de la tranquillité ou se sentir douillettement portés par une communauté toute puissante ; tous ces motifs n'ont rien de spécialement religieux. Le Père Cognard s'était assimilé les buts intimes de la Religion et de la morale, et les vivait tellement dans sa vie quotidienne que cela ne pouvait pas ne pas s'apercevoir.

Sa volonté de puissance n'était que l'aspect social. Il y avait surtout son âme contemplative qui le faisait sans aucun doute vivre par avance dans le "Ciel", comme disent les théologiens. Cela suppose que la terre vous est devenue bien indifférente. Et, de fait, il semblait que son ascèse l'eût réellement détaché. Je n'en veux pour preuve que le sourire qu'il jugeait bon d'établir sans cesse sur ses lèvres. Affreusement malheureux, ce sourire, dans sa candeur et son humilité. Je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu rire. Il était incapable d'une vraie détente, dans l'oubli ; perpétuellement tendu, aux aguets de soi-même. Sa charité était malheureuse, car elle se résolvait dans une contemplation des souffrances qu'il nous livrait avec un air contrit. Lorsqu'il essayait de se laisser aller au plaisir, c'était minable ; on aurait dit un pantin mû par des ressorts et faisant tous les gestes du plaisir, sauf à éprouver précisément ce qu'on appelle le plaisir. Les jours de fête ou d'anniversaire, il s'asseyait au milieu de nous sur un tabouret en "salle commune" et en tordant ses mains sous son scapulaire, il souriait de toute sa bouche et n'arrivait pour toute gentillesse qu'à être d'une condescendance méprisante, ou prêtait attention à ce que l'on disait comme s'il se fût agi de déchiffrer des hiéroglyphes. Tout cela était plutôt pénible.

— ∞ —

Mais arrivons à ce qui constitue, à mon sens, l'essentiel de cette haine de la terre, qu'il y avait en lui, qui le poussait à soupirer après un monde sans mouvement et sans histoire, je veux dire sa méchanceté. Car il était méchant, cela est pour moi aussi clair que le nez au milieu de la figure. Je m'en suis aperçu en le comparant au Père Rivière, que nous eûmes plus tard comme "maître des étudiants" et qui était d'une réelle bonté. Je commençai à pressentir cette méchanceté un jour que, lui ayant remis une radiographie de moi avec un papier pour le médecin, il ouvrit le dit papier et me le rendit avec un mot supérieur comme celui-ci : "Vous vous moquez du monde et n'avez pas encore acquis le sens des convenances". En repensant à ses moqueries, à ses ironies sur un ton d'enjouement qui ne dissimulait pourtant pas sa hargne, je me dis qu'il éprouvait un réel besoin de faire mal parce qu'il avait la conviction que ce monde-ci était essentiellement et uniquement malheureux. Comment aurait-il pu "faire plaisir" puisqu'il ignorait en quoi consistait le plaisir. Il était tout juste capable de se dévouer jusqu'à l'usure ou de vouloir "sauver" les âmes, mais non de faire naître la joie autour de lui. C'était un homme qui faisait frissonner. Au physique, il était d'ailleurs ratatiné comme un homme de soixante-dix ans alors qu'il avait à peine la quarantaine.

Aussi ne suscitait-il pas précisément la sympathie mais plutôt l'admiration ou la méfiance. Je sais que personnellement je n'ai jamais pu réellement me confier à lui, bien qu'il m'inspirât une sorte de terreur religieuse. Il me glaçait, et surtout je ne sentais pas qu'il eût éprouvé les mêmes difficultés que moi. Lui qui était compatissant ne se montrait jamais faible, impuissant, désarmé, mais seulement humble. On devinait que son humilité était faite pour rabaisser une grandeur qui lui pesait tant elle dominait sa psychologie. Comment aurait-il pu douter, pêcher, lui qui était par essence parfait ? Il s'abaissait mais précisément parce qu'il restait toujours en haut ; la vie est à la hauteur d'elle-même et n'éprouve pas le besoin de s'abaisser.

Le Père Cognard est pour moi l'exemple le plus parfait de l'être qui a tué en lui la spontanéité et s'identifie à des actes à faire, à des choses à penser, à des devoirs, à des obligations, à une structure qui s'installe en lui mais ne sort pas de lui. De tels gens sont des épreuves pour les systèmes religieux et moraux ; je veux dire qu'ils manifestent à tous leur efficacité ou leur inutilité. Eh bien là, la leçon était claire pour qui voulait la lire : cet homme, loin de jaillir, de triompher, de s'épandre, était accablé, et il courbait le dos pour mieux manifester son accablement. S'il y avait réussite, elle était d'ordre technique, si je puis dire : il arrivait à faire, à dire tout ce que la morale et la Religion veulent qu'on fasse et qu'on dire ; il arrivait à mouler sa personnalité selon un patron, si bien qu'il semblait, même au physique, être une statue représentant l'archétype de toutes les vertus. Mais la chaleur ! Il n'y avait pas de chaleur, pas de lumière qui émanassent de lui. Il s'offrait au regard non au cœur.

Je n'étais pas le seul à penser cela. Il y avait de ses frères en religion qui ne pouvaient pas le supporter parce qu'ils sentaient qu'il était une condamnation de leur vie. Il disait qu'il avait été "persécuté", et c'était peut-être vrai ; cela ne l'empêchait pas d'avoir une des charges les plus enviées. Etre "Père et Maître", n'est-ce pas une belle réussite, tout compte fait !

— ∞ —

MA REVOLTE

Chapitre IV

A l'intérieur de ces échafaudages, j'essaie de m'installer. Tant bien que mal, car je ne me sens pas à mon aise. Bien sûr, je me monte la tête, je me dis que tout ceci est parfait ; je ne peux croire que ce ne le soit pas puisque je l'ai choisi. Mais en mon for interne, je sens qu'il y a maints éléments qui clochent.

Ma vie se passe à me prendre et à me reprendre. Sans cesse, je me dis que je pourrais être plus parfait. A chaque instant de la journée, je m'interroge : suis-je ce que je dois être, est-ce que je fais ce que je dois faire, est-ce que je suis fidèle à mon idéal de sainteté ? Il faut que je reste toujours en face de mon oeil intérieur car pour peu que je m'en éloigne, je suis perdu. Il est étonnant à quel point la sanctification exige de conscience de soi-même. Au lieu de coller aux événements et de vivre par nécessité, je suis obligé de m'imposer une attention artificielle par laquelle je me situe dans une certaine visée. Chaque acte n'a de sens que par rapport à un but et non en lui-même. C'est ce que dit le maître des novices : ayez sans cesse devant les yeux la fin dernière qui est l'accès à Dieu. Comme si la vie n'était qu'une échelle qui n'avait de signification que par le degré supérieur. La vie se vide ainsi. Il n'y a plus de joie intrinsèque aux événements. Chaque acte devient comme un sac creux duquel on aurait enlevé la charge. Le Royaume de Dieu est bien alors ce que l'interprétation catholique en a fait : un "état" qui est au bout et non le "Règne" du divin sur nous se réalisant au moyen d'un certain comportement et de l'engagement dans certaines valeurs.

A certains moments, je sens fort bien que ce collage artificiel a des événements, qui n'ont d'intérêt qu'en fonction d'un but, tourne au pathologique. J'ai beau me tendre pour coïncider exactement avec le devoir présent, je ne réussis pas. Mon esprit, mon imagination, mon coeur s'en vont ailleurs. La vignette décolle du point où l'on veut que précisément elle s'attache. Et l'on s'exténue à la presser sur la chambre à air, mais cela ne réussit plus. Il manque un lien, un lien plus naturel. Alors, on s'affole, parce qu'on ne se sent plus en coïncidence et qu'on a l'impression qu'on se perd. Il y a une force intérieure qui est plus puissante et qui oblige à céder. Les barrages se rompent, les digues comportent des failles qui laissent passer l'eau, malgré les colmatages qu'on multiplie.

Il y a des instants où tout tourne parce qu'en-dehors du devoir présent, il n'y a plus qu'un vide immense qui ne permet plus de se raccrocher. Je crois que tous les êtres excessivement moraux connaissent cela. Leur volonté fonctionne comme une pompe qui aurait pour fonction de faire le vide pour permettre l'aspiration et qui n'y réussirait jamais, qui s'épuiserait à ce jeu, s'exténuerait et finirait par se perdre dans une course folle avec les pires dérèglements. Peut-être est-ce là la cause essentielle de la folie, qui consiste dans un décalage vis-à-vis du projet, lequel ne coïncide plus avec la réalisation et se perd. Le fou se croit le Saint-Esprit ou Napoléon, non parce qu'il se représente ainsi en imagination - ce qui est la meilleure façon de le savoir impossible - mais parce qu'il se tend jusqu'à cet état extrême avec lequel il ne coïncide pas et qui est pourtant présent à toute sa psychologie.

La folie commence le jour où l'on se dit : je dois être un saint et où l'on croit que réellement, on s'approche de plus en plus de cet état, alors que notre corps, notre tempérament, notre instinct regimbent et refusent de décrocher d'avec la réalité. On se sépare de soi-même, parce qu'alors on se voit "autre" que l'on est et non seulement parce qu'on essaye d'être autre que l'on est. On s'aliène, au sens propre du terme en action et en esprit.

Une question que je me pose maintenant est celle-ci : quel aspect avais-je lorsque je me tendais vers cet état irréel ? Paraissais-je épanoui ou au contraire accablé ? Ceci est très important pour moi, soucieux que je suis de déterminer comment reconnaître le bonheur. Je devais paraître fort paisible, immobile, calme, ce que précisément je n'étais pas intérieurement. On me le faisait du moins croire, mais il devait en être ainsi. Le tourment intérieur sclérose le physique, loin de le faire paraître heureux ou malheureux. On n'exprime à soi-même ou aux autres que ce dont on n'a pas peur ; je veux dire les états qu'on accepte et qu'on reconnaît, qu'ils soient souffrance et joie. Mais précisément l'inquiétude et l'angoisse ne sont pas acceptés parce qu'ils ne sont pas logiques. La Sainteté est supposée mettre dans un état de Paix, parfaite, et, en bon comédien que nous sommes, nous mimons cette Paix pour faire croire qu'elle est réelle. De la même façon, les pires états se font toujours passer pour assurés, tranquilles, satisfaits.

Le jour de la prise d'habit, ma mère qui me vit dans ma nouvelle robe blanche, flottant dans la spiritualité comme un ange dans l'éther, ne put s'empêcher de s'écrier : comme il a l'air heureux. Et tous ceux qui me voyaient faisaient écho à cette exclamation. Or, ils se trompaient. J'étais rongé de l'intérieur, comme par un cancer. Je n'exténuais à réaliser un état que je sentais sans cesse irréalisable parce qu'il ne présentait aucune consistance, qu'il s'écoulait entre mes doigts comme de l'eau, et que j'étais obligé de me coller à lui avec l'énergie du désespoir. Tout mon corps disait non et c'était mon esprit, lui seul, qui devait ordonner et n'avait pourtant aucune force pour

se faire obéir. Encore est-il inexact d'opposer ainsi le corps et l'esprit et de déclarer que mon esprit voulait à l'encontre de mon corps. Ceci n'est qu'une impression très superficielle. En réalité, c'était autre chose en moi qui commandait quelque chose que je voudrais maintenant analyser, parce qu'il est le moteur

— ∞ —

Après des années de réflexion, je crois que ce principe moteur est exactement celui-ci : le besoin d'une sécurité absolue. Dire "instinct de conservation" serait insuffisant, car celui-ci ne va pas jusqu'à vouloir un état où il n'y aurait plus aucun danger, mais simplement à vouloir éviter le danger. Le besoin d'une sécurité absolue n'est que l'excès de l'instinct de conservation, lorsque celui-ci n'a pas expérimenté les limites du Réel et la signification de la mort, et qu'il veut un Etat parfait, absolu. Il devient obsessionnel et rend l'homme fou, même si celui-ci présente les apparences de la normalité.

Ma psychologie, autant que je m'en souviens, était dominée par cette idée : je dois me détacher, car si je me laisse entraîner dans le flux du terrestre, je n'aurais plus rien où m'accrocher lorsque je chercherai une réalité éternelle, intangible, immortelle. Je sentais que l'éternité n'aurait plus de sens pour moi dès l'instant où je ne vivrai plus pour elle, et comment pouvais-je me passer de l'éternité qui me protégeait seule contre la mort ? Comment pourrais-je encore me livrer à l'oraison et rester en contemplation devant l'infinité de Dieu et la vie du Ciel, lorsque je vivrai pour satisfaire mes passions.

Le monde vivant m'apparaissait donc comme un monde essentiellement dangereux, le monde de la Tentation. Je sentais que si je me jetais en lui, il me faudrait combattre et je n'avais nulle envie de combattre, trop heureux d'être du côté de l'Ordre. J'aspirais, comme tous les religieux, à une sorte de quiétude parfaite qu'on appelle la Béatitude, qui est un état négatif dans lequel tout se trouve automatiquement et comme par miracle résolu.

Mais il se trouve que cette Béatitude, notre instinct n'en veut pas parce qu'elle ne nous apporte rien et ne nous permet pas de nous réaliser en tant qu'homme et en tant que vivant. Aussi sommes-nous obligés d'instituer une lutte à mort contre nous-mêmes, qui ne peut avoir aucun dénouement car il faudrait que nous puissions nous détruire. Il y avait des jours où j'étais exténué à force de me guetter, de me dénoncer, de me juger, de me critiquer, de me surprendre, de me contraindre. Les forces de l'ordre en moi sentaient qu'elles devaient déplacer des montagnes et elles ne le pouvaient pas.

D'où l'angoisse, infiniment plus atroce que la souffrance.

— ∞ —

Le monde de l'Angoisse compose un paysage tout à fait spécial, très différent de tous les autres mondes.

Il y a Angoisse lorsqu'on est divisé contre soi-même. On s'efforce vers un état idéal dans lequel le Désir, la Passion, l'Instinct se trouveraient supprimés, mais ces forces ne peuvent s'empêcher de rester présentes et d'offrir sans cesse leur image séductrice. Il ne faut pas croire pourtant que c'est la chair elle-même qui continue à nous attirer, comme dans la Tentation de Saint-Antoine. Non, la chair perd de son intérêt. On la calomnie tellement qu'elle cesse vite de nous être présente et de nous intéresser. L'imagination ne travaille plus, comme on serait porté à le penser.

Tout ce qui est humain et naturel me dégoûte et ne s'offre plus que sous des aspects désagréables et repoussants. Lorsque je pense à l'union d'un homme et d'une femme, à la liberté du loisir, au travail humble et satisfait, je ne me représente que des choses pâles. Je n'ai pas expérimenté ces états et ils ne me disent rien. Je ne vois plus que leurs aspects rebutants que tout le monde proclame.

En réalité, les forces de la vie et du plaisir se réintroduisent sous une forme nouvelle dans l'univers du Devoir, en prenant les couleurs même du Devoir. Cet univers vide auquel on ne peut coller parce qu'il ne présente aucun attrait par lui-même, on le charge d'affectivité et d'émotion. C'est un réflexe bien compréhensible : on réintroduit dans l'acte vide tout ce qui constitue l'intérêt d'un acte normal, à savoir une saveur, une odeur, un goût, une volupté. Cette sainteté impossible sur laquelle on se fatigue devient un objet aux formes désirables, un véritable objet d'Amour. On en arrive à vouloir se détendre et se reposer en lui. Il finit donc pas posséder deux significations contradictoires : d'une part il est un pur but, objet d'une pure volonté auquel on n'accède jamais, d'autre part la promesse d'une possession bienfaisante.

Mais la Transformation qu'on fait subir alors à l'Idéal ne change pas sa nature. C'est une transformation purement subjective, qui vient de ce qu'on polarise sur lui nos puissances d'émotion et de sensibilité. Tout le lyrisme qu'on déploie en se l'exprimant à soi-même ne réussit pas à en faire une chose de la Nature, avec un contour et un contenu possibles.

Aussi le contraste finit-il par devenir criant. Précisément parce qu'on ne se contente pas de vouloir l'Idéal mais qu'on cherche aussi à l'aimer, il nous révèle sa véritable essence, abstraite et cérébrale. Cet objet qu'on enrobe d'une frange d'affectivité passionnée refuse la transmutation qu'on voudrait lui faire subir et s'exhibe métallique et minéral.

Plus on le chérit et plus il se dérobe à nos tendresses. C'est précisément parce qu'on s'aperçoit de ses réticences qu'on se croit obligé de multiplier les voiles douces et vaporeuses, comme pour le neutraliser. Mais s'il se laissait neutraliser, il se dénaturerait et n'autoriserait plus ces débordements.

Ce n'est pas tout à fait le processus de sublimation que Freud a décrit. On ne change pas l'objet en Idéal ; car s'il en était ainsi, il cesserait d'être un objet. Toute la transformation vient de nous et uniquement de nous. Ce n'est rien d'autre qu'une "attitude en face", qui réside dans notre esprit et ne possède aucune correspondance dans la réalité.

J'ai de cela des souvenirs très précis. Je me souviens de l'exaltation qui était mienne lorsque je pensais à la Sainteté, à la vie éternelle, au Bien, à la Vertu. Les mots qu'on dit à une Bien-Aimée sont bien pauvres en face de ceux que j'employais pour les qualifier. Et pourtant je sentais que tout cela se dérobait au fur et à mesure que j'essayais de le saisir. C'était la course après une ombre ; comparable à la punition imposée à je ne sais plus qui dans les enfers.

Ainsi, non seulement je voyais que jamais je ne serais un saint parce que tout en moi refusait de s'identifier à un objet éternel et purement pensé, mais je percevais comme un aveugle, dans un toucher qui refusait de se laisser jamais exprimer, que cela était contre ma nature, contre mon goût ; contre mon plaisir. Je me précipitais de toutes mes forces contre une chose qui me blessait sans cesse, justement parce que je voulais trouver en elle ce qu'elle ne pouvait avoir. De même qu'un homme repoussé par l'être qu'il aime expérimente la cruauté de celui-ci dans et par son Amour même, de même je réalisais, grâce à ma griserie qu'il n'y avait pas, qu'il ne pouvait pas y avoir coïncidence.

Non, l'Eternel ne se laisse pas embrasser. Il nous crucifie et ne peut rien faire d'autre parce qu'il est l'Eternel et ne peut constituer, même s'il existe, un lien délimitable, un Temps ou une Personne. J'aurais voulu pouvoir agir selon sa Norme, mais comment agir selon la Norme de ce qui est, par nature, contraire à nous qui sommes temporels, humains et changeants ? J'aurais voulu trouver en lui le rafraîchissement et la volupté qu'on trouve dans une chose de notre monde mais il est rebelle à la possession.

— ∞ —

Cette expérience crucifiante rejoignait un problème que je ne cessais de me poser au plan théorique : le monde parfait, sans fissures, immortel que le christianisme localise avec précision, existe-t-il réellement ? Ce n'est pas le problème de l'existence de Dieu, car il est possible après tout qu'il y ait un principe immuable de toutes choses sans que ce principe s'exprime dans un état de vie que nous puissions un jour posséder. C'est le problème de l'éternité d'une existence temporelle. N'y-a-t-il pas contradiction à vouloir attribuer - fut-ce dans un autre monde - à ce qui est par nature périssable et limité, l'immutabilité et l'infinité.

Le christianisme répond par la Foi. Mais c'est la réponse la plus insuffisante qui soit, car c'est dire : j'ai besoin que cela existe donc cela existe. Il ne reste plus dès lors qu'à exalter le besoin et à le pousser à un point tel qu'il arrive à s'aveugler lui-même. J'étais assez lucide pour refuser ce subterfuge c'est-à-dire finalement par refuser la Foi. Je me faisais ma petite apologétique personnelle qui ressemblait plus à un château branlant qu'à une belle adhésion spontanée. Au premier étage de cet échafaudage, il y avait la Sainteté du Christ qui ne pouvait pas avoir voulu nous tromper et qui avait témoigné de ce que nous croyons ; mais avait-il réellement témoigné de cela et voulu nous faire une révélation sur un monde inconnu ? C'était une question que je n'allais pas tarder à me poser. Je soupçonnais déjà qu'il n'y avait pas de coïncidence parfaite entre le dogme chrétien et le message du Christ. Aux étages supérieurs, s'échelonnaient les innombrables miracles du Christ et de

l'Eglise qui prouvaient incontestablement que Dieu était intervenu en leur faveur et approuvait leurs actes et leurs croyances ; c'était une vue extrêmement simpliste des miracles dont je rougis aujourd'hui ; elle était conforme à des idées courantes des chrétiens. Par derrière tout cela, il y avait un argument beaucoup plus intime ; si Dieu dans son Amour pour moi me laissait m'engager dans ce monde de la Foi, c'est qu'il représentait la vérité, sinon, il n'aurait pas permis... etc... Du Dieu de la Raison expérimenté dans la méditation, je sautais au Dieu de Foi comme s'il n'y avait pas eu de hiatus.

Tout cela était, comme on le voit, extrêmement faible. Comme si je le sentais obscurément, je m'attachais avec d'autant plus d'ardeur à ces quelques perches et j'étais prêt à aller au martyr avec elles. Il se passait pour moi ce qui se passe pour tous les hommes qui nourrissent des croyances : mon fanatisme remplissait le vide que mon esprit ne pouvait combler et je substituais une conviction purement subjective à l'affirmation calme et mesurée d'une certitude.

Le plus curieux, c'est que j'étais obligé de me remettre sans cesse devant les yeux ces quelques arguments qui étaient une planche de salut. Comme ils ne résidaient pas au fond de moi, il fallait qu'ils affleurent sans cesse à ma conscience et lorsqu'ils ne le faisaient pas, je me croyais perdu. Ce ne fut qu'à la fin du noviciat que j'avouais au Père Cognard ma déroute intérieure. Je croyais qu'il allait sourire. Mais non, il me prit au sérieux et me dit que j'aurais dû lui en parler avant. A quoi cela aurait-il servi ? Il m'aurait dit que la Foi est une question de grâce et qu'il fallait que je demande à Dieu cette grâce. Mais j'avais tout de même assez de bon sens pour me rendre compte qu'on ne peut, sans être fou, prendre une attitude qui suppose déjà le terme auquel elle conduit.

— ∞ —

A force de sentir tout cela se dérober sous mes pieds et comme j'avais besoin de choses solides, je vivais dans un état de perpétuel héroïsme. Je vois maintenant avec beaucoup de clarté la différence qu'il y a entre cet héroïsme de la Sainteté et la difficulté de la vie vécue sans superfétation. L'héroïsme consiste à vouloir réaliser ou penser l'impossible et à se mettre dans des situations contre Nature. C'est devant cela que le vulgaire baille et c'est cela qu'il nomme méritoire. En réalité, il n'y a là aucun mérite. On doit choisir entre refuser une sécurité absolue reposant sur la Foi en l'Eternel, et nous obligeant à des actes extravagants, et la vie, à la fois plus bienfaisante et moins rassurante. Si on choisit le Sacrifice, c'est qu'on ne veut pas accepter le risque de l'existence et qu'on préfère les assurances absolues, même au prix de son bonheur.

L'impression dominante était de me sentir engagé dans une construction affreusement complexe, aux dédales innombrables, et d'être pris dans un carcan ne me permettant que peu de mouvement. J'étais comme un homme paralysé. Je ne pouvais faire un pas sans rencontrer une obligation, une interdiction ou une tentation. Chaque acte exigeait une attention épuisante. Mais cela en même temps m'occupait et ne me laissait pas le temps de

réfléchir à l'impasse dans laquelle j'étais engagé. Il ne me restait d'autre solution que de foncer comme un animal dans la même direction, entraîné par mon propre mouvement.

Cette course insensée vers les extrêmes, parce qu'on ne peut pas s'équilibrer dans un état anti-naturel et qu'il faut se trouver en projection pour pouvoir avancer, constitue peut-être l'aspect le plus visible de la Sainteté. Ce qu'on admire chez les saints, c'est la réalisation d'un absolu ; mais ils ne pouvaient pas faire autrement. Il est beaucoup plus facile de se jeter les yeux fermés dans l'héroïsme, que de s'arrêter sur cette voie et de chercher le naturel. Je l'ai moi-même expérimenté : les choses les plus étonnantes que j'ai pu faire ne me coûtaient point tellement. Ce qui me coûtait le plus, c'était justement d'avoir l'impression de courir après une ombre et de ne pouvoir jamais me dire : "Enfin, me voici arrivé ; j'ai ce que désire ma nature et je puis maintenant me reposer". Les saints étaient des angoissés, ce n'étaient pas des lutteurs. Leur angoisse venait justement de ce qu'ils voulaient un monde où la lutte n'existât pas et qu'ils ne le trouvaient pas, parce que justement ce monde n'existe pas. C'est la signification des "Nuits" des saints, de leur inquiétude, de leurs tentations contre la Foi, de la crise ultime de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, etc...

Si vraiment on pouvait se vider de tout instinct, la sainteté elle-même n'existerait pas. Il est très bien de vouloir se détacher de soi-même, mais il y a un moment où on doit s'arrêter, car il faut que le détachement lui-même ait une signification par rapport à vous. Cet échec est le signe qu'il n'y a pas de réussite possible dans cette voie. On se retrouve toujours, en dernier lieu, avec ses passions et ses désirs, et tout est toujours à recommencer.

MA REVOLTE

Chapitre V

Les sentiments que j'ai décrits précédemment furent les miens durant plusieurs années et constituèrent la substance de ma vie. Cependant, durant tout ce temps, une évolution se préparait sous roche, qui devait me mener à quitter l'Ordre des Dominicains et l'Eglise elle-même. Il m'est difficile de retracer les origines premières de cette évolution. Comme toujours dans ce cas, la transition fut insensible. On peut marquer des jalons, établir des points de repère, mais c'est tout. La parenté qui lie les états psychologiques précédents aux suivants est invisible. Elle est pourtant bien réelle et il est sans doute possible de remonter aux origines, en suivant avec patience le mince filet.

Je vais cependant aller tout de suite au terme de mon évolution et évoquer une nuit qui se situe environ quatre ans après mon entrée chez les Dominicains. Je reviendrai ensuite en arrière et tenterai de cerner cette évolution lente qui explique que j'ai pu en arriver là.

— ∞ —

Cette nuit là, je ne m'étais pas couché depuis longtemps lorsque j'eus cette idée surprenante. Je vis tout à coup que je devrais quitter un jour, qui n'était sans doute pas très éloigné, cette robe que j'avais prise, il y avait environ six ans. Pourquoi cette intuition ? D'où me venait-elle ? Etait-ce un rêve ? Il y avait eu beaucoup de changements dans mon existence depuis le jour où, jeune novice, j'avais reçu la robe des mains de mes supérieurs religieux. J'avais évolué tellement que j'en étais venu à renier des valeurs qui m'apparaissaient jadis indiscutables, et que j'avais servies comme peu de religieux, avec rigueur, enthousiasme et raideur. Et pourtant ? Je n'avais pas encore laissé pénétrer dans mon esprit l'idée qu'il me faudrait quitter cet ordre dominicain que j'aimais et en dehors duquel je ne concevais pas la vie comme possible. Cette pensée me serait apparue absurde si je l'avais conçue froidement et logiquement. Non, c'était une intuition d'un autre ordre, mystique si l'on veut. Je m'étais imprégné peu à peu de l'Evangile, et je savais que le disciple du Christ est chassé de partout où il passe. Je savais que je n'étais plus dans l'esprit de cet ordre religieux, autoritaire, farouche et hostile à tout ce qu'on nomme sentiment, passion ou liberté, auquel j'appartenais. Je désirais de tout mon coeur y demeurer, mais je savais maintenant avec une certitude qui ne laissait place à aucun doute que j'en sortirai. Je repassais dans mon esprit les phrases de l'Evangile concernant l'attitude du Christ vis-à-vis du sabbat. Le sabbat, la grande loi religieuse juive, le grand précepte ! Eh bien, le Christ l'avait violé sciemment, volontairement, cyniquement, par amour pour les hommes. Et moi aussi, je violais, depuis peu de temps il est vrai, toutes ces lois de l'Ordre dans lequel j'étais parce qu'elles étaient contre l'Amour, contre l'épanouissement profond de l'homme, du moins le pensais-je. Les conséquences de ceci étaient inéluctables : je serai chassé, honni, banni comme le Christ l'avait été et comme il avait promis à ses disciples qu'ils le seraient : "Ils vous chasseront hors de leur synagogue (lisez de leurs églises)".

Ceci aurait pu me faire trembler si je n'avais pas été soutenu par cette volonté farouche, implacable, presque rageuse d'être, partout et toujours, sincère, loyal envers moi-même, authentique. Non, je ne tremblais pas ; j'en étais presque joyeux, fier. Le risque, les situations périlleuses m'ont toujours plu. Et puis lorsqu'on conçoit une grande chose, on ne voit pas les souffrances par lesquelles on aura à passer, les souffrances qui sont en proportion de l'oeuvre à accomplir. On se lance, comme le coureur au départ, tout d'une pièce, piaffant comme un jeune cheval, exalté par la course, par l'odeur du stade... C'est ensuite qu'on trime, souffle et bave et qu'à certains moments on se demande si l'on ne va pas lâcher. Ah certes, si j'avais vu alors que je devrais, dans quelques mois seulement, me rouler par terre de douleur, mordre mes draps, me cogner la tête contre les murs, je n'aurais pas accepté d'un coeur si léger cette décision impitoyable du destin qui m'identifiait au Christ, à mon Maître. J'étais servi par cette ignorance bienheureuse de l'Avenir qui permet seule de faire de grandes choses. J'étais dans mon lit au couvent, au milieu de mes frères, pas encore persécuté, pas encore rejeté, pas encore banni. Je n'étais pas étendu sur une paille, comme les autres, car j'avais eu, il y a trois ans, des affaires aux poumons qui m'obligeaient à beaucoup de ménagements. J'étais aimé malgré tout parce qu'on me trouvait sympathique, jeune naïf ; on ne devinait pas encore que derrière cette jeunesse et cette ingénuité, se dissimulait une âme de lion ; on s'en apercevrait bien assez tôt, quand on verrait les dégâts et qu'on entendrait les grands coups de boutoirs que je donnerai à cette institution. Au noviciat, on m'avait appelé "Bébé", et on s'étonnait qu'une âme de philosophe put loger dans un corps

d'enfant. Certains de mes supérieurs avaient pour moi une affection sans borne, presque excessive. Mes parents disaient : "Il est heureux", et cela les consolait des larmes qu'ils avaient versées lorsque j'étais passé derrière le rideau (de fer) de la clôture. Pendant longtemps, j'étais resté sans problèmes, sans mettre en question un seul instant cette institution pour laquelle j'avais opté. Je ne concevais pas que des hommes pussent vivre hors de cette vie, hors de ces murs, hors de cette robe ; cela m'apparaissait absurde ou contradictoire.

Le démon du doute était venu avec ce livre terrible qu'était l'Évangile, ou plus exactement en prenant contact avec la personne du Christ. J'avais senti qu'il y avait une dualité radicale entre ce livre et cet homme, et l'Église sous tous ces aspects. J'avais développé mes découvertes avec une logique implacable : si l'Église n'était pas dans l'esprit du Christ, il fallait la changer et commencer là où j'étais, chez les Dominicains. Mais tout ceci n'était encore qu'à l'état de velléité, d'intentions, de projets. Peu de gens en savaient quelque chose. Je ne pâtissais pas encore de l'hostilité et de la haine de mon milieu. La vie commençait à être dure pour moi qui me sentait en dysharmonie, mais elle restait très vivable parce que les hommes ne s'en étaient pas encore mêlés.

— ∞ —

Pourtant, au moment où était né en moi ce doute, je me trouvais dans la vie religieuse et je n'avais pas commencé par la révolte, bien au contraire. Sorti d'une famille qui respectait les valeurs morales, je m'étais donné entièrement à l'obéissance dès le début. J'avais été d'une docilité étonnante, excessive. J'étais entré dans cet univers et dans chacune de ses parties, tout entier, sans restriction, avec le besoin d'Absolu qui me caractérise. Je n'admettais pas de ma part, ni de la part des autres, la moindre entorse au règlement. Je complétais cette attitude pratique par un traditionalisme au plan de l'esprit qui m'avait poussé autrefois vers l'Action française et qui maintenant m'attachait à Saint-Thomas d'Aquin et à la philosophie aristotélicienne.

Ce rigorisme légaliste avait bientôt fait place à l'amour de la mystique. C'était déjà une brèche dans la construction. L'Évangile que je m'étais mis à lire avec passion m'avait fait découvrir le côté affectif de la vie et je ne pouvais exprimer cette nouvelle tendance que dans la "contemplation". Quand on quitte les valeurs morales, on s'attache aux pures valeurs religieuses, et ce passage d'un Idéal à un autre est par lui-même une "critique". On a entrevu une Réalité qui s'appelle l'Amour et, ne pouvant pas le vivre dans des rapports réels avec des hommes réels, on le vit dans les rapports avec Dieu qui nous "sauve", en nous donnant la "vie éternelle".

J'avais compris que la prière, ou plus exactement la contemplation, comme on disait dans le milieu religieux auquel je m'étais intégré (celui du Père Desanges dont je parlerai abondamment en ce récit), étaient les moyens par excellence pour commencer cette vie du Ciel, pour en avoir un "avant-goût". Je voulais être un mystique, à la manière de Saint-Jean de la Croix et de Sainte-Thérèse. Je passais des heures entières plongé dans la "contemplation". Il me semblait baigner dans la vie même de Dieu et des

anges. Mais je savais aussi les limites de ce contact, qui nous laisse dans l'obscurité, la "nescience" de la Foi, et qui nous fait toucher la divinité seulement par l'Amour, seulement par le désir. J'avais repéré les "trucs" qui permettent de se maintenir dans l'état d'immobilité nécessaire à l'oraison : passer la limite de la douleur qu'on ressent aux genoux, aux coudes et partout dans le corps, de telle sorte que cette souffrance devienne un plaisir et une euphorie. J'étais devenu un "artiste" en la matière, un spécialiste, celui dont on disait avec admiration : c'est un contemplatif.

J'avais complété ma construction initiale par la doctrine de confiance et d'abandon à Dieu de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus : peu important le mérite, la vertu intrinsèque, les oeuvres, seuls comptent l'Amour et le Désir du Ciel. J'en étais arrivé à un mysticisme assez proche du quiétisme et du protestantisme. J'avais pris au christianisme ce qu'il avait d'essentiel, c'est-à-dire son affirmation d'un au-delà et j'avais essayé de vivre cet au-delà. Je n'avais pas voulu en rester à une morale. La vie religieuse me permettait de dépasser le plan des oeuvres et d'accéder à celui de la pure vie spirituelle.

Toutes ces options s'étaient concrétisées pour moi dans l'adhésion à un clan au sein même de la vie religieuse. Celui-ci était représenté par un certain nombre de Dominicains vivants, dont les plus actifs étaient ceux de la famille Desanges. Ces religieux s'opposaient à ceux qui n'étaient pas des "contemplatifs" et qu'ils méprisaient comme étant des "positifs" : cette dénomination tentait de qualifier l'état d'esprit de ceux qui voient dans le christianisme une force terrestre, c'est-à-dire une force moderne, et qui insistent davantage soit sur les oeuvres extérieures de la charité, soit sur la morale, soit sur la construction d'un monde juste. Ces pneumatiques étaient aussi les "romains", ceux qui manifestaient de l'attachement au siège apostolique, et ne se contentaient pas de le regarder, à la manière des autres, comme un "garde-fou" nécessaire. Le Père Desanges, leur représentant le plus qualifié, avait été envoyé par Rome comme grand inquisiteur au moment où le Père Cousin, qui était régent au couvent d'études avait été mis à l'index et exilé. Cela ne l'empêchait pas de ne parler que de la Sainte-Vierge, de l'Abandon à Dieu et d'avoir le physique d'une femme.

Le catholicisme unit d'une manière bizarre mais très compréhensible le mysticisme le plus échevelé et un sens extraordinaire de l'autorité ; les plus grands mystiques furent des espagnols : ce n'est pas un hasard. Le Père Desanges, avec ses bouclettes, sa voix d'eunuque, ses minauderies, sa souplesse toute féminine, avait néanmoins de quoi faire un inquisiteur. Je rentrai justement dans l'Ordre au moment où il venait d'être nommé Régent des études et c'est lui qui m'y fit entrer. Il me peignit un tableau grandiose de l'ordre de Saint-Dominique dans lequel voisinaient la dévotion à la Sainte-Vierge, Saint-Thomas d'Aquin, le rosaire ; je fus séduit ; il faut reconnaître qu'il m'en fallait peu. Moi qui hésitais entre les Bénédictins et la Société de Jésus, je vis brusquement que l'ordre de Saint-Dominique unissait le caractère contemplatif des uns au caractère apostolique de l'autre : c'était la synthèse que je désirais. J'étais donc intégré d'emblée dans le clan du Père Desanges qui me prit sous sa haute protection et m'entoura de sa sollicitude. Je n'avais plus qu'à marcher moi aussi dans la grande voie "contemplative" si je voulais être digne de ce haut personnage. Je me lançai à corps perdu dans le mysticisme.

Mais le mysticisme lui-même ne devait être qu'un passage, car un jour devait éclater, libérée, la force qui l'avait suscité. Le sentimentalisme religieux est très dangereux car il entretient dans l'âme du chrétien des germes érotiques

qui peuvent, à tout moment, prendre seuls leur envol et laisser en plan le reste de la construction. Si le mysticisme s'oriente vers la morale, comme cela se passa chez Pascal ou les Protestants puritains, il est très vite étouffé et assumé dans une religion de la pitié ou de la piété. Si au contraire, il n'est pas assez hypocrite pour se méfier de lui-même et se renier, il libère fatalement à un moment ou à un autre la Force explosive qu'il contenait encore en lui, et qui est la Force même de la vie.

— ∞ —

Comme toujours, la tension naquit du réveil en moi d'une force qui sera toujours le grand obstacle à toutes les entreprises d'asservissement de l'homme : l'Amour. Comme Protée, il prend mille et une formes et là même où l'on prend des mesures pour le détruire et le remplacer par son contraire, charité ou autorité, il renaît toujours sous des formes inconnues, nouvelles et hétéroclites. Comment supposer qu'il puisse se glisser dans cette vie religieuse compartimentée, minutée, prévue jusque dans l'ultime détail, qui repose sur le principe immuable de la continence et ne permet aucun rapport quelque peu intime entre les individus ? Et pourtant il s'insinue. Il passe par le canal de la vie spirituelle, de la prière, des rapports paternels, intellectuels, etc. Il passe partout comme l'eau à travers une passoire. Il est là quand on attend des conversations spirituelles, là quand on attend de la charité, là quand on attend des discussions intellectuelles. Il se fortifie même de cette situation périlleuse qui lui est faite ; il devient plus malin, plus rusé et aussi plus vigoureux, comme un jet d'eau contrecarré qui se fraie coûte que coûte un passage.

Je le rencontrai un jour en moi comme une force fraîche, violente, impétueuse. Il est vrai qu'il ne se manifesta qu'au bout de deux ans de vie religieuse. Je tombai amoureux d'un frère de mon âge qui avait fait son noviciat en même temps que moi. Il était grand, blond, élégant, un grand gosse tout dégingandé. Au début, je luttais contre cette passion que je sentais opposée à l'amour de Dieu. J'en fis part à mon supérieur qui me rassura comme il put. Mais j'avais peur de moi-même et je fis tout ce que je pus pour lutter contre mon sentiment. Cela n'aboutissait évidemment qu'à le renforcer. Je fuyais le pauvre frère qui se rendait compte de mon penchant. Par malheur, il aimait de la même façon un autre frère, et la jalousie s'empara de moi.

Je souffris comme il n'est pas possible. Il y avait entre nous tous les obstacles possibles ; celui du sexe, de la Religion, de la vie religieuse, et, en fin de compte, de ma volonté même. Je me roulais sur ma paillasse, le soir, en pleurant comme un malheureux et en priant Dieu de me délivrer de cette torture. Au début, je fus séparé de lui pendant deux mois, car on m'envoya en montagne reposer mes poumons malades ; on me mit seul dans un petit ermitage ; je ne vivais que pour lui ; je le nommais dans ma prière ; j'imaginai avec délice que j'avais avec lui les rapports spirituels les plus intimes et les plus prolongés. En tout ceci, pas l'ombre d'un désir sexuel conscient : tout était assumé sous une autre forme. Lorsque je lui disais : je vous suis attaché, cela signifiait : je veux votre avancement spirituel et votre

sanctification. Je ne me mentais pas à moi-même. Il était très rebelle à la vie religieuse, et j'avais fort à faire : mon zèle amoureux avait de quoi s'exercer.

La psychanalyse n'est pas dans le vrai lorsqu'elle affirme qu'on ne fait que sublimer des désirs inférieurs. En réalité, on coupe de son substrat sexuel l'affectivité la plus haute, qui peut fort bien se traduire en influence spirituelle, intellectuelle ou autre. Je vivais l'amour par le haut, et cela ne manquait pas de charme. La communion des corps ne fait que la prolonger ou plus exactement on a affaire à un cercle : le corps nous révèle certaines aptitudes de l'âme que nous découvrons et exploitons en aimant, après quoi nous revenons au corps. Je devais avoir maintes fois l'occasion par la suite de connaître l'union charnelle pour elle-même. Elle ne procure pas de satisfaction réelle si elle est réduite à elle-même ; elle laisse insatisfait parce qu'il lui manque un élément de contact essentiel. J'ai eu la chance de connaître l'amour d'abord par le haut, et j'en remercie la destinée : cela m'a permis de ne pas être un Don Juan (à supposer que j'aie continué à vouloir la satisfaction physique) ou un petit bonhomme à principes (à supposer que je me sois dégoûté de la satisfaction physique). Les religieux sont menacés surtout du premier excès, car refusant l'amour, "l'amitié particulière", il acquièrent des âmes de jouisseurs, deviennent des petits animaux curieux et friands comme des chats, au contraire des gens du monde qui, ne refusant pas a priori le sexuel, finissent par se blinder contre lui et par en user comme d'une mécanique au sein du mariage. Comment expliquer la perversité qu'on trouve dans la vie religieuse, masochisme des disciplines, sadisme des punitions de tout genre, autrement que comme cela ? En refusant l'amour réel, l'attrance des êtres les uns pour les autres, on s'expose à rétrograder jusqu'aux pires corruptions, si on veut par ailleurs rester vierge, car la nature non satisfaite imagine des satisfactions impossibles qui détraquent le mécanisme sentimental. Dans le monde, l'amour, qui est la plupart du temps refusé, l'est au sein de l'union conjugale qui apaise la soif charnelle : ainsi il n'y a plus réellement de joie, mais il n'y a pas non plus de corruption. Il n'y a pas plus d'amour d'un côté que de l'autre, et donc pas plus de satisfaction réelle, mais dans la vie religieuse, la chair non apaisée se venge en torturant l'esprit et en le compliquant à l'excès. Voilà le grand danger de ce genre d'existence fondé sur le principe du célibat (ou d'un célibat plus ou moins mitigé) : sadisme, masochisme, narcissisme y fleurissent à qui mieux mieux. On rencontre dans le monde religieux de véritables monstres de bizarrerie, de complications et de tourments larvés, de ces êtres à attitudes, à affectivité rentrée, à minauderies équivoques, comme ce Père Desanges qui aurait pu sortir d'un magasin de chinoiseries, tant ses détours, ses chatteries, ses enveloppements perpétuels lui donnaient une allure de mandarin entortillé.

Pour échapper à ce danger, il fallait faire ce que, par nécessité, je faisais, mais qui était formellement interdit : manifester une prédilection délibérée, affichée, consciente pour tel ou tel. C'était impossible pour deux raisons : l'une positive, qu'on noyait l'amour dans la "vie fraternelle" qui n'est que la charité généralisée et systématisée, donc la pitié ; l'autre négative, que les règlements empêchaient toute manifestation de ce genre et interdisaient par exemple de se trouver à deux ensemble, ou de pénétrer dans les cellules les uns des autres...

Ce fut donc l'amour qui fit sauter la barrique de poudre. Encore une fois, je n'avais nullement conscience, au début, du caractère hétérodoxe de cet élément qui venait s'introduire en contrebande. Je le sentais troublant, gênant, malfaisant, sans plus. Je le camouflais trop, je le vivais trop au sommet de moi-même pour être tout à fait lucide à son égard. Comment n'aurais-je pas pu bénir à beaucoup d'égards, un sentiment qui me poussait à m'intéresser à un frère "dans le Christ", à vouloir sa sanctification, son avancement spirituel ? Bien sûr, il n'y avait aucune raison pour que je m'intéresse plus à lui qu'à un autre et je me le disais, après mes supérieurs. J'essayais de prier pour "les autres", pour "la communauté", mais toujours revenait, comme une obsession, l'image de celui qui me tenait plus à coeur que n'importe quel autre être au monde. Quand je découvris, en lisant le "Rouge et le Noir" que j'éprouvais pour lui les mêmes sentiments que Julien Sorel pour Madame de Rênal, je fus effaré. Comment, c'était "sexuel", "érotique" ? Je l'offris à Dieu comme une épreuve intérieure, comme une tentation perfide du démon, persuadé que, dans sa bonté, Il m'en délivrerait.

Bien loin de m'en délivrer, Il commença par combler mon amour. Un an après que j'eus commencé à éprouver ces sentiments, mon supérieur m'envoya me reposer avec le frère en question dans sa famille. Ses parents avaient, près d'une grande ville de France, un petit manoir situé au milieu d'un parc. C'est là que je m'installai, au dernier étage, dans la chambre à côté de celle de mon ami. Nos entretiens furent infinis, et, il faut que je l'avoue, très pénible pour lui qui les subissait et qui détestait ma manière sentencieuse et moralisante de faire des discours. Toutefois, je découvrais l'Evangile à cette époque, et je lui faisais part de mes découvertes. Nous traduisions tous deux du grec le livre de la "Sagesse". Mais il n'y eut rien de répréhensible, rien de "peccamineux" dans nos relations ; j'étais trop enfoncé dans la piété pour me permettre de tels excès. Toutefois je me souviens que j'adorais lui lire les lignes de la main : le contact de cette peau fraîche et qui était évidemment ravissante, me remplissait d'aise. Surtout, j'aimais sa famille, ses soeurs, ses frères, leur vie, parce que cela touchait à lui, lui appartenait. J'ai gardé de ce séjour un souvenir délicieux. Cela compensait heureusement les souffrances atroces que j'avais subies à cause de lui. Il y a un équilibre des heurs et des malheurs : celui qui accepte la souffrance peut être sûr qu'il connaîtra des joies qui seront cent fois plus grandes que ses douleurs.

Ceci ne fut qu'une étape. Aussitôt rentré au couvent, je recommençai cette vie fausse qui m'obligeait à voir cent fois par jour celui que j'aimais sans me permettre d'avoir le moindre contact avec lui. Heureusement, durant les deux années qui nous séparent de l'événement que je vais raconter, la vie intellectuelle m'occupa assez pour me permettre d'oublier mon tourment. J'étais plongé dans St-Thomas d'Aquin, Aristote, Platon ; je traduisais leurs oeuvres, les lisais et les relisais. Surtout l'Evangile, l'Ecriture d'une façon générale m'attiraient de plus en plus. Je préparais là encore de terribles engins de destruction qui me permettraient de critiquer le christianisme et la vie religieuse et m'amèneraient à en sortir.

MA REVOLTE

Chapitre VI

Les événements que je viens d'évoquer, les problèmes intellectuels qui me tourmentaient, tout cela m'avait beaucoup fatigué, et mes supérieurs comprirent qu'il fallait me donner du repos. J'étais littéralement épuisé et au début de ma quatrième année de vie religieuse, on accepta que je ne reprenne pas immédiatement les études. Je me reposai donc un mois ou deux, puis, comme la fatigue et la dépression ne cessaient pas, on m'envoya aider un curé dans la Beauce, à A... Là, je fis scandale, affirmai avec violence mes convictions évangéliques qui n'étaient pas celles des braves prêtres chez qui j'étais, pris contact avec la cellule communiste du coin. Ce fut la guerre entre le clergé local et moi. Je ne raconterai pas en détail les événements qui se situent ici, ce qui prendrait trop de temps.

— ∞ —

Mon expérience religieuse se terminera par une sortie bruyante de l'Ordre dont je faisais partie. Je fus obligé de prendre une attitude de révolte vis-à-vis de mon milieu, et je fus rejeté en grande pompe, avec tout le cérémonial ad hoc, lequel est digne de l'Inquisition du Moyen-âge, comme on verra.

Je vais donc maintenant raconter ma dernière année de vie religieuse, qui constitue pour moi un centre d'expérience auquel je suis obligé de revenir sans cesse. Si j'essaie de fixer un début à cette période de crise, je la fais commencer après un séjour à A... où on m'envoya pour aider un curé.

— ∞ —

Mes supérieurs eurent bientôt vent de mes exploits à A... et décidèrent de me changer de résidence. Ils m'enlevèrent donc à la Beauce et m'envoyèrent en Corse où les Dominicains ont un couvent célèbre. Dans l'avion qui me menait de Nice à Bastia, je songeais à l'étape que je venais de parcourir, à ce qui m'attendait là-bas, qui serait, qui devait être nouveau et grand ; j'éprouvais un de ces enthousiasmes qui sont chez moi intuitions d'événements supérieurs ; tout concourait à cet état euphorique : l'habitude que j'avais prise de considérer chaque changement de résidence comme un pas en avant, la joie de découvrir une terre nouvelle, la beauté de cette mer à l'aspect de marbre, au travers de laquelle je voyais les rochers sous-marins se découper en grosses masses rouges.

La soirée que je passais ce jour-là à Bastia fut une des plus belles que j'aie jamais vécues. Je respirais avec bonheur l'air léger des soirs de la Méditerranée qui portent en eux le calme de la mer, les rumeurs paisibles de ses villes où tout le monde semble heureux, le repos des maisons enchevêtrées et se serrant les unes contre les autres comme pour sympathiser. J'avais mis à mes pieds une paire de spartiates qui me rendaient plus léger et plus souple. Les tertiaires qui recevaient étaient aimables et accueillantes : elles pétillaient elles aussi de cet esprit du midi qui rend la vie si plaisante. J'étais dans "l'Ile de Beauté" et tout me semblait en effet beau, presque divin.

J'achevais de renaître à la Vie, libéré par l'Evangile qui ne m'apparaissait plus ce livre monstrueux qu'en ont fait les catholiques, mais l'expression la plus parfaite du "bel-amour", de la Vie dans tout ce qu'elle a de fort, de gentil, de gracieux, d'accueillant, de douloureux. J'allais en cette Ile de la Félicité, me rouler dans l'existence, communier à la joie avec tous mes membres, respirer le soleil, la transparence, la clarté par tous les pores de ma peau. Je sortirais de ce bain de bonheur transformé, consolidé, neuf, prêt aux souffrances qui devaient s'abattre sur moi par la suite, comme un lutteur rendu courageux et résistant par l'huile dont il s'est revêtu.

— ∞ —

Le lendemain, je prenais le petit train qui devait nous mener en Balagne, avec le Père qui était venu me chercher à Bastia, un de ses petits cousins qui allait se reposer aussi là-bas et ses deux cousines qui l'accompagnaient. La

Micheline traverse des pays très montagneux et quasi désertiques. Cela me donna une impression d'écrasement qui contrastait avec l'euphorie de la veille. Durant tout ce voyage, je fus sombre, accablé. Je réagis à l'inverse de la plupart des gens ; loin de craindre les départs, je suis toujours heureux de m'en aller vers d'autres cieux, mais en arrivant dans le lieu de mon nouveau séjour, je suis pris d'angoisse à la pensée de tout ce qui m'attend et de ce qu'il me faudra supporter. Quand j'eus pris possession de la petite cellule que je devais occuper de nombreux mois, je me mis à genoux sur mon prie-Dieu et j'eus la sensation que des vagues me submergeaient et me roulaient sur le sol ; j'étais étreint par le sentiment d'une immense solitude.

Le lendemain matin, je pus contempler enfin ce lieu féérique où j'avais échoué. C'était un immense couvent franciscain du XV^e siècle, de style neutre, mais avec un délicieux petit cloître orné d'un jardin, et du classique jet d'eau. La chapelle ressemblait à toutes les chapelles qu'on rencontre en Italie, dans lesquelles abondent le stuc, le faux-marbre et les statues de saints qui se pâment. Cette construction qui n'était tout compte fait qu'une magnifique prison, se trouvait en plein maquis, loin de toute ville et même de tout village, et à un kilomètre seulement de la mer qu'elle dominait, car elle était située sur une colline ; derrière elle, des petites montagnes, dont l'une, qui était la plus proche du couvent, faisait rocher à singe, avec ses à-pics et ses rocailles. On ne pouvait trouver contraste plus saisissant entre le lieu de mon séjour et la nature environnante. Autant l'un était nu, sévère, rébarbatif, carré, anguleux, autant l'autre était sauvage, exubérante, fantastique, attirante. Obligé de demeurer dans le premier, je ne chercherais, durant les six mois que je resterais là, qu'à m'évader dans la seconde, à mes dépens, car celui-ci n'admet pas qu'on lui préfère celle-là. C'était le supplice de Tantale.

Pourquoi a-t-on eu la triste idée de placer les monastères dans des sites grandioses ? Peut-être pour rendre plus piquante, plus douloureuse encore la perte de la liberté symbolisée par la nature. Les chrétiens ne sont pas à un raffinement près. Je devais, sans m'en rendre compte, et par amour pour cette nature, pour ce maquis, qui me sollicitait comme une jolie femme, violer sans cesse les lois du couvent, offenser la communauté, scandaliser les bons Pères qui étaient les derniers parmi les Dominicains à pouvoir comprendre ce pays admirable.

— ∞ —

Je n'ai gardé d'eux qu'un souvenir vague et ennuyé que je n'essaierai pas de retrouver. C'était, pour la plupart, de ces êtres moyens, sans grand intérêt, sans culture véritable, comme on en rencontre à la pelle dans le monde ecclésiastique. Ils avaient des activités nombreuses et variées qui les obligeaient à voyager sans cesse dans toutes les parties de la Corse. Ils apparaissaient, disparaissaient sans qu'on n'aie guère le temps de les voir, un peu comme, à l'hôtel, apparaissent et disparaissent les voyageurs. Ils semblaient toujours très affairés et l'on n'avait nulle envie de les déranger. C'était le Père du Rosaire, le Père des Missions dans le Gnolo, le Père des étudiants de Bastia, etc. : des personnalités ! Ils s'ignoraient d'ailleurs les uns les autres. La vie commune les obligeait à une fusion et à un frottement

continuels, mais ils semblaient vouloir se venger en s'ignorant : il n'y a pas pire solitude que celle de la cohabitation, et cela est vrai du mariage comme de la vie religieuse. Ils formaient un tout qui avait une "conscience de classe" très développée, comme on dit aujourd'hui, mais qui ne présentait aucune cohésion interne, car il ne permettait pas les contacts réels entre individus. Très pointilleux dans leur honneur et leur dignité de "membres de ce tout", ils étaient, au plan personnel, capables d'accepter humiliation, servage et obéissance. Tel est l'orgueil du religieux : orgueil d'être chrétien, religieux, Dominicain et absence d'humilité là où il en faudrait, au plan intérieur, mais aucune indépendance, liberté et personnalité ; l'homme est détruit et rabaissé au nom de son option qui prétend être la plus haute, la plus grande, la plus parfaite. Et cet orgueil nivelant, négateur des valeurs de l'homme, est encore augmenté par cette idée, caressée avec délices, que le chrétien, a fortiori le religieux, est choisi par Dieu gratuitement, ce qui le hausse encore davantage puisque sa vocation ne dépend pas fondamentalement de sa faible et impuissante volonté.

Je devais me heurter à cet orgueil, d'autant plus fort qu'il est plus impersonnel, donc plus voilé, mêlé à une méfiance sans cesse aux aguets de l'amitié, de l'amour, de la Vie, de la Joie explosive, du rire, de l'épanouissement de soi-même. Dans les autres couvents, ces défauts étaient atténués par un certain niveau de culture qui rendait moins violentes les manifestations du dogmatisme, du fanatisme ou du sectarisme. Mais cette maison était formée en partie de vieux missionnaires, imbus des grands principes à inculquer aux "infidèles", partie de rebuts dont on ne voulait pas dans la Province. Les Pères, bien que Dominicains, avaient un peu l'esprit de ces ordres modernes, issus de St Sulpice, qui représentent ce qu'il y a de plus haïssable dans le christianisme : la fierté de St Ignace uni au margouillis du Sacré-Coeur. Ils étaient d'ailleurs, à une ou deux exceptions près, en dehors du mouvement "progressiste", des Dominicains de la Province de France. Je tombais vraiment mal, et ça ne pouvait que faire des étincelles.

— ∞ —

Heureusement, je fus pris immédiatement sous la protection du Prieur, le Père Dargent, qui était un homme remarquablement ouvert. C'était une espèce de pot à tabac, qui faisait très maquignon, avec son gros ventre : très paysan normand, futé et malin ; il avait dirigé jadis La Tour-Maubourg, au moment des affaires de "Sept", et s'en était fort bien tiré : il avait plus d'un tour dans son sac. Il vit tout de suite que j'étais, comme la plupart des jeunes gens entrant dans l'ordre, imprégné d'esprit moderne, de Nietzsche, de Kierkegaard, d'Heidegger. Or, il le connaissait bien, et s'en était fait, comme ceux de son ancienne maison, une "spécialité" : cela l'empêchait évidemment de le comprendre, mais lui permettait au moins de me "situer" et de ne pas s'effrayer devant moi comme devant un épouvantail. Nous pouvions causer ensemble sans nous prendre aux cheveux, sans trouver un mur en face de soi. La plupart, élevés dans des "boîtes religieuses", passés directement au noviciat, ignorent tout des problèmes que le monde pensant, Dieu merci, se pose. Ils ont seulement compris que pour avoir une foi "moderne", il faut douter, alors ils doutent, à se demander s'ils sont plus croyants que les

incroyants. Pascal est passé par là. Mais sortis de là, ils sont incapables de se faire du monde, cette vision totalement nouvelle et originale et peut-être plus évangélique que la leur, que se fait la réflexion moderne. Ils sont en dehors de la construction, aussi ont-ils beau jeu pour la critiquer. Rares sont ceux qui ont pris vraiment contact avec la philosophie et la littérature contemporaines. Le Père Dargent était cependant parmi ceux-ci. Malheureux qu'il était, on l'avait envoyé dans le couvent le plus rétrograde de la Province.

Dès mon arrivée à Bastia, il me mit en garde contre l'inquisiteur du lieu, dont il me fit d'ailleurs une peinture terrifiante : le Père Soule. C'était un "pilier d'observance", raide, impitoyable, sévère, qui ne se permettait pas la moindre satisfaction, ne lisait que des livres de piété et envoyait des rapports à Rome. Quand je le vis, je m'aperçus qu'il répondait bien à la description qu'on m'en avait faite. Il se tenait droit comme un manche de parapluie, portait des lunettes à montures d'acier et avait le visage des ascètes : traits tirés, teint jaune, oeil fixe, voix métallique. Il ne quittait pas le couvent car le Prieur se dispensait de l'envoyer sévir dans quelque coin de la Corse où il aurait effrayé inutilement les enfants en leur disant qu'ils étaient damnés parce qu'ils avaient eu de mauvaises pensées ou autres choses de ce genre. Il passait les journées entières dans sa cellule à lire je ne sais quel auteur spirituel, on le rencontrait dans les couloirs qui déambulait solennellement comme un fantôme malfaisant, et il était toujours présent au Choeur. On racontait à son sujet des histoires qui faisaient beaucoup rire : il se croyait obligé de réciter, outre le Grand Office, de multiples prières qui étaient imposées par les congrégations de la Sainte-Vierge ou de la Bonne Mort auxquelles il avait appartenu lorsqu'il était adolescent. Il lui arrivait de sourire ; il étalait alors une affreuse grimace qui évoquait tout ce qu'il y a de plus contraire au plaisir et au contentement : sans doute le sourire du démon. Il avait jeté des hauts cris lorsqu'on avait introduit un poste de T.S.F. dans le couvent, disant que ce lieu de prière allait être souillé par cet engin moderne. Il ne comprenait rien aux innovations liturgiques qui sévissaient alors dans l'Eglise de France : cela sentait l'hérésie. Il avait de temps en temps, avec le prieur, des discussions bruyantes et tumultueuses d'où il sortait scandalisé, bouleversé, certain de la damnation de son frère et supérieur en Saint-Dominique. C'était à la suite de ces altercations qu'il envoyait, disait-on, des rapports à la Sacrée Congrégation sur la déliquescence de la Foi de son entourage. Lui seul maintenait intègre, absolue, la Fidélité aux dogmes, aux traditions, à l'Esprit de l'Eglise. Il ressemblait, par beaucoup de côtés, à l'abbé L. que j'avais connu dans ma jeunesse, qui, lui aussi, était attaché au Saint-Office et envoyait des rapports à Rome sur les mauvais livres qui paraissaient en France. Des deux côtés, la même intransigeance, le même orgueil, la même intégrité. On pressent, par de tels hommes qui ne sont pas, hélas, que des caricatures, tout ce qu'il a de foncièrement pervers et satanique dans le catholicisme. Et cela sans excepter la charité, l'humilité, la soumission, l'abandon à Dieu de tels individus qui sont des mensonges vivants et poussent l'hypocrisie jusqu'à ses formes les plus hautes, là où elle prend le masque de l'humiliation, de la petitesse et de l'amour.

On me confia, aussitôt arrivé là-bas, l'enfant dont j'ai parlé, qui était venu avec nous de Bastia, et qui devait se reposer quelque temps au couvent. J'acceptai avec joie, comptant trouver plus d'enrichissement et de plaisir dans un jeune garçon de douze ans que dans toutes les "grandes personnes" du monde. Je ne me doutais pas de la charge que je me mettais sur le dos. Il n'y a pas plus opposés à l'atmosphère d'un couvent que les cris, l'exubérance, la vitalité d'un enfant. Dans mon désir de le comprendre, j'allais lui laisser la bride sur le cou et le surveiller de loin, plutôt le guider, mais la communauté, troublée dans sa tranquillité, dans sa torpeur de mort, réagirait avec violence contre cet intrus et me rendrait responsable de ses exactions. Je serais pris en sandwich entre l'un et l'autre, et obligé d'adopter vis-à-vis du jeune Xavier une attitude que je désapprouverais intérieurement.

Tout d'abord, j'allai me promener chaque après-midi dans le maquis, et essayai de goûter avec lui la splendeur du paysage et de respirer les odeurs si spéciales de la Corse. Il était, dans cette nature sauvage, comme un jeune cabri, sautait sur les rochers, criait, courait sur les sentiers entre les oliviers. C'était un bonheur de voir ce petit être lâché, pour moi qui avait été privé si longtemps de toute jeunesse. Mais je devais, pour pouvoir faire cette promenade, manquer les Vêpres qui coupaient l'après-midi. Le prieur se montra de cela très offensé. Comment, un jeune Dominicain, oser manquer un des offices les plus importants de la journée !! Je devais assister à tous les exercices. Je me résolus à aller aux Vêpres et supprimai notre promenade de l'après-midi.

Je ne cessais d'entendre les plaintes et les doléances des Pères sur les dérangements causés par Xavier. Il criait dans les couloirs pendant la sieste, mangeait mal à table, courait dans le cloître, claquait les portes, etc. Il aurait fallu qu'il se promenât comme les vieux moines, à pas comptés, en récitant son rosaire, qu'il s'assît gravement en causant de choses "spirituelles". Il ne fallait pas en demander tant à un enfant. J'étais excédé. Un jour, je le battis pour l'obliger à se tenir tranquille, ce dont j'eus de nombreux remords. Je souffrais plus que lui de la contrainte imposée par le règlement. J'étais méchant avec lui, pour la même raison que le sont les "pions" dans les collèges, parce qu'ils ne veulent pas se faire "mal voir" des autorités et qu'ils craignent, eux aussi, des punitions d'un autre genre. Je n'avais pas le courage de résister en face de cette communauté douillette à force d'ascèse et de recueillement. Je n'en "pensais pas moins", mais cela suffisait-il pour me faire aimer de cet enfant qui sentait que j'étais comme une bête traquée et qui ne comprenait pas la raison de cet inquiétude.

Mon opinion était faite sur "l'enfance spirituelle", telle qu'elle est comprise chez les religieux : ce qu'il y a de plus opposé à l'enfance véritable. Ou plutôt, c'est une caricature de l'enfance authentique, beaucoup plus proche de l'infantilisme, car elle emprunte à l'enfance ce que celle-ci a de négatif, absence de critique, adhésion à des vérités toutes faites, obéissance par force et par condition (et non de plein gré, car je voudrais qu'on me montre des enfants qui obéissent de plein gré), conscience de sa faiblesse et de son impuissance (purement physiques chez l'enfant et pas du tout psychologique), et non ce qu'elle a de positif, de vivant, de jaillissant. L'expérience que je faisais là était intéressante et probante : on mettait un enfant dans un milieu de gens qui n'ont à la bouche que le "sicut parvuli" et au lieu du "laissez venir à moi...", on avait — textuel, entendu, noté — : "Chassez-moi cet enfant d'ici", "un enfant n'est pas fait pour vivre ici", "nous ne pouvons le garder chez nous", "cet enfant trouble la communauté", etc. Ma sensibilité aux choses évangéliques s'aiguissait peu à peu, grâce à ces heurts, à

ces expériences concluantes comme il n'est pas possible, à ces haines. Xavier, trouble-fête de la communauté des Dominicains stationnés en Corse, n'allait pas tarder à reprendre le bateau, au grand soulagement de tous ces pieux hommes de moines dont certains étaient de fervents zéloteurs de la Petite Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Petite voix d'enfance. Décidément, ils devaient s'être mépris sur la petitesse.

— ∞ —

Tel était le cadre humain dans lequel j'allais évoluer durant ce séjour en Corse : une communauté sans intérêt, un prieur cultivé et ouvert, un jeune élève. Cela passerait sans aucun conteste au second plan et au début, serait éclipsé par la découverte d'un pays nouveau et conjointement, par un regain de mysticisme.

La nature ne m'est jamais apparu tant comme un objet de contemplation esthétique que comme le cadre idéal dans lequel je pouvais exprimer et épanouir mes sentiments. A l'âge de l'adolescence, je rêvais comme beaucoup de jeunes gens, de pays ensoleillés et vierges, de nature exubérante, de palmiers et d'immenses étendues de sable ; je voulais partir en Afrique, dans la forêt équatoriale, la brousse. Non pas que ces pays fussent plus beaux que les autres ou même inexplorés, mais ils expriment mieux que tout autre la puissance, le débordement, l'ardeur de la passion qui atteint son paroxysme entre 12 et 18 ans. Tout se passe comme si le décors dans lequel évolue votre imagination devait symboliser votre état intérieur, l'appel de votre âme. Réciproquement, quand l'âme se stérilise ou risque de se stériliser, c'est-à-dire à partir de la dix-huitième année — âge critique —, on accepte n'importe quelle existence, même la plus laide, la plus indifférente. Moi qui avait rêvé de brousse, fôrets vierges et steppes désertiques, voici que j'acceptais les murs tout blancs, les angles, la nudité d'un couvent. Je me serais engagé dans l'armée, comme tant de jeunes, ou me serais marié, ou j'aurais pris une situation stable que le résultat aurait été le même : j'aurais tué en moi la vie, qui n'est jamais si pure qu'à l'époque de l'enfance et de l'adolescence.

Venant en Corse, je n'avais nulle envie de rester enfermé dans un couvent ; je voulais au contraire peupler ma vie des mille et une exubérances de cette nature du midi qui me sollicitait sans cesse à fuir la clôture.

Les randonnées que j'affectionnais le plus étaient celle que je faisais seul ou avec Xavier, au bord de la mer. Il fallait descendre à travers les oliviers et le maquis, un sentier raviné, couvert d'énormes pierres, qui nous menait à une petite conque bordée de rochers rouges. Là, je me mettais en slip et je commençais par m'étaler sur le sable, touchant, palpant, caressant cette matière jaune, onctueuse, chaude, et qui glissait entre les doigts. L'heure venue, je me jetais à l'eau et évoluais dans ce liquide transparent, comme un bienheureux poisson ; je faisais de grandes tournées en mer, à la grande frayeur de ceux qui me voyaient sur le rivage, qui s'attendaient à tout instant à me voir disparaître dans un tourbillon. Il n'y a rien qui me plaise plus que d'évoluer dans l'élément aquatique ; c'est pour moi une véritable volupté. Je dois avoir quelque ancêtre poisson. Les trois-quarts des rêves que je faisais

dans ma jeunesse consistaient à me voir plonger, nager, évoluer dans l'eau. La Méditerranée, presque toujours calme, transparente, cristalline, est pour les nageurs, une mer idéale. J'ai gardé de ces détentes, sur les rivages de la Balagne, un souvenir idyllique.

Il y avait un "mais". J'oubliais souvent — car cela n'avait pour moi qu'une maigre importance — de rendre compte au prier, comme le prévoyait le règlement, de ce que j'avais fait durant mes promenades. Au lieu de me rappeler à l'ordre et de me tenir quitte, on me "jugeait", on me soupçonnait, on me considérait comme un mauvais religieux. Et puis il fallait malgré tout assister à ces interminables offices, durant lesquels défilent toujours les mêmes psaumes qu'on s'accorde à trouver beaux, mais qui, à supposer qu'on puisse les traduire, expriment des sentiments qu'il m'était difficile de comprendre. Il fallait subir ces récréations insipides durant lesquelles le prier répétait sans se lasser les mêmes plaisanteries éculées, le Père Roger faisait assaut de calembours et de jeux de mots de mauvais goût, et les autres s'ennuyaient. Le plaisir que je prenais durant mes longs contacts avec la nature de "l'Île de Beauté" était gâché par cette mécanique religieuse sans aucun attrait. Autrefois je l'avais considérée comme un moyen de détachement et je l'avais acceptée pour atteindre à l'abandon. Mais maintenant, je n'avais plus le souci de m'arracher à la terre.

Pourquoi aurais-je quitté cette Vie en dehors de laquelle il n'y avait rien que mort, hypocrisie, mensonge et orgueil ? Se vaincre, se dominer, se détacher, c'est, en fin de compte, faire don de soi-même non à Dieu, mais à une construction dans laquelle on espère se sauver et se créer une solide Sécurité : le Désintéressement n'est que le visage resplendissant et menteur du plus sordide égoïsme. La vie qui pense à soi, parce qu'elle ne peut faire autrement, possède, à cause de sa sincérité, une noblesse plus grande que les idéaux grandiloquents qui ne sont que des masques. Et je ne pensais pas non plus qu'elle soit exempte de souffrance, comme le proclament ses contempteurs. Elle vous crucifie plus durement que tous les soi-disants sacrifices que nous faisons "pour nous sauver". Je pressentais, sans encore l'exprimer très clairement, que les pharisiens avaient défiguré la Croix du Christ. Au lieu d'y voir ce qu'elle a été, une manifestation de l'hostilité des hommes à celui qui s'est livré à l'amour, à la compréhension et à la douceur, ils en ont fait le symbole de la négation de la Vie. Au lieu de considérer en elle le dépassement nécessaire de toute existence qui veut atteindre à l'Absolu, ils en ont fait le signe de l'anéantissement de l'existence. Je m'étais engagé pour la vie dans une construction dont les bases étaient pharisiennes, et voici que je ne me sentais plus capable de m'intégrer dans cette construction. Mon cœur, sinon ma pensée, restait en dehors d'elle. Le drame naissait ici ; mon aspiration vers la belle nature Corse n'était que la manifestation la plus extérieure de ce drame.

— ∞ —

Cet état d'exaltation simple dans lequel me mettait le contact avec la nature, m'empêchait de conceptualiser mes découvertes comme je l'avais fait jusqu'ici au dépens de ces découvertes mêmes. J'avais éprouvé le besoin de mettre en formule mon hostilité aux constructions sociales. Tantôt j'avais versé dans un diabolisme à la Dostoïewsky, tantôt j'avais béni les progressismes, qu'ils fussent scientifiques, politiques ou religieux. Voici que je venais au désert et je n'avais plus affaire avec des hommes qui exigeaient des raisons et des preuves, mais avec des êtres muets qui exprimaient un mystère de Vie. Du coup tombait cet optimisme bête que j'avais éprouvé à l'égard de la science, du moderne, du communisme ; et aussi ce goût pour la chair morbide, qui est aussi un goût de mort. Je retrouvais d'emblée la santé, par un contact avec tout ce qu'il y a de sain dans l'Univers. Mon évangélisme, qui avait oscillé jusqu'ici entre les diverses attitudes de révolte, révolte sociale ou révolte de la chair, sans parvenir à se fixer parce qu'il ne possédait pas son centre d'équilibre, trouvait ici son lieu naturel. Du coup, je ne pus m'exprimer qu'en poésie. Seul ce genre littéraire me permettait de dire ce dont mon âme était pleine. Je ne cessais d'écrire, pour crier ma Joie, ma souffrance, mon espoir, mon Amour. Je dessinais aussi, peignais, car c'était l'état d'âme artistique qui naissait en moi. Je montrai mes productions à un ami : il me dit que si je n'avais pas été religieux, j'étais fait pour être poète : j'avais raté ma vocation.

Ceci me permit de me libérer de l'inquiétude, qui est le sentiment le plus opposé à l'épanouissement de la Vie. **Ne cherchant plus la Sécurité absolue, mais le dépassement et la réalisation de moi-même, je n'avais plus de raisons de craindre. Je ne demandais plus aux choses de me procurer une assurance, mais une joie.** Je m'étais attaché à elles pour elles-mêmes et non pour la conservation qu'elles pouvaient me procurer. On atteint à la Paix intérieure le jour où l'on accepte de vivre en état de danger et d'insécurité, car on est prêt désormais à tous les déséquilibres et à toutes les pertes. La souffrance s'installe en vous peut-être, mais non point l'inquiétude. L'une est d'ailleurs en raison inverse de l'autre : seuls les êtres jeunes et sans souci souffrent parce que seuls ils vivent. J'atteignais à un état de quiétude parfaite qui envahissait mon âme comme un torrent et ne laissait place à aucun autre sentiment. Qu'est-ce qui pouvait désormais réellement me toucher puisque je ne vivais plus pour être, mais pour exister ? Je touchais pour ainsi dire avec mes mains, cette sérénité que j'essayais d'exprimer de toutes sortes de façons.

C'est à ce moment-là seulement sans doute que j'ai atteint à un autre stade. Tant que l'option n'est que dans l'esprit, elle reste à l'extérieur ; mais dès qu'elle pénètre dans le cœur et le vouloir, elle met l'âme dans un état de bonheur indicible : la joie, qui n'était jusqu'ici qu'un négatif, devient quelque chose qu'on touche, qu'on palpe, qu'on peut circonscrire et regarder. Je date de ce séjour en Corse, mon retournement définitif ; je n'emploie pas le mot de "conversion" qui a pris dans le christianisme, une signification aberrante, comme tous les termes évangéliques. Je ressuscitais vraiment alors, et cette résurrection se traduisait en calme, en paix et en bonheur. Je n'éprouvais même pas encore comme je ne devais pas tarder à le faire, l'hostilité, la méfiance, l'incompréhension des hommes. Ceci appartient au premier stade de l'évolution spirituelle, celui que Nietzsche nomme le stade du "chameau". Je n'étais pas encore dans ce premier stade, mais à la limite même de toute vie spirituelle, au moment de la découverte et du passage. J'étais baptisé, c'est-à-dire plongé dans l'esprit, qui m'envahissait de toutes parts et m'entourait comme l'eau de cette Méditerranée dans laquelle j'aimais me baigner. J'avais en effet l'impression d'un lavage, d'une purification de tous ces mensonges,

ces impuretés hypocrites dans lesquelles j'avais vécu jusque-là. Je n'ai jamais eu depuis lors, cette impression de sentir avec tous les pores de ma peau une atmosphère nouvelle, aérienne, translucide. Le climat, le paysage de la Corse s'accordaient à mon panorama intérieur : mélange de force, presque de brutalité, et de légèreté diaphane et lumineuse. Mes journées passaient sans se presser, s'allongeant indéfiniment parce que je ne vivais plus dans un futur à prévoir ou un passé à subir, mais dans le présent. J'éprouvais que plus on vit intensément, plus le temps s'allonge. Chaque action, même la plus minime, prend figure d'éternité. C'est pourquoi j'ai gardé de certains détails de cette époque, un souvenir exceptionnellement plein, comme celui des faits de mon enfance. Je ressens encore le goût de ce pain de châtaigne qu'on nous donnait à table, de l'huile dont nous arrosions nos aliments, l'odeur des oliviers, des mimosas et des cactus ; je revois les arbustes du maquis, les environs du couvent, etc. Tout cela n'a pas passé dans ma mémoire comme les quatre années précédentes, qui sont pour moi maintenant comme si je ne les avais jamais vécues, tant il est vrai que le vide n'engendre, dans la mémoire, dans l'imagination, dans l'intelligence, que le vide.

— ∞ —

Ce séjour en Corse fut pour moi comme ma retraite au désert, retraite qui est nécessaire à tout changement de vie. Mais, comme je l'ai dit, mon évolution, qui me poussait hors du moralisme, ne me poussait pas, du moins à ce moment-là, hors de la Religion. En elle, je croyais trouver un apaisement du cœur et de l'affectivité, et mes facultés critiques n'étaient pas assez développées pour me faire percevoir combien était trompeuse et non-affective la Foi à laquelle je m'attachais.

Je ne cessais de trouver des retranchements pour mon esprit désireux de se séparer du réel, de tourner à vide (et l'esprit tourne aussi à vide quand il construit des mondes artificiels que quand il élabore un univers moral et mécanisé). Voici que j'atteignais une de mes dernières positions de repli : la mystique religieuse. J'avais évacué l'esclavage de la Loi, à l'aide de l'Évangile qui m'avait appris à mépriser la Loi et l'autoritarisme, qui n'est que l'envers et le repoussoir du légalisme ; il me resterait à éliminer le mysticisme, ce que je ferai en même temps que la Religion.

Dans cette évolution vers le mysticisme, qui avait commencé auparavant, j'avais été poussé par un ancien carme qui s'était "retiré du monde" et vivait en ermite, le Père Roger. C'était un homme jeune encore, de qui émanait une immense séduction, qui m'avait sans aucun doute attaché à lui. J'ai déjà dit quelques mots de cette séduction des prêtres et des religieux, qui est un phénomène si caractéristique, et dont ils profitent tant et font profiter l'Église. Pourquoi est-elle si puissante, si irrésistible ? — peut-être parce qu'ils la dépouillent de ses aspects sociaux, administratifs et temporels, ce que ne peuvent pas faire les "puissants" qui ont une fonction, un poste et une autorité. Les prêtres ont la psychologie et les mœurs des séducteurs sans en avoir la malfaisance et l'odieux. Sans eux, le monde des "grandeurs" serait

discrédité, car ils en maintiennent le riant visage. Le Père Roger ajoutait à cette habituelle séduction ecclésiastique, celle, plus irrésistible, du mystique qui vit dans un univers intérieur, habite en lui-même, se concentre. Il marchait toujours la tête baissée et fixe, avec l'air d'être plongé dans un autre monde, ce qui donnait à son regard une espèce de profondeur hypnotique et de perçant. Quand je le vis pour la première fois au Saulchoir, à l'Office du soir, il me parût tellement absorbé en lui-même, tellement absent de cette terre, qu'il me fit l'effet d'un vrai contemplatif. Je le considérais d'ailleurs comme le plus grand mystique que j'ai jamais rencontré. Il avait une façon de vous parler de Sainte Thérèse ou de Saint Jean de la Croix, de l'âme, de Dieu, si attentive, si convaincue, si personnelle qu'on était persuadé qu'il avait vu ces personnes et ces choses. Il était passé maître dans l'art de l'intériorisation, qui n'est rien d'autre qu'un art, qui s'apprend comme le reste. Il s'agit d'un "self-contrôl" poussé jusque dans le domaine de l'esprit, de telle sorte qu'il n'y ait plus en vous la moindre spontanéité, le moindre élan de la nature, mais rien que le geste voulu, calculé, attendu. Le naturel et la vie font toujours l'effet d'être "extérieurs". C'est en tuant en soi la nature, c'est-à-dire par une ascèse totale, qu'on arrive à ce retournement sur soi-même. Le détachement prêché par le christianisme est en réalité un attachement à ce qui en nous commande, ordonne, décide, c'est-à-dire finalement au moi réduit à ses éléments subjectifs ; ce n'est en tout cas pas un don fait à Dieu de soi-même, car pour arriver à ce résultat, il faudrait au contraire livrer ce qu'il y a en nous de moins délibéré, en quoi Dieu s'exprime plus qu'ailleurs.

A la suite du Père Roger, j'avais essayé, moi aussi, de me concentrer, de me retirer en moi-même, de me recueillir. Il n'y avait aucun acte particulier à accomplir, mais il fallait adopter un certain comportement, certains gestes, certaines attitudes. Le détachement moral et spirituel s'obtient plus de cette manière, que par une certaine façon d'agir. Il s'agit de "faire des exercices", c'est-à-dire d'accomplir des actes qui n'ont en soi aucune efficacité, mais qui ont une valeur parce qu'ils font prendre à la psychologie et aux habitudes un certain pli. C'était une certaine façon de porter la tête, de fixer les yeux, de mouvoir ses membres, de s'asseoir, de manger, de parler. Tout cela avec lenteur, fixité, calme, mesure et contrôle. Le but à atteindre est l'immobilité de la statue, comme le Yoghi qui garde des journées et des mois entiers la même position. Mais il en résulte, paradoxalement, que la flânerie, le loisir, la douce paresse, se trouvent exclus de l'existence par cette méthode car, obligeant à se fixer sur l'objet et à le fixer comme une boule de cristal, elle interdit qu'on poursuive plusieurs buts à la fois ou qu'on se détourne momentanément de son but pour faire l'école buissonnière : elle demande à la fois la raideur et la rapidité de la machine.

Le Père Roger méritait d'être vu dans le métro, par exemple : non seulement les yeux, mais la tête baissés, il marchait tout droit comme un obsédé, à la façon de l'oiseau qui fond sur une proie. Un jour, il vint déjeuner chez mes parents. J'arrivai un peu en retard. Je le trouvai au salon, les mains croisées sur ses genoux, semblant contempler ces deux mains éperdument, mais en réalité plongé dans son univers intérieur. Je le priai de passer dans la salle à manger. Il s'exécuta en gardant la même attitude compassée. Je commençais à être inquiet. Mais non, il parla à mes parents fort joliment et avec beaucoup d'à-propos, mais sans lever les yeux ni la tête ; chacune de ses paroles semblait sortir d'une insondable profondeur, et cela fit beaucoup d'effet ; il avait obtenu le résultat qu'il cherchait : parler et être écouté seul ; il avait conquis l'assistance. Mais je n'étais pas encore capable de tirer les conclusions de faits si minimes, de me dire : il séduit, il conquiert, et par

l'humilité, par le recueillement ; comment des attitudes qui me paraissent si divines et si admirables peuvent-elles avoir des effets si humains ?

— ∞ —

Ce n'était pourtant pas dans l'Evangile que j'avais appris à aimer ces procédés si contraires à la Vie et à sa sincérité. Non, mais mon éducation qui était mi-aristocratique, mi-bourgeoise, m'avait rendu vulnérable à cette séduction du prêtre. N'avais-je pas obéi à une semblable séduction quand j'avais cru découvrir en moi une vocation religieuse ? Le tout premier appel — si je remonte aussi loin que possible —, s'était fait entendre un jour que j'écoutais un prédicateur. J'avais dit : pourquoi pas moi ? Ce que je traduis maintenant : Pourquoi ne pas parler aux foules prosternées, élevé à quatre mètres au-dessus du sol, pourquoi ne pas jeter sur elles les flots de mon art oratoire, pourquoi ne pas faire à ses yeux ébahis de beaux gestes nobles et sentis qui les conquerront inévitablement et les feront croire à la vérité de ce que je dis ? La vocation religieuse n'est-elle pas la plus haute forme de séduction ? Celle qui vous terrasse si complètement qu'elle ne vous laisse plus d'autres possibilités que de devenir vous-même un séducteur. J'étais sur la voie d'en devenir un, et voici que des circonstances extraordinaires, la rencontre avec l'Evangile, la naissance en moi d'un amour impétueux, la griserie de la nature et de la Vie, qui étaient pour moi des grâces, la Grâce, me détournaient de cette voie sur laquelle je m'étais engagé. Le Père Roger serait le dernier vestige, le dernier reste de mes errements, mais quel vestige, quel reste ! Je ne m'étais pas encore dégagé de ce que la séduction religieuse a de plus enveloppant, de plus irrésistible.

Tout ce qui est menteur est séduisant, car ce qui est menteur dit : tu auras ce qu'il y a de plus haut, de plus noble, de plus grand, et ne vous propose en réalité que la plus vulgaire des Sécurités. Ceci est vrai pour la Religion, pour toute Religion, pour l'argent, pour la morale, qu'elle soit chrétienne ou laïque, c'est-à-dire le collectivisme. Mais la pire des trois n'est ni la Religion, ni l'argent, c'est encore la morale qui séduit par l'appât de l'homme, de l'homme agissant bien, justement, selon les normes de la loi. La morale modifie l'action dans ce qu'elle a de plus essentiel, et non seulement l'esprit, dans ce qu'il a de théorétique (la Religion) ou dans son efficacité pratique (l'argent). La morale crée la séduction des actes de l'homme. Par là même, elle crée la séduction de l'homme. Un homme maître de lui-même, mesuré à la mesure idéale de la légalité souveraine, attire, conquiert, plaît. Il est le contraire de ce que veut l'Evangile : "malheur à vous lorsque les hommes vous béniront". Le plus difficile, j'en témoigne ici, en renonçant aux faux appâts des morales, quelles qu'elles soient, est de renoncer à séduire, à recevoir l'approbation et la bénédiction des hommes.

En allant au Père Roger, j'avais succombé à la séduction mystique. J'avais tellement plu par là. On avait tellement dit, au début de ma vie religieuse : ce jeune frère ira loin, il a de l'avenir, c'est un homme de prière, un contemplatif, un religieux ; "il a le sens de l'obéissance" (le Père Rivière avait prononcé cette phrase devant toute la communauté réunie). J'étais tellement "pharisien", moi aussi, et c'est pourquoi je savais bien ce que c'était

maintenant qu'un "pharisien", et que ce n'est pas seulement celui qui se cache pour faire des saletés et fait croire qu'il est intègre, mais celui qui est propre jusqu'au bout des ongles, réellement propre. J'avais fait un tel plongeon dans ce pharisaïsme moralo-religieux que d'emblée, je sentais, je flairais ce qui n'était pas menteur ; non leur Justice évidemment, mais non plus leur injustice, leurs immoralités et leurs licences : une attitude plus haute et plus gratuite d'Amour sincère, sans pitié ni condescendance, de spontanéité. J'étais plus lucide à cause de mon expérience antérieure, mais aussi plus retenu par des liens qui ne voulaient pas craquer. Mon élan avait une force que personne ne soupçonnait et qui me mènerait exactement à l'autre bout de la trajectoire, mais grâce à lui seulement, je pourrais rompre ces amarres qui étaient de véritables câbles.

— ∞ —

Un peu au-dessus de notre couvent de C. en Corse, il y avait une espèce de petite grotte fort bien aménagée, dans laquelle avait vécu un ermite au XV^e siècle. Je rêvais de m'y installer à mon tour, pour reprendre la tradition interrompue. Mon imagination me représentait assez bien notre jeune père du désert passant ses journées en prière au milieu du maquis, se nourrissant de quelques herbes sauvages et de l'eau qu'on lui apporterait. Les hommes me croiraient seul, mais je serais en réalité avec Dieu qui me tiendrait compagnie. Cette affabulation sentimentale tenait une grande place dans ma psychologie à ce moment-là. Elle ne m'avait pas été inutile car grâce à elle, j'avais pu me construire un univers d'où l'amour n'était pas absent. J'adressais à Dieu les mots tendres qu'un bien-aimé adresse à sa bien-aimée. Le malheur est qu'il est plus facile de vivre l'Amour avec Dieu qu'avec une femme, car Dieu ne vous répond pas avec des mots ; on imagine donc les mots de Dieu, ses réponses, comme dans les dialogues de Sainte-Catherine de Sienne, mais ces dialogues ne sont que des soliloques, dans lesquels nous faisons nous-mêmes les demandes et les réponses. C'était très dangereux, car si l'on est par ailleurs et dans la vie réelle, un affectif, on se construit un univers commode et confortable dans lequel Dieu s'offre à vous pour un baiser éternel, lequel vous donne l'impression rassurante et mensongère de vivre une vie hors des contingences et des accidents du temps et de l'espace. Nous touchons ici l'essence même de la Religion. Cette idée de Dieu comme d'être éternel, transcendant, totalement hors du monde, idée judaïque, qui se complète par l'idée chrétienne de la possession de ce Dieu dans un au-delà du temps et de l'espace, nous donne l'illusion d'échapper aux limites de la mortalité, illusion dont l'homme a, au plus haut point, besoin. Mais ne nous trompons pas sur ce besoin ; il est infiniment moins noble que celui, par exemple, d'éprouver le plaisir le plus simple ; c'est une forme de l'instinct de conservation, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus grossier en nous. Nous le croyons le plus élevé et le plus noble, parce que nous mettons à son service une réalité qui est en effet la plus élevée et la plus noble (et pour d'autres raisons que les raisons religieuses), mais il ne s'agit de rien d'autre que d'une utilisation et d'un détournement : le mensonge chrétien réside exactement là.

En me retournant vers l'Idéal religieux après avoir renié l'Idéal du légalisme et de la morale, je vérifiais pour moi-même que le besoin d'une sécurité

relativement à la mort, et le besoin d'une sécurité sociale relativement à la haine et à l'hostilité des hommes, sont deux choses différentes et opposées. J'avais fait, en effet, la découverte de l'Amour et de l'acceptation de l'autre comme autre, dans son altérité et sa contrariété, parce que cette découverte est plus facile et qu'elle n'exige qu'une certaine ouverture du coeur. Mais je n'étais pas encore capable, parce que pas assez évolué intellectuellement, de percer à jour la nature exacte de cet Idéal religieux qui a tant de ressources pour se faire accepter par l'Esprit. Mon élan affectif ne suffisait pas, car la Religion noie l'intelligence dans l'affectif ; elle construit un objet qu'elle ne justifie pas, — ce qu'elle exprime en disant qu'il faut y croire — puis on y adhère parce qu'on a besoin de lui, ce qui est la négation même de l'intelligence. Ainsi, on peut, dans un même mouvement et presque pour les mêmes raisons, faire confiance au coeur comme force passionnelle et comme substitut et négateur de l'esprit.

Une évolution normale vers l'authenticité exige qu'on commence par refuser les constructions basées sur le moralisme, et qu'on exalte le sentiment, puis que, se tournant vers l'esprit qu'on avait délaissé, on s'efforce de répondre à ses exigences. Je n'en étais qu'au premier temps. Ma visée affective me faisait accepter un sentimentalisme religieux à la Pascal ou à la Kierkegard, qui me mettait dans l'attitude voulue par la Foi. Cette même visée affective me faisait percevoir les résonances intimes du sentiment qui cherche à s'épanouir selon sa nature propre. J'avais mêlé les deux mouvements. Mon hostilité envers l'esprit s'appuyait autant sur la "connaissance du coeur", que sur la chaleur de ma Foi qui entendait adhérer au "Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, non des philosophes et des savants".

Je prisais d'autant plus cette attitude de dédain supérieur à l'égard de l'intellectualité que je m'étais lancé en elle autrefois, et qu'aux yeux de la société, je passais pour un "intellectuel" ; c'était ma revanche, et aussi ma justification. J'étais fort des deux positions et il m'était possible d'user des deux claviers et de passer de l'un à l'autre sans crier gare. Dans ma thèse sur l'induction, après avoir développé une thèse farouchement intellectualiste, je remettais les choses à leur place, dans une conclusion que personne n'avait remarquée, et notait que l'esprit est incapable de satisfaire aux exigences de la Vie. En même temps, je retrouvais mon propre équilibre qui avait été dangereusement menacé par le dessèchement de l'analyse et de la réflexion. Je ne craignais pas d'insister outre-mesure dans le sens de l'affectivité car je savais à quel point j'étais imprégné et, disait-on, déformé par l'autre excès. Ce retournement m'offrait donc mille et une possibilités que j'entrevois et dont j'usais avec lucidité, depuis le détour astucieux qui permet de brouiller les pistes et de tromper sur soi-même, jusqu'à la mise en équation de deux forces qui sont faites pour se contre-balancer. C'était normal, car on ne couronne pas l'esprit par le coeur, mais le coeur par l'esprit. Il faut commencer par vivre avant de philosopher, "primum vivere, secundum philosophari", et le philosophe n'acquiert toute sa force que s'il assure en lui une vie impétueuse et qui n'a pas peur d'elle-même.

Cette confusion sentimentalo-religieuse atteignit certainement son paroxysme durant mon séjour en Corse. Les deux grandes expériences que je fis alors, celle de la solitude mystique et la seconde, celle de l'amour humain, que je vais raconter tout à l'heure, se fondirent en une seule dans ma psychologie, ce qui explique que chacune put être teintée à ce point de l'autre. Quand j'étais dans la Beauce, avant de partir en Corse, j'avais délaissé complètement Aristote et Thomas d'Aquin, que j'aimais pourtant, et je m'étais jeté sur l'Evangile que je lisais exclusivement. En Corse, je n'étais pas revenu à Pascal que je connaissais par coeur pour l'avoir lu et relu à quinze ans — avant de faire connaissance avec la philosophie proprement dite — mais j'avais fait la découverte de Kierkegaard.

Celui-ci fut une révélation, un moment dans mon existence. J'étais à Bastia et je logeais chez l'habitant, lorsque je tombai sur les *Miettes Philosophiques*. Je passais mes après-midi plongé dans cet ouvrage, et ne sortais que pour aller faire de grandes promenades sur la jetée du port de Bastia qui s'avance jusque dans la mer.

Pour me détendre, j'écrivais des poésies. Quel était au juste cet objet que je chantais dans chacune d'elles ? — Etait-ce Dieu, un homme, une femme ? — C'était tous à la fois : Dieu que je croyais toucher dans l'expérience mystique, l'homme que j'aimais alors, la femme que je ne connaissais pas mais vers laquelle j'aspirais. Comme dans le *Cantique des Cantiques*, mon chant avait des résonances diverses selon la réalité à laquelle on l'appliquait. Mais cela même fait le danger de la poésie et l'a rendu suspecte à bien des penseurs. Si elle permet de se recentrer dans l'expérience sentimentale qu'on vit, elle permet aussi de s'évader dans un univers imaginaire (imaginaire non en soi mais dans l'attitude qu'on a vis-à-vis de lui : Dieu a beau être Amour, on ne peut le traiter comme un amant ou une maîtresse, car les mots qu'on emploie alors sont vides de cette réalité dont on les remplit dans la vie courante, qui leur donne un sens et une justification, et la réalité spirituelle dont on pourrait les remplir ne peut s'exprimer en mots ; l'Evangile est d'une discrétion et d'un silence extraordinaires sur les rapports et les conversations avec Dieu : rien en lui de cette chaleur toute humaine et purement imaginative qu'on trouve dans l'Ancien Testament).

La poésie, art non suffisamment élaboré, est à double tranchant. Comme le coeur lui-même, elle ne s'analyse pas suffisamment, ne se perçoit pas assez pour ne pas glisser involontairement dans les caricatures et les contre-façons du sentiment. Elle peut contenir les meilleures choses comme elle peut recouvrir les pires illusions. Certes je mettais dans celle que je faisais la tristesse, l'amour, la joie réelle que je vivais, mais dans quelle mesure cette tristesse, cet Amour et cette joie ne s'identifiaient-ils pas avec l'inquiétude religieuse, l'aspiration mystique, l'optimisme de l'au-delà ? Est-ce parce que je sentis cela qu'un jour, je tirai deux grands traits dans ce cahier et écrivis : "c'est fini, fini, fini ...". Oui, je sentais qu'autre chose m'était nécessaire et cette autre chose, c'était la Vie sans fard, sans grandiloquence, sans superfétation, avec toute sa force, sa dureté, sa lucidité. Je n'allais d'ailleurs pas tarder à faire ou plutôt à parachever une expérience sentimentale autrement intéressante.

Ainsi me libérerais-je du mysticisme : en vivant un amour réel, d'une manière réelle, lequel me ferait oublier les évasions. C'est la première façon, la plus primitive, de se délivrer de la Religion : vivre une vie tellement pleine affectivement qu'on en oublie ce qui n'est pas la Vie. Ainsi procèdent les êtres simples, non évolués intellectuellement ; s'ils ont la force de ne pas jouer avec la vie, ils se libèrent par l'oubli de l'opium religieux (ainsi procède-t-on aussi dans les pays religieux, comme l'Espagne, l'Italie, voir Stendhal).

— ∞ —

Mais il me fallait épuiser la Religion avant d'en arriver à cette bienheureuse liberté ; et épuiser la Religion, cela signifie passer, après l'orthodoxie, par l'hérésie. Cette dernière n'est à aucun titre une effort pour sortir du christianisme ou de quelque Religion que ce soit : c'est une crise à l'intérieur du complexe religieux et qui dépend de lui.

Elle consiste très précisément à vouloir sauver la réalité du spirituel et du transcendant qu'on croit menacés par des formes religieuses supérieures qui compromettent apparemment leur intégrité parce qu'elles veulent l'unir au charnel et à l'humain. C'est toute la dialectique du judaïsme et du christianisme qui est ici en jeu. Il était nécessaire que le judaïsme imagine Dieu comme transcendant et le spirituel comme séparé, disloque pour ainsi dire l'union fondamentale du créé et de l'incréé (union si bien manifestée dans son caractère indestructible, par Spinoza, qui rachetait ainsi, sans le savoir, toutes les erreurs de son peuple), pour que le christianisme (je ne dis pas le Christ ni l'Évangile) puisse concevoir une réintégration au profit de l'homme, de ces éléments ainsi disjoints artificiellement, mais sans néanmoins supprimer cette dualité fondamentale imaginée par le judaïsme, puisqu'il permet seulement de passer d'un terme à l'autre, de franchir l'abîme, afin que l'homme échappe à la limitation du réel, et brise l'étreinte de sa mortalité. L'hérétique est celui qui, revenant au mythe juif d'un Dieu séparé, ne peut concevoir soit que Dieu puisse être l'auteur du mal et de la matière (manichéisme), soit qu'il punisse et récompense, soit que le Christ qui est homme puisse être aussi Dieu (Nestorianisme, arianisme, ...). Se cantonnant dans un ultra-spiritualisme, il manifeste les origines, non reniées, du christianisme, seulement camouflées par lui dans une apparente réconciliation des deux termes qui restent cependant séparés et étrangers l'un à l'autre (par exemple le dogme de l'Union Hypostatique n'est qu'une imagination grandiose, aussi éloignée que possible de l'Évangile, pour expliquer l'union en une seule personne de deux natures totalement opposées). L'hérétique est donc celui qui se détourne des fins dernières - conclusion apportée par le christianisme au spiritualisme juif -, donc de la Foi, pour rechercher une union immédiate, par l'esprit, avec le Dieu transcendant et inaccessible : c'est un mystique et un contemplatif et non un homme de Foi. Celui qui veut aller

aux sources du christianisme et en pénétrer l'esprit, est nécessairement amené à verser dans l'hérésie ; il refait à l'envers la démarche de l'Histoire.

— ∞ —

Mais cette évolution qui se traduit tout d'abord par un spiritualisme échevelé, dans la mesure néanmoins où elle est un effort pour retrouver les valeurs affectives, aboutit paradoxalement à une redécouverte de la chair. Ainsi s'explique que les hérétiques qui versent souvent intellectuellement dans le manichéisme, doctrine de la pureté et de l'immatérialisme absolu, soient, au point de vue moral, d'une largeur et d'une compréhension qui les induisent à une attitude exactement opposée à la précédente. Il faut le dire : les hérétiques furent peut-être, dans le christianisme, les seuls à vouloir réellement et par la bonne porte, sortir du christianisme : je veux dire, si l'on considère leur tendance, non si l'on s'attache à leurs doctrines et à leurs affirmations. Si on les brûla, c'est plus parce qu'on sentit qu'ils faisaient subir au christianisme une marche en arrière qui aboutirait finalement à sa destruction que parce qu'ils n'étaient pas strictement dans l'orthodoxie (à une époque où la notion d'orthodoxie était infiniment plus souple qu'aujourd'hui). De la même façon, au moment où j'étais en Corse, j'unissais bizarrement un mysticisme désincarné qui me poussait à me retirer dans les grottes du maquis, à une propension vers la chair qui me rendait perméable à tous les effluves de la vie et de la volupté. Certes, c'était parce que je n'avais pas développé suffisamment la seconde, parce que je ne vivais pas encore assez intensément et authentiquement, que je m'évadais dans la première. La mystique me servait de palliatif à la vie. Il n'empêche que j'avais réussi à me libérer d'une des formes essentielles d'illusions humaines, celle qui consiste à croire qu'on peut rationaliser la vie de façon à la rendre socialement et matériellement sûre. Je m'étais déjà acquis deux positions fondamentales : la pauvreté et la douceur ; il me restait à accéder à cette troisième valeur évangélique : la pureté, non pas morale, mais spirituelle de l'être, qui ne biaise pas avec le réel en se construisant un autre univers, mais accepte celui-ci, qui est le seul qui lui soit donné. Tout le malheur de l'homme est de vouloir un monde autre. Et il y parvient, soit en construisant un autre monde que ce monde-ci, soit en voulant ce monde-ci autre qu'il n'est. J'avais renoncé à la seconde tentative. Il me restait à me délivrer des impuretés malsaines et morbides de la mystique.

— ∞ —

Le premier choc qui se produisit dans cette existence éthérée que j'avais commencée de mener après mon arrivée en Corse, fut un hasard extraordinaire : l'arrivée du frère Cyrille, dont j'étais depuis longtemps amoureux, arrivée soudaine, inattendue, que je n'avais ni demandée, ni provoquée de quelque façon que ce soit. C'était la deuxième fois que le destin

le jetait dans mes bras : la première fois avait été lorsqu'on m'avait envoyé me reposer avec lui chez ses parents. Niez, après cela, qu'il y ait une intelligence et une intention des événements ! Ça aurait pu être avec n'importe lequel des quelques cent frères qui étaient avec moi au couvent que j'aurais pu être envoyé en vacances ou en séjour en Corse. Eh bien non, c'était justement avec cet être que j'avais ardemment désiré, sans jamais pouvoir le posséder d'aucune façon, c'était avec lui que le hasard me mettait durant des mois à deux reprises. Il est vrai que mes sentiments à son égard avaient bien changé. Je ne le désirais plus avec la même passion qu'autrefois. Il ne me troublait plus physiquement. Mon amour n'en était sans doute que plus grand, car je désirais avec lui maintenant une communion d'âmes, que je sentais possible et souhaitable, grâce aux quelques contacts que j'avais pu avoir avec lui.

L'amour physique n'a pour seul rôle de nous faire désirer le plaisir en nous y préparant ; il a aussi pour fonction de nous pousser à nous intéresser à un être qui, sans cela, nous serait indifférent et de nous permettre par là une communion d'âmes que la nature exige et souhaite, mais qui serait impossible si quelque chose d'extérieur ne provoquait l'union et le contact. Ainsi s'explique le paradoxe si souvent signalé par les psychologues qu'on ne possède le plus souvent les êtres qu'on désire que lorsqu'on a cessé de les désirer. En réalité, le désir n'a pas été inutile et il n'est pas frustré. Il n'a pas été inutile, car il a permis ces contacts qui sans lui auraient été impossibles, et qui ont permis la compréhension mutuelle. Il n'est pas frustré, car on n'aurait pu le satisfaire lorsqu'il était réduit à lui seul, parce qu'il était trop fort, trop violent, trop excité, et il faut, pour pouvoir le combler, ce détour par l'union intérieure, qui lui donne un sens et une profondeur, tout en lui procurant l'attente, le temps, la préparation dont il a besoin pour se réaliser. Le physique rejoint le spirituel, et, comme toujours, nier l'un, par moralisme ou par matérialisme, c'est nier l'autre. Je n'en étais qu'à ma première expérience sentimentale et voici que d'emblée, je rencontrais la grande Loi de l'Amour, celle du détour. Si j'avais été romantique, j'aurais été exagérément sensible à mon sentiment frustré, non réalisé, et je serais tombé dans un désespoir tel qu'il m'aurait empêché, lorsque le moment serait venu d'être comblé, de jouir de cette grâce. Mais, je ne sais pourquoi, bien qu'excessivement affectif, j'avais été préservé du romantisme. Peut-être était-ce cette confiance que j'avais acquise tardivement qui m'avait donné le sens de l'harmonie profonde du désir et de la Réalité. Sans cette confiance, qui est la forme véritable de la Foi, on ne peut aller très loin dans la voie de la passion. Elle est, en effet, la face visible et palpable du Sacrifice qui est, lui, l'essence même de l'amour. Il faut renoncer à l'être qu'on désire pour entrevoir qu'il sera possible de le posséder un jour : la confiance procède directement du sacrifice, loin de le contredire. Le romantisme, qui en reste au désir naïf de l'enfant, ignore la profondeur réelle du sentiment, malgré toute sa grandiloquence ; mais peut-être est-il grandiloquent justement pour combler ses immenses lacunes : lorsque la réalité manque, la parole se substitue à elle.

Mon expérience sentimentale n'était pas faussée par le fait que je la faisais avec un homme comme moi. Je ne choisisais pas le frère Cyrille parce qu'il était un garçon, mais bien qu'il fût un garçon. En réalité, c'était de femmes dont j'avais besoin, et je m'en apercevrais même avant ma sortie de l'Ordre. Mais tout, dans cet univers barricadé, claustré, vous sépare de la femme. Beaucoup acceptent les exigences de ce monde à cause des tendances et des aspirations de leur tempérament. Il est certain que l'univers religieux est un univers qui est porté spontanément à l'homosexualité. Quand on y regarde

bien et quand on sait lire entre les lignes, il n'est pas difficile de déceler celle-ci partout dans les couvents et chez les prêtres. Elle y fleurit comme dans un terrain merveilleusement préparé même si elle n'y est pas toujours consommée.

J'avais aimé le frère Cyrille comme on aime une femme, parce qu'il était beau, élancé, élégant. Sa beauté n'était pas spécifiquement virile. Elle était faite à la fois de régularité et de finesse, mais surtout de simplicité, d'entièreté et de détente. Comme ces gens qui se réalisent dans l'action, il oscillait entre une possession de soi et une réserve qu'il orientait vers l'organisation, la recherche du luxe et du confort, l'efficacité, et une sensibilité plus simple que délicate, plus primitive que nuancée. Il aurait pu faire, dans le monde, un excellent homme d'affaires, mais dans la vie religieuse, il donnait un enfant naturel, spontané, sans recherche, pouvant jouer indéfiniment avec son corps pour le faire mimer, imiter, exprimer. Les rapports avec lui étaient agréables parce que sans complications ; il n'était pas assez timide pour être farouche, et cependant, il était réservé, pas assez sensible pour être compliqué, et cependant il était délicat. Parmi les "frères", les uns étaient trop artistes ou trop intellectuels, les autres étaient trop entiers, trop brusques, trop raides pour satisfaire mon appétit de beauté. Lui réalisait une espèce d'équilibre qui me plaisait parce qu'il me permettait de contenter mes deux tendances. J'étais allé à lui autant par attirance de tempérament que par option : sa beauté m'avait séduit, et son naturel m'avait déterminé dans mon choix.

— ∞ —

Il aurait dû faire "profession solennelle" (c'est-à-dire "perpétuelle") en même temps que moi, mais on avait eu des doutes sur la solidité de sa vocation et on avait exigé qu'il se soumit auparavant à une année d'épreuves. C'était alors la mode — qui dure peut-être aujourd'hui — des expériences ouvrières. On l'avait envoyé à Saint-Etienne et il s'était engagé successivement dans plusieurs usines dont il s'était fait évidemment renvoyer. On ne voit pas très bien ce grand garçon élégant et raffiné en train de tourner des écrous ; ô bêtise religieuse, qui exige qu'après avoir subi le nivellement religieux, on subisse le nivellement du machinisme ! Il avait fini par trouver une place stable de receveur de tramways. Cela lui allait mieux. La casquette sur l'oreille, il devait plaisanter avec le client et être heureux comme un gosse de souffler dans sa petite trompette. Il avait malgré tout les reins solides. Ni l'ânerie religieuse, ni la vie stupide des usines n'avaient réussi à l'abêtir. Seulement, il était extrêmement fatigué, n'étant pas résistant pour un sou. C'est pourquoi on avait décidé de l'envoyer se reposer quelques mois en Corse.

Celui qui l'y expédiait, son supérieur et le mien, le Père Rivière, n'avait pas songé que j'y étais, et pourtant il connaissait mes sentiments... La méconnaissance des lois de la nature humaine et la cruauté qui résulte de cette méconnaissance, sont sans doute, chez les religieux, aussi grandes que la méfiance qu'on manifeste à l'égard de cette même nature. Le Père Rivière au fond n'avait pas pensé que mon attirance fut sérieuse ; il était cependant, comme maître des novices, le gardien d'institutions qui empêchent, par des lois minutieuses, tous les contacts intimes entre hommes pouvant tirer à

quelque conséquence. Non, il ne savait pas ce qu'était l'Amour et il méprisait ces sentiments qui étaient pour lui des inconnus : sa méfiance s'exerçait dans l'abstrait, et son inconséquence risquait de me faire subir un supplice semblable à celui de Tantale. Je devais plus tard, de la part de ce même Père, être l'objet d'une cruauté bien pire, à base de méconnaissance. Il s'imaginait que je pouvais abandonner mes sentiments comme une défroque mobile et interchangeable.

Il agissait comme ces vieux Pères des comédiens classiques qui prennent des mesures draconiennes pour empêcher leur fille de voir le moindre garçon, mais se font rouler par celle-ci avec une facilité égale à leur ignorance. Sans le savoir, il tournait en ridicule ces innombrables prescriptions édifiées au cours des siècles dans les ordres religieux pour tuer l'Amour, le sentiment, l'affection et les remplacer par l'abominable charité. Il se faisait lui-même complice d'une de ses situations périlleuses qui font frémir les vieux ascètes et qui sont la hantise des aspirants à la sainteté ; il allait mettre ensemble, seuls au milieu de vieux moines myopes au physique et au moral, deux jeunes gens amoureux l'un de l'autre, dans un pays ravissant, exubérant et chaud, avec l'ordre formel de se reposer au maximum. C'était proprement nous jeter dans les bras l'un de l'autre.

Le frère Cyrille était en train de se restaurer au réfectoire, lorsque je le revis pour la première fois, après son arrivée au couvent. Ma première impression fut mauvaise. Je ne retrouvai pas cette beauté qui m'avait tourmenté durant les quatre années que j'avais passées au Saulchoir avec lui. C'était ce qu'il y avait en lui de dysharmonieux qui me frappait à cet instant : son visage trop allongé et quelque peu chevalin, son nez trop grand, ses yeux affectés d'un léger strabisme. Je l'avais rêvé durant les 10 mois où j'avais été séparé de lui, et voici que je me trouvais en face de la réalité : celle-ci n'était évidemment pas à la hauteur de mon rêve. Et pourtant l'expérience que je devais faire plus tard avec des femmes que j'aimerais ne confirmerait pas cette réaction ; l'éloignement de celles-ci efface leurs traits et ne me donne plus qu'une présence morale ; lorsque je les revois, je subis de nouveau la griserie et mon éblouissement redouble mon admiration. C'est peut-être que le temps avait approfondi mon sentiment pour lui et que, comme je l'avais embelli dans mon imagination, j'étais choqué par contraste de ce qui, en lui, n'était point beau ; je ne me cachais plus comme autrefois ses défauts, n'ayant plus besoin de voir ses qualités. Le rêve tient une place différente dans la passion selon les moments où celle-ci se situe : au début, il n'est que la sublimation d'une réalité physique à laquelle seule nous sommes attachés, nous avons intérêt à le voir toujours confirmé et nous omettons ce qui risquerait de le contredire ; puis il cesse d'être l'expression la plus haute de notre sentiment et devient le support d'une affection véritable, il n'exige plus alors d'être confirmé et laisse place à une vue lucide de la réalité ; nous découvrons donc conjointement la beauté réelle — physique — de celui que nous aimons et ses ressources cachées qui le rendent digne d'être aimé ; le rêve n'a été qu'un intermédiaire qui nous a permis d'atteindre à cet état ultime où le physique coïncide entièrement avec le spirituel. Néanmoins nous fûmes bien heureux de nous retrouver et nous nous promîmes moult promenades à travers le maquis. On le mit dans la cellule à côté de la mienne. Nous étions toujours ensemble puisque les Pères du couvent avaient leurs occupations qui les empêchaient de s'intéresser à nous.

Au début, mon attitude à son égard fut le reflet de ma première réaction, ou bien ma première réaction avait introduit toute une série d'autres réactions du même genre. J'étais déçu par lui, je ne retrouvais plus la griserie physique du

début, et j'en arrivais à oublier cela même qui dans son caractère m'avait séduit, son naturel, son charme incontestable, sa spontanéité. Il aimait les astuces, les histoires drôles, les récits piquants ou scabreux, et je trouvais son esprit et ses gestes bêtes et de mauvais goût. Il avait la réputation, au Saulchoir, de n'être pas supérieurement intelligent, et cela avait créé en lui un complexe d'infériorité qui ne faisait qu'accentuer sa maladresse. Je vérifiais pour moi-même ces opinions que j'avais jusqu'ici trouvées si injustes. Quand nous allions ensemble dans les champs faire les foins, il ne cessait de plaisanter, de faire le pitre, de rire. Ces drôleries me tapaient sur les nerfs, et je ne le lui cachais pas. Toujours les mêmes calembours, les mêmes mimiques qui inlassablement revenaient, comme celles du Père Roger, qu'on pouvait prévoir avec une régularité mathématique. Si au moins il avait rattrapé cela par l'intellectualité, mais non, il était impossible d'avoir avec lui la moindre conversation sur un sujet élevé ou abstrait. Il avait une foi de vieille femme et une piété de bonne soeur. Quant aux idées, il ne fallait pas lui en demander. J'avais perdu ce qui en lui, autrefois, m'avait séduit et je n'avais pas encore retrouvé, à cause du dépit que j'avais conçu, ce qui m'avait plu et réchauffé dans son caractère. J'étais dans un de ces états mitoyens, où l'amour se sauve pour toujours ou se brise. De son côté, comme il sentait mon hostilité et ma froideur, il ne me pardonnait aucune de mes tares. J'étais trop abstrait, trop sermonneur, trop cérébral pour lui ; je le fatiguais. Il n'était pas loin de prendre vis-à-vis de moi le parti de la communauté, car il était aimé, étant sympathique, et moi j'étais suspect, comme tous ceux qui sont trop conscients de ce qu'ils veulent et de ce qu'ils savent. Néanmoins il me défendait car il était bon, d'une bonté à double tranchant d'ailleurs, qui pouvait se muer en une terrible méchanceté. Je préférerais ne pas éprouver les effets de sa compassion ou de son hostilité.

— ∞ —

Heureusement, notre amour fut sauvé par un de ces hasards comme seuls en bénéficient ceux qui se laissent aller à leur instinct. Ce jour-là, nous étions allés nous promener dans le maquis après l'Office, vers 3 heures de l'après-midi, et nous marchions sur une route en surplomb qui domine la mer à environ 500 mètres. Nous avions chaud et nous étions fatigués par la digestion. Nous balancions tous deux les bras, et voici qu'accidentellement nos deux mains se rencontrèrent ; ce nous fut doux de sentir la fraîcheur des doigts de l'autre ; mais nous n'y fîmes pas attention et nous continuâmes à marcher. Une deuxième fois, nos mains se touchèrent, mais cette fois ce dut être volontaire ; en tous cas, ce petit manège recommença plusieurs fois de suite, et plus par hasard ; en fin de compte, nous nous prîmes la main, et nous marchâmes ainsi la main dans la main. C'était un tendre, et il sentit bien tout ce qu'avait de dangereux ce geste ; de mon côté, je sentais refluer en moi mon attirance, ma passion qui semblaient avoir disparu ; notre émotion s'exprimait dans nos mains qui étaient en même temps si fraîches, si fraîches qu'elles semblaient des oasis pour la main de l'autre. Il était visiblement troublé, car il se savait tendre, abandonné et il se défendait contre sa nature ; quant à moi, je ne me possédais plus. Je lui proposais de nous asseoir, alléguant la fatigue et la chaleur. Nous le fîmes sous des oliviers. C'est alors que brusquement,

sans savoir pourquoi, en proie à une déroute intérieure sans pareille, je l'embrassais.

J'eus l'impression qu'alors une terreur indicible s'empara de lui et qu'il réalisa, comme un coup de foudre, tout ce qu'entre nous il y avait, il pourrait y avoir ; en même temps, l'idée d'un sacrilège, d'une faute irréparable fit irruption dans son âme, et il devint pâle, sans voix, tremblant ; un tel geste lui révélait des abîmes dans mon coeur et dans la colère divine, qu'il se sentait impuissant à repousser, à maîtriser, à dominer ; c'était un faible, un instinctif, et à cet instant se révélait son manque de consistance intellectuelle : son coeur lui disait trop de choses qui mettaient son esprit dans une complète déroute. Je sentis bien sûr cette débandade en lui qui risquait de tout gâter et de le déterminer à je ne sais quel excès, et au lieu de pousser l'avantage que je m'étais acquis par mon geste outreuidant, je me fis l'avocat de mon coeur, de ma passion. Je lui révélai que pendant des années, il m'avait troublé, que je l'avais désiré, que j'avais pleuré pour lui, et je lui demandais de m'excuser, de me pardonner. C'était ma dernière ressource : me justifier, et j'étais capable de le faire car j'avais assez souffert à cause de lui, assez maudit l'existence, et je n'étais pas à court d'arguments, maintenant que j'avais de mon côté l'Évangile, la Vie. Non, je n'avais pas de remords, et j'étais prêt à recommencer si l'occasion s'en était présentée ; cependant je sentais que mon corps, que mes gestes m'avaient trahi, avaient été plus loin que je ne l'aurais voulu ; je m'en voulais de ma sincérité, car je n'avais pas compris alors que l'Amour est humiliation et vous met au pied de celui qu'on aime, et pourtant je ne me faisais pas de reproches. J'aurais dû bénir ce mouvement purement accidentel qui me remettait dans la ligne de mon sentiment, qui risquait de s'écrouler pour vouloir trop s'approfondir, qui me replongeait dans une union physique d'autant plus nécessaire que l'union spirituelle doit être plus profonde, qui me donnait de retrouver un être que j'allais perdre parce que je ne l'admirais plus de l'extérieur. Mais non, je ne songeais qu'à me justifier, sentant bien que j'étais pris, comme un rat, dans les filets d'un univers spirituel qui ne permet ni la détente, ni la sincérité, et qu'il fallait à tout prix que je m'échappe de ce filet.

C'était l'instinct de conservation de l'amour qui allait parler en moi maintenant, et me pousser à déployer toutes mes ressources intellectuelles, toutes mes puissances de conviction, pour lui prouver à lui que je n'avais pas tort de l'aimer et qu'il n'aurait pas tort de se donner à moi ? J'étais engagé sur la voie terrible qui mène un amour inéluctablement jusqu'à sa consommation. Je ne pouvais plus me retirer ; il était trop tard. Et moi qui avait fait vœu de chasteté, de célibat, de je ne sais plus quoi encore !! Allais-je donc faire marcher la petite mécanique de ma volonté, comme on m'avait appris à le faire, renier un sentiment qui me possédait et qui était le fond de ma nature ? Non, cette hypocrisie me répugnait, et je n'aurais pu soulever le doigt pour le mettre en branle, tant l'Esprit du Christ m'avait imprégné. Je ne pouvais pas ne pas pousser jusqu'au bout l'amour le plus paradoxal, puisqu'il était en contradiction avec les lois de la morale, avec l'institution dans laquelle je me trouvais, avec les promesses que j'avais faites inconsidérément comme si j'avais eu le pouvoir de modifier quoi que ce soit à la réalité. Mais qu'importent toutes ces prudences humaines lorsqu'on est engagé dans le mouvement le plus pur et le plus irrésistible qui soit. Dieu merci, je n'avais pas affaire à une femme, et il n'avait pas cette puissance de résistance invincible au nom des principes qu'ont ces jolis petits êtres. Il ne savait pas, comme elles, personnifier et donner vie aux lois morales. Il était homme. Les obstacles qu'il dressait spontanément contre mon élan, n'avaient pas une très solide consistance et seraient vite submergés. Je le sentais et c'est pourquoi je

poussais mon attaque au maximum, comprenant que je ne pouvais que réussir.

On comprendra si l'on peut ce que je vais raconter maintenant : c'est une de ces bizarreries qui ne s'expliquent que si l'on considère l'évolution concrète d'une âme qui passe d'un état à un autre et qui mêle, en ce passage, les caractères du premier à ceux du second. Nous ne fûmes pas plutôt rentrés que notre premier mouvement fut d'aller nous confesser. Nous nous rejetions d'instinct sur le seul moyen qu'on nous avait appris à regarder comme capable de délivrer une âme d'un poids trop lourd. Ou plus exactement, nous étions pris dans un engrenage qui ne nous permettait pas légalement de rester avec cette faute sur notre conscience. Chez les religieux, on communie tous les matins ; or pour communier, il faut être en état de grâce. Comment aurions-nous pu ne pas communier ? — nous nous serions fait remarquer et notre attitude aurait choqué ; c'était socialement impossible. Je me souviens qu'il y a quelques années, quand j'avais pris l'habitude de me m..., faute de pouvoir me satisfaire normalement, je me croyais obligé de me confesser tous les matins, et je le faisais ; c'était un cauchemar. Le christianisme est fort par ces habitudes qu'il fait prendre et qui créent une routine dont on ne peut s'abstenir sans rejeter l'ensemble de la construction. Comment prendre une telle responsabilité ? On accepte donc par force ces contraintes qui entraînent la foi, laquelle ne peut d'ailleurs se passer d'elles puisqu'elle n'est pas adhésion justifiée à une doctrine, mais installation dans un univers qu'on ne critique pas. La communion, la confession, tous ces rites qui ne sont que d'affreuses parodies des gestes évangéliques, du banquet évangélique, de la confidence évangélique, sont inséparables du dogme auquel ils donnent d'adhérer, et celui-ci à son tour les justifie.

Nous allâmes donc trouver le Père Dargent, prieur du couvent, auquel nous nous adressions tous les deux. Celui-ci, par largeur d'esprit et compréhension, nous jugea en fonction de la stricte théologie morale, il nous dit : mais il n'y a aucun mal à s'embrasser, le geste en lui-même n'est pas peccamineux ; bien sûr, il ne faut pas aller plus loin mais surtout ne vous tourmentez pas. Effectivement, on s'embrasse dans les couvents ; les jours de profession, de fêtes, d'anniversaire, on se met sur deux lignes à la chapelle ou en "salle commune" et tous les individus de la première ligne embrassent ceux de la seconde ; on peut ainsi faire des comparaisons instructives sur la rondeur des joues, la fraîcheur de la peau, l'ossature du visage de chacun ; les uns vous présentent les côtés de leurs fronts comme deux cornes qu'ils viennent cogner contre vos cornes, à la façon des béliers qui se battent, les autres vous serrent dans leurs bras et vous embrassent comme du bon pain ; je n'en ai jamais trouvé, Dieu merci, qui présentassent leurs lèvres. Le bon Père Dargent ne voyait pas quel mal il pouvait y avoir à s'embrasser à 3 heures de l'après-midi en plein maquis, pour nous prouver notre affection fraternelle et notre union en Jésus-Christ. Encore un qui aurait fulminé les flammes de l'enfer si nous avions..., mais s'embrasser, n'était-ce pas le plus beau des baisers de paix ! Il n'avait pas appris que le désir commence non pas avec un baiser, mais avec le regard, avec l'imagination ; on ne peut empêcher cela ; mieux vaut "s'arracher les yeux ou se couper les bras", si vraiment on veut en rester là, plutôt que de subir les tortures affreuses que procure le désir non satisfait. Il était assez intelligent pour comprendre cela et pour ne pas condamner ce qui n'est pas du ressort de la volonté.

Plutôt que d'être logique avec sa construction et de poursuivre la nature, la pauvre nature qui n'y peut mais, il admettait tout, jusqu'à une certaine limite. Jusqu'à une certaine limite seulement, et c'est là qu'était l'absurdité, car une

fois engagé sur cette voie, on ne s'arrête pas. C'est l'éternel : où vous arrêterez-vous ? Mais pourquoi voulez-vous que je m'arrête, si vous avez toléré l'essentiel, et comment ne pas le tolérer ? On ne s'en tire donc que moyennant une monstrueuse hypocrisie, qui ne peut prendre que sur les âmes racornies et sclérosées, certainement pas sur des âmes jeunes. L'hypocrisie est d'autant plus grande qu'on veut avoir l'esprit plus large, car ceux qui veulent supprimer la nature sont plus logiques, d'une certaine façon, et plus loyaux que ceux qui, l'ayant admise, veulent limiter ses débordements. On ne met pas des pièces neuves à un vieil habit : ces dominicains "modernes" et "compréhensifs" sont pires, comme pharisiens, que les vieux ascètes intolérants. Leur découpage artificiel dans la réalité est cent fois plus nocif que la tentative, naïve et stupide, de vouloir se donner une autre réalité.

Mais alors c'était magnifique. Le Père Dargent, le théologien de la maison, l'homme intelligent, ouvert, connaisseur des âmes, nous avait dit (du moins traduisions-nous ainsi sa pensée) : allez-y mes petits, il n'y a aucun mal, embrassez-vous, fêtez par vos baisers la noce éternelle du Christ et de l'Eglise. Je triomphais. Je disais à mon ami : tu vois qu'il n'y a aucun mal à le faire, c'est l'expression de notre affection intérieure, etc. Le malheur est qu'il était plus sensuel que moi et qu'il prit vite goût à ces rafraîchissements. Remarquons toutefois que nous en restions strictement à la limite imposée par le Père Dargent : nous nous contentions de baisers, mais quels baisers ! Ce fut aussi le moment où nous en vînmes aux confidences, où nous nous racontâmes ce que nous avions souffert, vécu, espéré.

Un tel contact d'âmes aurait été impossible sans le contact des corps. C'est ce que les religieux ne peuvent pas comprendre, eux qui ne parlent que d'amour et de charité ; ils s'imaginent que l'affection reste en l'air, qu'elle n'a pas besoin d'un support physique ; c'est pourquoi sans doute il y a chez eux si peu d'affection. Je pourrais raconter, au sujet de cette dernière affirmation, des quantités d'histoires qui me brûlent la langue ; mieux vaut passer ! Ce frère Cyrille, qui m'avait déçu à son arrivée en Corse parce que je ne retrouvais plus sa séduction physique, voici que j'établissais avec lui des liens plus profonds, grâce à une union corporelle plus forte aussi. Et cela dans le cadre de la nature corse.

Quand nous allions nous baigner, plusieurs fois par semaine, dans une petite crique qui nous était réservée, nous évoluions tous deux presque complètement nus, comme des poissons au milieu des rochers. Quelle volupté, quel bonheur qui rachetaient les tortures affreuses que nous avions subies : "bienheureux vous qui pleurez car vous rirez". Les chrétiens qui ne savent pas ce qu'est rire s'imaginent qu'il s'agit de sourire de vitrail des saints au paradis. Mais non, c'est cela, simplement cela, même cela, qui nous est promis, cette détente parfaite, totale, du corps, de l'âme, qui est, au sens strict, quelque chose de divin. Il faut remettre l'Evangile là où il est, c'est-à-dire sur cette terre, retraduire dans leur vrai sens ces idées déformées d'"éternel", de "Vie", de "Béatitude", auxquels l'Eglise a donné un sens spatial : celui de son Paradis, de son enfer, de son au-delà qui permettent de les renvoyer aux calendes grecques et d'éluder leurs promesses. Quand nous nous étions bien plongés dans le soleil et dans l'eau, que nous étions ruisselants de sel et de lumière, nous nous disions alors des choses plus senties qu'au couvent parce que nous étions plus près des sources de la Joie : je lui disais qu'il était mon ange protecteur, qui me garderait de la complication et de la cérébralité qui étaient mes péchés ; il me disait que je serais son guide qui ferait la clarté sur sa route qu'il parcourait en aveugle. Nous nous prouvions notre amour : il me défendait contre une communauté

qui me devenait de plus en plus hostile, parce qu'elle était maintenant jalouse de mon influence sur lui, qu'elle sentait irrésistible ; il se compromettait avec moi. En écrivant mes poésies, je pensais à lui, pas seulement à lui, il est vrai, car j'entrevois que ma libération me mènerait vers d'autres êtres.

— ∞ —

L'événement qui créa entre nous des liens indissolubles se situe au mois d'août de cette même année. Je devais aller préparer à la confirmation les enfants d'un orphelinat situé dans le Cap Corse. Il devait, pendant ce temps-là, aller faire le même travail dans un village placé sur la rive opposée. Nous serions donc séparés pendant plusieurs semaines par une mince chaîne de montagne qu'il nous serait aisé de franchir pour nous retrouver.

J'allai à mon orphelinat, à pied sous le soleil brûlant. J'aimais les grandes marches à pied. J'avais l'impression de reprendre contact, grâce à elles, avec la réalité dure et saine du sol. La route longeait la mer. Des baigneurs s'étaient étalés au soleil dans les petites criques creusées au pied des rochers abruptes. La route qui allait à l'orphelinat obliquait vers la gauche à un certain endroit et s'enfonçait dans les montagnes. Il fallait monter alors et s'élever jusqu'à un petit village accroché au flanc d'une colline, comme un nid d'aigles. C'est là que se trouvait la maison, un magnifique château au milieu d'un grand parc, d'où l'on dominait la mer et l'on pouvait apercevoir l'Italie. Je pris possession de ma chambre dans une petite maison isolée du bâtiment principal dans laquelle habitait aussi l'aumônier.

J'étais très excité, comme il m'arrivait si souvent, surtout dans ce pays très chaud. J'avais voyagé. J'étais passé à Bastia et y avais vu de forts jolies jeunes filles.

Je me demande comment je pouvais alors résister aux tentations si fortes qui m'assaillaient. Sans doute le manque d'habitude. Il y avait des jours où je pleurais de rage en pensant que jamais je ne toucherais une femme. Cela me semblait terrible, absolument impossible. Quelque chose en moi criait que cela ne pouvait pas être. Il faut se rendre compte du joug effroyable que la vie religieuse impose à un jeune, ou à un homme tout court. Arriver à vingt-cinq ans et ne s'être jamais plongé dans le bain rafraîchissant du corps. Cela ne s'expliquerait pas s'il n'y avait pas ces innombrables dérivatifs, palliatifs, ersatzs qui, sans satisfaire positivement, permettent au moins de détourner le courant, du moins chez les tempéraments point trop nerveux, point trop tendres (la chaleur, la température du tempérament ne sont pas des obstacles rédhibitoires ; l'expérience prouve que les tempéraments chauds sont plus assimilables par la vie religieuse que les tempéraments excitables et sensibles). Ce qui me manquait, ce n'était pas l'acte sexuel en lui-même, qu'on peut étouffer moyennant certains défoulements, c'était la présence totale, physique et morale, d'un être. Cette absence, qui m'avait attiré comme une expérience à laquelle s'attache je ne sais quel renom de divin et de supériorité — sans doute parce qu'elle est le lien même des "grandes" âmes — me pesait.

Aussitôt arrivé à l'orphelinat, je commençai un travail sur je ne sais plus quel sujet ; je me souviens seulement qu'il avait un rapport plus ou moins proche avec Saint-Paul. Je suis à grosses gouttes physiquement et moralement ; je n'avais pour me reposer que le soir où je m'asseyais au frais sous les palmiers et restais là à rêvasser et à prier. C'était aussi le moment où les petites bonnes de l'établissement sortaient de leur travail et allaient se détendre dans le parc. J'en vis une qui me plût. C'était une espèce de brune au teint hâlé, à l'air décidé, qui avait un regard en coulisse qui semblait vous narguer. Elle n'était pas spécialement belle, mais cet air futé et malin, ce minois ! J'étais pris aux tripes, et le pire était qu'elle s'en apercevait. Nous communiquions par les poignées de main que nous étions obligés de nous donner. "Mon Père" par-ci, "Mon Père" par là ! Mais le Père aurait préféré être un petit jeune homme en culottes courtes pouvant courir où bon lui semble, tout comme les autres. Je la rencontrais évidemment dix fois par jour et lui adressais la parole sur un ton paternel et lointain, mais tellement ému ! Les femmes sont attirées par la robe ecclésiastique que pourtant elles respectent. Cela donne un mélange curieux de coquetterie et de déférence, dont j'étais l'objet de la part de cette fille. Je ne savais plus sur quel pied danser ! Néanmoins, un soir, nous étions assis l'un à côté de l'autre sur un banc de pierre ; je n'en pouvais plus ; je me mis à lui manifester par des caresses mon affection. Je n'eus pas plutôt commencé que je la vis s'enfuir comme un oiseau en danger, affolée. Ce fut comme si le tonnerre m'était tombé sur la tête. Je la voyais allant raconter à tout le village notre aventure, faisant venir son père, prévenant les religieuses chez qui j'étais, etc. Toute la soirée, je restai en prière pour demander à Dieu de me délivrer, de me sauver...

Dieu sans doute m'exauça car le lendemain fut calme et sans histoires. Je la vis et elle me reprocha sur un ton véhément de l'avoir prise pour une putain. Réaction assez curieuse, qui n'est pas tellement étonnante chez une femme. Celle-ci ne conçoit pas de milieu entre le bon vieil amour bourgeois conforme aux principes, et le libertinage ; elle qui fait tout pour plaire, ne réalise pas ce que cette attitude implique et engendre chez l'homme. J'étais d'ailleurs entièrement refroidi, tant ma peur avait été grande. J'avais hâte de partir, de me sauver de cet endroit maudit. Le soir de ce lendemain, je regardais la mer d'un des balcons du parc quand je vis le père de la fille s'avancer vers moi, une hache à la main. Je ne doutais pas une minute que ce fut pour me menacer. Je savais quelle était l'attitude des corses dans ce genre d'affaires, et que celles-ci étaient presque toujours à l'origine des vendettas. Je fis mon acte de contrition et me préparai à mourir. Mais quel ne fut pas mon étonnement quand je vis notre homme me dire d'un ton affable : mon Père, suivez-moi jusqu'au couvent. Je l'y suivis, et il me laissa là, à la porte. Il avait sans aucun doute eu l'intention de me montrer qu'il aurait pu, s'il l'avait voulu, me tuer, mais qu'il avait préféré avoir pitié de moi et me laisser la vie. J'en fus pour mon émotion.

Je me décidai à partir le plus rapidement possible et à réaliser ce que j'avais projeté : passer la chaîne de montagne qui me séparait du frère Cyrille, et aller le rejoindre sur l'autre rive. On me déconseilla vivement cette expédition qui présentait de grandes difficultés. Il n'est pas aisé de voyager seul dans le maquis, car les sentiers y sont fort mal tracés, se perdent et on n'y rencontre souvent pas âme qui vive. J'appris cependant qu'un petit berger allait le lendemain matin rejoindre ses troupeaux sur la crête, et je lui demandai de m'autoriser de l'accompagner. Cela me permit d'arriver au sommet des monts sans m'égarer. De là, on aperçoit la mer des deux côtés. Je descendis à travers le maquis non sans m'égarer plusieurs fois, et rejoignis la route qui

fait le tour du Cap Corse. J'abattis ainsi mes 50 kilomètres avant trois heures de l'après-midi. J'arrivai fourbu dans le petit village où se trouvait le frère Cyrille qui logeait dans une des plus belles maisons du village. Après m'être restauré et reposé, je lui racontai mes aventures. Cela le fit rire et l'inquiéta ; ce nous fut une occasion de reprendre nos anciennes habitudes qui n'avaient, hélas !, pas beaucoup de mal à repaître. Nous nous retrouvions et cela nous semblait si bon. Nous nous étions tant manqués durant ces jours de séparation. Cyrille m'emmena dans un des villages voisins où nous devions séjourner et où il exerçait lui-même son activité apostolique. C'était un véritable petit paradis terrestre au nom évocateur, dominant la mer, situé au milieu des vignes et des orangers. Les rues y étaient propres, coquettes, verdoyantes, les habitants sympathiques.

On me logea dans la même chambre que lui. La tentation était trop forte pour pouvoir être repoussée. Elle ne le fut pas. Je fus obligé de le convaincre qu'il n'y avait à cela aucun mal, car je sentais qu'il était obsédé par cette possibilité qui lui paraissait abominable, inconcevable. Voir ce que c'était, exactement, sans imagination, ni préjugé, fut pour lui une délivrance. Il s'aperçut que c'était un acte comme un autre, bon, très bon, parce que nous nous aimions, mais qui aurait pu être court et décevant si nous ne nous étions pas aimés. Pourquoi renchérir sur cette activité ? Les conséquences, toujours les conséquences ! On a tellement mesuré les dangers d'un tel acte, et l'on a tellement peur du danger, qui est l'idée fixe de l'homme, qu'on l'a chargé d'un potentiel magique et dramatique qu'il n'a absolument pas en lui-même. J'accomplis cet acte autant pour réaliser ce désir ancien qui m'avait possédé mais qui ne me tenaillait plus, que pour chasser de lui ces fantômes sans consistance qui le faisaient souffrir, l'étouffaient et l'amoindrissaient. Il sortit de là régénéré.

En même temps, nous vivions les agréables journées de la Confirmation. L'évêque d'Ajaccio était là et logeait dans une chambre presque à côté de la nôtre. C'était des processions, des clameurs, des fêtes sans fin, tout cela très bruyant, très exubérant. Nous ne nous ennuyions pas au milieu de ce peuple qui nous traitait comme des dieux et était sans cesse à nos pieds. C'était, dans toutes les familles, repas avec langoustes et homards, vins, liqueurs, etc. La famille chez laquelle nous habitions était gentille, sympathique, accueillante comme il n'est pas possible. Il y avait là une jeune femme intelligente et ouverte avec laquelle nous aimions parler tous les deux. Je n'étais pas aussi épanoui que je l'aurais du, car j'étais à cette époque tourmenté par mille problèmes qui ne me lâchaient pas. Si j'avais su profiter de mon bonheur, ces quelques jours auraient pu être les plus heureux de ma vie. Ils furent tout de même très bons. J'en ai gardé un souvenir idyllique.

Je ne rentrai pas à Bastia avec Cyrille. Mais je fis à pied le tour du Cap Corse, achevant ainsi le circuit que j'avais ouvert. Je commençais à prendre goût à ces longues randonnées à travers le maquis, au cours desquelles il m'arrivait mille péripéties et qui me permettaient de m'enivrer des odeurs violentes de la Corse. Je couchais chez des pêcheurs ou dans un fossé, causais avec les gens, hospitaliers et sympathiques. Vraiment, j'avais dû oublier, à cette époque, que je portais une robe de moine sur le dos. J'étais devenu ce qu'on appelait au Moyen-âge, un moine itinérant. La bohème a cette grande vertu de vous obliger à rompre avec les hommes, à ne pas rester attaché à eux. C'est une forme de la solitude et comme toute solitude, elle a un côté démoniaque et grisant. Elle vous libère des chaînes mais pour vous jeter dans une pure disponibilité sans orientation ni valeur. Elle est la tentation nécessaire de celui qui entrevoit la liberté mais sans la toucher encore. Mon séjour en Corse fut

vraiment l'expérience de la solitude, tant parce que j'étais dans une île et séparé du monde que parce que je me plaisais à passer d'un endroit à un autre sans rester lié à aucun. Certes cette expérience-là avait moins d'importance que l'autre, celle de l'Amour, infiniment plus positive et plus riche, mais elle était son complément nécessaire, un peu comme la mousse qui jaillit de l'onde est compagne inséparable de l'eau qui coule de la source.

— ∞ —

Nous fûmes obligés, hélas, de rentrer au couvent. Je dis hélas car à partir de ce moment, la vie fut pour nous impossible dans cette communauté qui flairait notre amour comme un chien flaire des excréments au long d'un mur, et qui en était jalouse et nous le faisait sentir. C'est une des caractéristiques de ces troupes organisés qu'on appelle sociétés, de se comporter comme les femmes jalouses. A leur exemple, ils ne tolèrent pas qu'on leur préfère aussi peu que ce soit quelque autre, ou même qu'on s'intéresse à autre chose qu'à eux. J'ai connu des femmes jalouses non seulement des autres femmes, réelles ou possibles que connaissait ou qu'aurait pu connaître leur mari, mais de ses occupations, de ses amitiés, de ses soucis et même de ses pensées. Cet exclusivisme répugnant, qui est la vulgarité même, est le propre de toutes les sociétés, qu'elles soient religieuses, capitalistes ou socialistes. Elles ont fait de lui comme on fait toujours de tous les mensonges, une mystique. De même que la femme a créé la mystique de la fidélité conjugale, la société a inventé la mystique de la "vie commune". Dieu sait si l'on avait cette mystique dans ce couvent, peuplé de moines misérables et ce qui est pire, méchants. On n'allait plus me laisser une minute de répit.

Il était facile de s'attaquer à moi qui suis insociable, maladroit et distrait comme il n'est pas possible. La moindre omission, la moindre négligence de ma part étaient commentées, répétées, montées en épingle. On ne me le disait évidemment pas, mais je l'apprenais par Cyrille à qui on se faisait un plaisir de se plaindre de moi. On sentait bien que j'étais le principal responsable dans cette affaire, et on m'en voulait de cette initiative. Malheureusement, on ne savait rien de précis, car nous ne nous étions jamais livrés qu'en confession. Cela n'empêchait que l'essentiel avait filtré, nonobstant le secret, et qu'on caressait déjà avec complaisance la petite histoire croustillante, scandaleuse qu'on allait pouvoir se chuchoter à l'oreille avec des clins d'oeil. Je surprénais par-ci par-là des sourires, des moues caractéristiques, ou bien des regards de mépris.

La tactique de ces êtres fielleux et sournois fut simple et de bon goût. Elle consista à essayer de retourner mon ami contre moi, en le flattant, en l'enrobant d'amitié et de sympathie. Il était tout le temps pris à part par tel ou tel Père qui avait avec lui des conversations "fraternelles" et spirituelles. Au début de mon séjour, quand j'allais voir le Père Dargent, prier du couvent, nous parlions de Cyrille ; il me disait ses doutes, ses craintes au sujet de sa vocation, de son équilibre, de son avenir. Maintenant, c'était le jeu inverse qu'il jouait. J'apprenais de Cyrille qu'il lui avait dit sous le sceau du secret, que ma solidité religieuse et spirituelle était incertaine et que je n'étais pas à ma place dans l'Ordre, etc. C'était entre nous l'occasion de terribles disputes.

Je ne comprenais pas que Cyrille pût prêter une oreille tant soit peu complaisante à de pareilles insanités ; il me répondait qu'il prenait toujours ma défense, ce qui, je crois, était vrai ; cela ne l'empêchait pas de me semoncer à son tour, en me disant que je faisais fausse route, que j'avais une attitude déplorable, etc. J'étais excédé par ces manoeuvres qui me rendaient nerveux et irritable, et mon état ne faisait qu'aggraver les choses. Je me renfermais, devenais sauvage, impénétrable, comme je fais toujours en cas cas-là. Je suis d'ailleurs impuissant à lutter contre de tels complots qui me surprennent et me déconcertent. Je fuis la lutte et me réfugie dans mon aigreur intérieure qui s'alimente des moindres apparences d'hostilité et d'antipathie.

Je ne souffrais pas moins de ceux qui me jugeaient de haut. J'avais gardé l'habitude, inexplicable, d'aller me confesser, chaque fois que nous faisons ensemble "quelque chose de mal". Dieu sait s'il m'arrivait souvent, non seulement de "coucher" avec mon ami, mais de regarder avec complaisance les jolies filles ; une en particulier m'avait terriblement troublé et j'avais erré des nuits entières dans les forêts d'oliviers, dévoré par le désir. Un matin que je cherchais, pour pouvoir aller communier, un Père à qui m'adresser en confession, j'avais pensé qu'il serait bon que j'aie, par mortification, voir le Père Souls. Celui-ci est le terrible inquisiteur à lunettes d'acier dont j'ai parlé au début. Je frappai donc à sa porte, et comme par malheur il était là, j'allai m'agenouiller sur son prie-Dieu pour qu'il m'entendit.

Je lui dis tout de go que j'avais la veille au soir "couché" avec Cyrille. Le pauvre homme fut atterré et je crus sérieusement qu'il allait se trouver mal. Il se lança alors, avec un regard furibond et vengeur, dans une improvisation en huit ou dix points, dans laquelle il m'énuméra, sans en oublier un seul, tous les côtés réprouvables et honteux de la pédérastie. Il commença par le sacrilège que constitue celle-ci chez un religieux et un futur prêtre et finit par la honte que fait peser sur l'homme ce vice contre-nature auquel ne se livrent pas les sauvages eux-mêmes, en passant par la défense de la loi morale, de la Société, etc. J'avoue que je n'étais pas convaincu, car j'aimais Cyrille. Il termina son splendide sermon en me disant qu'il fallait à tout prix, et dans les plus brefs délais, que je me sépare de mon "compagnon de péché", car je devais promettre, pour qu'il puisse me donner la "sainte absolution" de fuir à l'avenir toutes les occasions de chute. Je lui promis, à condition que la chose fût possible. Je savais trop qu'elle ne l'était pas. En allant réciter ma pénitence, à l'Eglise, je vis ce pauvre homme qui visiblement n'en revenait pas, aller s'agenouiller à sa stalle et se plonger dans l'oraison. Il priait pour moi. Il disait à Dieu : Mon Dieu, faites que ce pauvre frère, qui se laisse aller aux impulsions de la nature, comprenne votre Grâce et de détache de lui-même de ses désirs et de son "compagnon de péché" ; faites qu'il abandonne le créé, qu'il se haïsse lui-même, pour ne s'attacher qu'à Vous et à Votre amour.

Trois petites histoires, d'importance minime pourtant, achevèrent de créer entre cette communauté jalouse et moi, une hostilité irréductible. La première se passa au réfectoire. On y lisait un livre assez bête de Louis Bertrand, qui était imposé par un vieux Père épris de cet auteur. On venait de finir le premier tome et on allait commencer le second. Les jeunes étaient agacés par cette lecture inepte et enfantine. Je choisis, en leur nom, un ouvrage sur le bysanthisme, d'un auteur avancé, qui était remarquable à beaucoup de points de vue. Pour arriver à faire "passer" le bouquin, il fallait l'emporter au réfectoire et commencer à lire tout de suite, avant que le Père Roer eût le temps d'ouvrir le sien. Malheureusement, le Père Roer se méfiait et nous ne fûmes pas plutôt assis qu'il sortit son second tome, l'ouvrit et commença à le lire. Le coup était raté. Je glissai dans l'oreille de Cyrille de se tenir coi et de ne pas sortir notre bouquin, ce qui aurait fait évidemment un scandale. Mais Cyrille, plus audacieux que moi, quand ce fut son tour de lire, brandit l'ouvrage et le commença, interrompant ainsi l'autre lecture. Personne ne dit rien, mais on sentit qu'un frisson d'horreur passait sur le réfectoire. La chose en serait restée là et n'aurait eu de résonances que dans les esprits qu'elle aurait monté encore plus les uns contre les autres, si un imbécile de Père n'avait éprouvé le besoin, aussitôt après la sortie du réfectoire, de s'esclaffer au sujet de cet incident et de dire qu'il trouvait cela très drôle. Aussitôt le Père Roer, soutenu par d'autres religieux, tendit vers moi sa dextre vengeresse et dit : Voilà le responsable, c'est lui qui a tout fait, le frère Cyrille n'est qu'un instrument, etc. J'éprouvais pour la première fois la méfiance dont j'étais l'objet. Je la sentais jusqu'ici, mais elle ne s'était jamais manifestée aussi clairement.

A peu près à la même époque, nous décidâmes, poussé par un des jeunes Père de la communauté, de restaurer l'église en mettant en lumière les oeuvres d'art qu'on avait cachées dans les coins obscurs, et en éliminant les productions de Saint-Sulpice qui s'étaient étalées sans vergogne aux endroits les plus en vue. Nous choisîmes, pour faire ce travail, un après-midi où les Pères étaient à peu près tous absents. Après nous être munis d'échelles, nous décrochâmes les tableaux et les changeâmes de place. Restaient les statues en sucre d'orge représentant des saints qui se pâmaient. Qu'allions-nous en faire ? Nous ne pouvions les cacher ; on les aurait retrouvés et remis à leur place. Il n'y avait qu'un moyen, les détruire. Montés sur nos échelles, nous précipitâmes donc sur le sol du haut de leur soc, Saint-Joseph avec son lys blanc qu'il tenait comme un sceptre et sa robe semée de fleurs blanches ; la Sainte-Vierge Marie, Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus, très pin-up malgré sa bure carmélitaine ; Saint-Antoine de Padoue, etc. Nous étions grisés par notre iconoclastie. Il fallut ensuite cacher les restes que nous jetâmes tant bien que mal dans les taillis du jardin ? Quand la communauté s'aperçut de nos transformations, ce fut un flot de critiques qui se voulaient compétentes, mais qui n'étaient que le reflet d'un mauvais goût insigne, résultat lui-même de cette religiosité malsaine et morbide dans laquelle ces Pères avaient vécu depuis leur jeunesse. Ce haut fait ne fit évidemment pas remonter nos actions au couvent.

Le dernier exploit, qui ne concernait que moi, mit le comble à la mesure. On nous avait promis formellement, à Cyrille et à moi, que nous accompagnerions des Pères en mission dans le centre de la Corse, afin de voir ces régions que nous ne connaissions pas. Or le mois de notre départ approchait et nous n'étions point encore partis. Sentant bien qu'on ne voulait nous accorder cette faveur, qui aurait été une récompense que nous ne méritions pas, je décidai d'aller faire une ascension avec un de mes camarades laïcs qui m'avait rejoint. Je choisis comme but de notre excursion le Monte Grosso qui n'était pas loin du couvent. Sacs au dos, nous partîmes donc tous les deux par les sentiers du maquis à l'assaut de ce sommet que nous eûmes d'ailleurs beaucoup de mal à atteindre tant l'itinéraire était incertain, et nos connaissances de la région réduites. Nous réussîmes cependant comme nous l'avions souhaité, et nous revînmes au couvent au bout de quelques temps après avoir visité des forêts complètement sauvages, des villages perchés sur des pitons, des pays délicieusement irrigués et couverts de vergers. A mon retour, je sentis que la jalousie à mon égard s'était encore accrue. J'avais eu l'audace de préférer la nature sauvage et merveilleuse des montagnes corses à la beauté extatique de la "vie commune". C'était une imposture ! Mieux valait rester enfermé entre quatre murs à nous contempler le nombril pour satisfaire une société pointilleuse que de profiter à plein des paysages, du soleil, de l'eau. C'était du naturalisme, cet affreux naturalisme qu'on vomissait en paroles et en pensées dans le désir de se castrer au maximum, de se stériliser, de se détacher, pour s'attacher... à Dieu. Décidément, je ne supportais plus cette hypocrisie. Je ne cherchais même pas à faire scandale car toujours, je m'efforçais de rester dans les formes et la légalité pour répondre aux exigences de l'obéissance. Non, j'étais attiré par la Vie avec son mystère, ses joies, ses souffrances, ses grandeurs et, pour faire connaissance avec elle, je commettais sans le vouloir, des sacrilèges et des fautes inqualifiables. Cela, on ne me le pardonnerait pas.

— ∞ —

Les esprits étaient tellement montés contre moi que mes supérieurs au Saulchoir eurent vent de l'affaire et me rappelèrent incontinent. Je fus, au mois de septembre, obligé de rentrer "recto tramite" avec le frère Cyrille. Nous prîmes aussitôt le bateau ; je m'arrêtais à Nice chez mes grands-parents et deux jours après, nous étions au couvent d'étude. J'eus l'impression en rentrant dans cette maison, qu'une porte de prison venait de se refermer sur moi. Une angoisse m'étreignit, que je n'avais jamais ressentie jusqu'ici. J'avais beau rester avec le frère Cyrille, nous étions tous les deux noyés dans une communauté anonyme qui ne nous permettait pas de lui échapper un instant. C'était la vie de machines, nivelante, déprimante qui recommençait, avec des échappées mystiques qui ne me suffisaient plus.

Ce qui aggravait encore ma situation, c'était qu'eux aussi m'étaient hostiles. Les uns — les frères étudiants — parce que je venais de vivre plus d'une année hors de la Règle, libre et indépendant, et que cela ne leur inspirait pas confiance ; les autres — les supérieurs — parce qu'ils avaient eu des rapports précis à mon sujet. On ne me parla pas de ces rapports aussitôt mon arrivée, mais durant la retraite qui avait lieu à partir du 15 septembre. Mon supérieur

direct, le Père Rivière, maître des étudiants, me fit appeler et me parla d'une lettre qui lui avait été envoyée par le sous-prieur du couvent corse, au nom de toute la communauté, lettre qui avait été aussi envoyée au provincial et au prieur, dans laquelle on m'accusait de tous les vices, de tous les défauts, et de toutes les fautes qui peuvent accabler un être humain. J'étais orgueilleux, vaniteux, menteur, hypocrite, immoral, mauvais religieux, etc., etc. Il y en avait comme cela durant quatre pages. La plus grave accusation était que j'avais "coiffé" le frère Cyrille, et que celui-ci ne voyait plus et ne vivait plus que par moi. On parlait sans aucun doute dans cette lettre de choses plus graves encore, car le Père Rivière voulut absolument me faire avouer mes rapports avec Cyrille. Il employa pour cela toutes les pressions psychologiques possibles ; la supplication, la menace, la tendresse, l'obéissance, mais je le lui dis pas un seul mot à ce sujet, ne voulant à aucun prix compromettre mon ami.

Mes relations avec le Père Rivière étaient intolérables. Celui-ci estimait de son devoir de me traiter avec dureté et intransigeance, me reprochant mon indiscipline et ma liberté de conduite, et cela m'aigrissait, me cabrait au plus haut point. Je sentais en lui un ennemi qui avait toujours, par devers lui, une accusation déshonorante qui le poussait à me mépriser. Son regard en disait plus long qu'il ne l'aurait désiré. Non seulement cela, mais il était revenu des opinions qu'il s'était formées autrefois à mon sujet. Il me dit un jour brusquement : "Frère Romuald, vous n'êtes pas un intellectuel ; vous êtes un actif fait pour l'apostolat". Cela était si manifestement faux, je "puais" tellement l'intellectuel dans tous les sens du mot, que je fus révolté par cet aveuglement et cette partialité. Manifestement, il voulait à tout prix et par tous les moyens me rabaisser, m'humilier, afin de me remettre dans le rang que j'avais malheureusement quitté.

Le but de ces hommes est de créer des nains à leur image, et tout ce qui sort de l'ordinaire, tout ce qui perce, les offense comme un affront qui leur serait fait. Leur petitesse nivelante n'est que le visage de leur jalousie.

La retraite, qui dura durant la seconde moitié du mois de septembre fut pour moi un calvaire. J'étais replongé dans un bain de spiritualité religieuse et chrétienne et je commençai à me demander si je n'avais pas eu tort d'agir comme j'avais agi, de m'être émancipé. Je n'avais pas encore, à cette époque, justifié en principe mon attitude. Je l'avais vécue, et c'était tout. On ne commence pas par se construire une théorie qu'on met en pratique ; on vit, et ensuite seulement on justifie son action. J'étais mis au pied du mur ; je restais religieux, chrétien d'idées et en même temps, je touchais la vérité de l'Évangile et des valeurs qu'Il promet. Jusqu'ici, il n'y avait pas eu de crise de conscience, car j'avais juxtaposé mon intuition nouvelle et ma fidélité ancienne. Voici que les deux entraient en conflit dans mon esprit. Autrement dit, il fallait coûte que coûte que je fasse la synthèse de cet amour qui s'était introduit dans mon existence il y avait environ quatre ans, et ma découverte spirituelle et évangélique de ce même amour, afin de pouvoir opposer une doctrine cohérente à la doctrine ultra-rationnelle et ultra-cohérente qu'on m'opposait.

Les circonstances se chargèrent de m'obliger à faire cette synthèse en faisant passer mon amour par la plus rude épreuve qu'il put subir. J'ai dit déjà que le frère Cyrille aurait du faire profession solennelle une année auparavant mais qu'on lui avait demandé un an d'attente pour qu'on put "l'observer". Il fallait donc, en ce mois de septembre qu'il fasse profession définitive ou qu'il quitte l'Ordre des Dominicains. Cela dépendait de la Communauté qui devait voter au sujet de sa profession, donc en définitive du Père Rivière qui faisait l'opinion de cette communauté.

Le couvent se réunit en "coetus" vers le 15 septembre pour voter sur la profession du frère Cyrille. Cette assemblée a lieu au chapitre. Les Pères et frères se rangent en file tout autour de la salle et, après avoir entendu les orateurs, mettent un haricot noir, blanc ou s'abstiennent, pour signifier leur décision. Cette fois-ci, la discussion préliminaire fut très houleuse. Le Père Rivière prit la parole pour éclairer la communauté sur le vote qu'elle avait à faire et lui permettre de se prononcer en connaissance de cause. Il dit en substance que le frère Cyrille, malgré un zèle religieux évident, n'avait pas les qualités fondamentales requises pour faire un Dominicain : il était mou, changeant, léger, tête folle, n'avait pas de volonté, pas de continuité, peu d'énergie. Il réservait pour la fin le grand reproche : il était excessivement influençable, et s'était "coiffé" dernièrement d'un frère qui l'avait entraîné à des actes coupables. Ah, le salaud, je lui aurais arraché les yeux ! Peu m'importait au fond cette attaque indirecte ; ce qui me dégoûtait, c'était ce jugement moralisateur sur un homme que je savais si intéressant, si riche. Il ne s'attachait qu'à l'incapacité du récipiendaire à faire un bon automate religieux, un bon "sépulcre blanchi". Le reste, sa vie, ses aspirations, son charme ne l'intéressaient pas. Tout cela n'était qu'extérieur, superfluités secondaires qui nuisaient d'ailleurs à l'essentiel, au sérieux de cette âme.

Dans de tels moments, on touche à leur pharisaïsme, on flaire leur hypocrisie comme une puanteur qui vous donne la nausée, vous fait chavirer l'âme. Je crus que j'allais me trouver mal de colère, de dégoût. J'entendis comme dans un rêve le supérieur demander si personne n'avait de questions à poser. Non, personne, sauf le Père Sauber, "l'homme aux coïts de puces", qui voulait amener le Maître des étudiants à préciser encore sa pensée pourtant si claire. Il lui dit : "ainsi le frère Cyrille n'a pas cette fermeté, cette assise, cette consistance qui sont nécessaires pour faire un bon religieux", et il faisait avec ses deux mains une espèce de sphère pour symboliser la rondeur nette et sans fissure qu'il demandait à un aspirant à la vie religieuse. Non, cher Père Sauber, le frère Cyrille n'était pas encore un mort-vivant comme vous, un cadavre puant comme vous, une mécanique bien remontée obéissant au doigt et à l'oeil aux leviers de commande, comme vous.

J'aurais voulu demander la parole, j'en avais le droit, dire que je le connaissais mieux que personne car je l'aimais. Mais ils auraient tous souri d'un sourire entendu, et ils auraient dit : taisez-vous, cher ami, vous êtes trop intéressé dans la question, et d'ailleurs vous êtes trop jeune, peut-on se prononcer sur l'aptitude à la vieillesse lorsqu'on est jeune ? Mon âme chavirait, je sentais tellement que cette dernière intervention du Père Sauber venait d'emporter la décision de ceux qui hésitaient encore, que c'était fini, qu'il n'y avait plus rien à espérer. Le plus jeune de la communauté passa avec l'urne et je fus sans doute un des seuls à mettre un haricot blanc.

Toutefois ce n'était pas encore absolument définitif. Il y avait encore la décision du Conseil des Pères et le veto possible du Père provincial. Mais cela n'offrait que peu d'espoirs puisque ces organismes n'avaient pour se faire une opinion, que le Père Rivière qui était contre. Si je voulais agir efficacement, il fallait que je modifie l'idée que le Père Rivière se faisait du frère Cyrille et que je m'adresse directement au Père provincial, ce que je fis. J'allais trouver à diverses reprises le Maître des Etudiants et essayai de plaider la cause du frère Cyrille. Mais au lieu de m'écouter et de prendre en considération mes arguments, il jeta sur moi un regard hargneux et me dit : "Au lieu d'essayer de sauver le frère Cyrille, vous feriez mieux de vous accuser vous-même et de battre votre coulpe, car vous êtes la cause du départ du frère Cyrille". Décidément, cet homme poussait l'insanité jusqu'à la dernière limite. Il était le responsable évident du départ du frère Cyrille puisqu'il l'avait, au nom de ses cadres, jugé, étiqueté, classé, et en conséquence, rejeté, et voici qu'il m'accusait de le faire partir, moi qui avait intérêt à ce qu'il restât, et non seulement intérêt, mais volonté, désir de tout l'être. Mon indignation me tournait la tête, car je me heurtais à des murs, à des êtres qui jusqu'ici m'avaient manifesté bonté et pitié, car ils sont capables de charité sinon d'amour, mais qui maintenant que je leur demandais de faire preuve de compréhension et de sortir un peu de leurs cadres, se refusaient avec une obstination hautaine et méprisante. On s'adresserait à un rocher pour essayer de faire sortir de lui un sentiment humain qu'on ne réussirait pas mieux. Et moi qui continuais, m'acharnais, ignorant de cette nature pour ainsi dire minérale du pharisien. J'écrivis un Père provincial une lettre déchirante, enflammée, en lui disant la confiance que j'avais et qu'il devait avoir dans le frère Cyrille, sans évidemment faire allusion à mes rapports avec lui, ce qui rendait la lettre extrêmement suspecte, mais je ne reçus aucune réponse.

C'était perdu. Je n'avais plus qu'à me réfugier dans l'acceptation de la réalité et du vouloir divin, que je savais bienfaisant et élevant. Ce n'était certes pas de la résignation, car j'avais tout ce qui est humainement possible pour conserver le frère Cyrille à moi et à ce que je croyais encore la vérité. Et non seulement je perdais la présence visible de mon ami, mais même son coeur, car ils avaient si bien fait qu'ils l'avaient retourné contre moi et qu'il ne pouvait plus me voir sans me jeter à la figure ma responsabilité. Il partit sans même me dire au revoir ; un matin, j'appris qu'il n'était plus là ; c'est tout.

— ∞ —

Longtemps après, quand je fus enfin délivré de ce cauchemar qu'est la vie religieuse, je compris que cette responsabilité que j'avais dans son départ, qui était réelle puisqu'ils ne pouvaient pas, eux, s'abstraire de leur durcissement, que cette responsabilité était le don le plus parfait, le don ultime que je pouvais faire à mon ami. Je l'avais soulagé du poids le plus lourd, le plus insupportable — on peut me croire sur parole — qui soit au monde. J'avais sauvé sa jeunesse, sa spontanéité, son charme, qui se seraient effrités peu à peu s'il était resté dans la vie religieuse, pour faire place à une immobilité de cadavre, de très beau cadavre certes, blanchi — au propre et au figuré —, exempt de souffrance et de douleur qui aurait dit : "j'ai trouvé la vérité", mais qui aurait perdu tout simplement la Vie. Ainsi vont les choses : on croit voir

partir et faire partir celui qu'on aime, et c'est à ce moment précisément qu'on lui rend le plus grand service. J'aurais été incapable, même en cherchant bien, de lui donner plus ou mieux.

En attendant, j'avais l'impression de perdre la vie, et cette impression était bonne, et je le savais. C'est le sacrifice nécessaire qui tue l'homme — mais pas à la façon des pharisiens. C'est cela, la Croix du Christ, non leur négation stupide et lubrique de la réalité. Ainsi en partant, il me faisait, lui aussi, et sans le savoir, le plus beau don. Il faisait passer mon amour qui, jusqu'ici n'était qu'un désir purement humain, à un plan divin. De cela j'avais parfaitement conscience et cette lucidité, qui était la conséquence de mon amour de l'Évangile, me soutenait. J'étais triste et endolori, mais non point inquiet ni tourmenté. L'inquiétude n'est qu'une attitude de cadavre : la chair lorsqu'elle se décompose, prolifère dans tous les sens et grouille ; c'est leur attitude à eux lorsqu'ils croient souffrir. Le vivant sent la "morsure" de la blessure sur son corps délicat et sensible, mais il ne perd pas sa paix ni son calme. Il peut même être désespéré s'il a abandonné la foi dans les fausses espérances qui consolent de la douleur, mais il garde l'espoir d'atteindre la sérénité à travers sa désespérance même. "Je vous donne ma Paix, je vous laisse ma Paix", telles sont les dernières paroles du Christ ; et la Paix en effet est la seule chose qu'on ne puisse enlever à l'être qui vit, parce que c'est la seule chose qui le mette au-dessus de tout, et même de la mort.

— ∞ —

Ainsi s'explique que je n'aie pas, après le départ de mon ami, subi de crise : l'état de crise signifie qu'on n'a pas encore touché la réalité et qu'on éprouve un vertige qui est le pressentiment même du néant. D'une certaine façon, la crise et la souffrance réelle sont en raison inverse. L'être déchiré ne se pose plus de questions ; il subit son écartèlement comme un fait qu'il n'a cherché à éloigner d'aucune manière et dont il comprend la signification, et ceci loin de diminuer sa douleur l'augmente, car rien n'est pénible comme de sentir qu'on passe par une épreuve nécessaire et inévitable. En cette fin d'une année qui avait été décisive pour moi, j'avais l'impression, malgré le déchirement, de reprendre mon assise, de me poser franchement sur mes deux jambes. Telle ne serait pas l'impression que je donnerai à l'extérieur. En me voyant me tordre, les autres croyaient que j'étais en train de perdre mon équilibre quand je découvrais un équilibre supérieur. Et ceci devait être un argument contre moi, celui que le Père Rivière invoquerait chaque fois qu'il viendrait à moi pour tenter de me "sauver".

— Voyez, vous n'avez pas la paix, la sérénité intérieure qui sont indispensables pour résoudre calmement les problèmes, et qui sont le critère de l'union à Dieu.

— Mais non, mon cher Père, vous vous trompez. Si je n'avais pas ce calme auquel vous attachez tant de prix, il est probable qu'à l'extérieur de moi-même, je serais d'une impassibilité de marbre. Si je subissais les tourments de celui qui se détache du réel et fuse dans un univers purement construit, mon corps comme tout le reste de ma personne se scléroserait et j'aurais

l'attitude séduisante et rassurante de la momie enveloppée dans ses bandelettes. Mais vous n'attachez d'importance qu'à une certaine fixité extérieure qui est plutôt mauvais signe. Vous voulez de beaux sépulcres, comme on en voit justement en Corse, tout blancs, couverts de dorures, s'élevant majestueusement au milieu de la campagne. Pardonnez-moi, je suis de moins en moins un sépulcre.

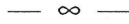
Ainsi la société dans laquelle je vivais prenait parti contre moi, non seulement à cause de mon attitude et de mes options, qu'elle sentait de plus en plus hostiles aux siennes, mais aussi à cause de ma souffrance et de mon déchirement même. C'est une question que je me suis souvent posée, de savoir pourquoi les gens qui souffrent sont généralement haïs, même s'ils provoquent la pitié. La raison en est là : on les accuse secrètement et sans en avoir peut-être conscience de ne s'être pas suffisamment blindé contre la douleur, de n'avoir pas fait confiance à ces méthodes que l'humanité a échafaudées depuis des siècles pour construire un univers sans fissures. Le Ciel par exemple est une consolation ; la moralité, la destruction des désirs, la prudence, l'argent sont des préservations. On juge en réalité l'homme de douleur. On lui dit, comme au Christ : "Comment n'es-tu pas capable de descendre de ta croix ?". Il s'est prévalu d'une supériorité, et voici qu'on le trouve étendu sur un lit, gémissant et criant. De là, le sadisme qui veut détruire cet obstacle à un monde parfait, à un paradis terrestre, ce témoin éternel de l'éternelle souffrance. On peut avoir pitié de lui lorsqu'il vit et lui faire la charité, mais on n'a pas pour lui ce respect, cette espèce de vénération qu'on devrait avoir. On l'humilie par ses grâces avant de le supprimer par sa jalousie.

Je sentais que j'étais, par mes problèmes, par mes luttes, une réfutation constante de l'univers religieux. Tout aurait dû être résolu. Il ne devait plus y avoir aucune question, aucun doute. L'immobilité, caricature de la paix, était donc exigée. Je surprénais, lorsqu'il m'arrivait par aventure de me confier, de me plaindre, des regards hargneux, dominateurs. Pour qui se prend-il, lui qui ose venir nous conter ses combats, ses heurts ? On avait bien sûr des mots de consolation, mais je sentais qu'on me disait : comme je suis plus solide, plus fort, plus inébranlable.

Ainsi ce départ du frère Cyrille, fait pourtant exclusivement personnel, avait dressé davantage encore contre moi la communauté. Je sentais que les ponts étaient désormais coupés. Il n'y avait plus de conciliation possible. Je pouvais dire, en toute objectivité, que le Père Rivière, mon supérieur direct, mes "frères", étaient mes ennemis. Il n'y avait pas d'intérêts qui nous séparaient comme il arrive pour ceux qui, dans le monde, sont en compétition et se font du mal. Non, c'était quelque chose de plus profond. C'était le sens même de l'homme et de la vie. Les hostilités humaines ont un but précis et une limite : la destruction, l'élimination de celui qui vous gêne et vous irrite. Mais ici cette destruction, cette élimination auraient-elles eu lieu qu'elles n'auraient rien résolu puisqu'elles n'auraient pas supprimé le désaccord profond des options. La seule chose qui puisse rétablir l'unité est le retournement de l'autre, sa "conversion". Mais lorsqu'on sait la difficulté de tels changements, on se rend compte du temps qu'il faudrait pour combler ce fossé. En attendant, il avait pris entre nous toute sa dimension, c'est-à-dire infini.

Je commençais à réaliser en moi la haine du Christ pour les pharisiens, des pharisiens pour le Christ. Il n'y a pas que l'amour dans l'Evangile ; il contient aussi la haine, qui est l'envers nécessaire de l'amour. Et en même temps, je sentais que je ne pouvais pas adopter vis-à-vis de mes adversaires la même

attitude qu'eux adoptaient vis-à-vis de moi, c'est-à-dire les mépriser et les "juger" parce qu'ils n'étaient pas dans la "Vérité". Non, la vérité ne se prévaut pas d'elle-même lorsqu'elle existe, car elle n'est pas mesurable ni pondérable ; elle est, et l'on ne peut rien lui comparer. J'étais donc séparé de cette communauté humaine dont il est si dangereux de s'éloigner, et je ne pouvais pas me glorifier de cette solitude comme d'un signe de perfection. La vie me prenait à elle, et elle me faisait payer cher sa présence.



Heureusement, il y eut dès ce moment, un élément qui vint contrebalancer cette "contradiction" si pénible. Ce fut une attirance que je me mis à exercer, sans presque le vouloir, sur les jeunes, ceux qui venaient d'arriver. Justement, les entrées au couvent d'étude se faisaient au mois de septembre, au même moment que les départs s'il y en avait. Cette année-là, un groupe important de tout jeunes, extrêmement sympathiques, avait débarqué du noviciat. Ils avaient cette fraîcheur simple et naïve que la vie religieuse donne tout d'abord aux jeunes gens, avant de les marquer de sa déformation propre. Pour eux, j'étais un vieux, quelqu'un qui avait derrière lui quelque cinq ans de vie dominicaine. Je leur imposais le respect et ils n'étaient pas encore prévenus contre moi. De mon côté, j'avais hâte de communiquer ce que j'avais en moi, de le donner à d'autres. Ce n'est pas tant le besoin d'avoir une influence, d'exercer une autorité qui me poussait, que celui de ne pas être seul avec mes convictions. Faire partager ce qu'on a en soi est autant une exigence pour soi-même que pour les autres. Une pensée n'est faite, achevée, possédée que lorsqu'elle est sortie de vous ; avant, elle est à peine une pensée.

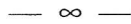
Je me mis à aimer un de ces jeunes aussi violemment que j'avais aimé le frère Cyrille, mais d'une manière toute différente. La sympathie qu'il dégageait n'était pas faite de spontanéité, d'exubérance et de gaieté comme celle du frère Cyrille, mais de fraîcheur, de naïveté et de simplicité. De plus, il avait des traits assez beaux et assez réguliers, ce qui était une condition indispensable pour que je sois attiré par lui. Son charme était d'un ordre plus spirituel que celui du frère Cyrille qui était un grand et merveilleux animal. Il respirait la réflexion calme et profonde, le regard clair sur les choses, la confiance. Il réalisait davantage encore ce que je cherchais, c'est-à-dire non pas la force et l'impétuosité de la vie, mais son charme, sa grâce, son sourire.

J'avais une expérience sentimentale qui me disait comment il fallait agir avec lui. Je savais — et c'est d'ailleurs chez moi un principe — qu'il fallait être parfaitement naturel. Contrairement à ce qu'on peut croire, on ne découvre pas cette vérité tout de suite et lorsqu'on commence à aimer, mais très tard ; il faut beaucoup de force et de savoir-faire pour se laisser aller à soi-même. J'étais donc décidé à ne pas me retenir, me composer un masque, mais à me laisser aller à mon impulsion première.

Je lui dis donc franchement et sans détours ce que j'éprouvais pour lui. Il trouva cela tout à fait naturel. Il voyait cela à travers son univers poétique, l'univers de son tempérament. Et moi aussi d'ailleurs. Car bien que je sus, par mon expérience avec le frère Cyrille, jusqu'où on pouvait en venir, je ne

voyais pas ce côté qui me paraissait secondaire et dérivé. Il l'était en effet. Sa beauté m'avait intéressée à lui, c'était tout. Je ne voulais pas plus qu'une communion d'âmes. J'avais beaucoup plus à lui révéler qu'au frère Cyrille, car il avait plus que celui-ci des aptitudes aux choses de l'esprit et son authenticité ne lui était pas donnée d'un seul coup, comme un charme animal, mais il aurait à l'acquérir. J'étais d'ailleurs moins troublé par lui que je l'avais été par Cyrille. L'attirance était plus profonde, plus secrète, plus lancinante.

Les obstacles qui devaient s'opposer à mon amour pour le frère Didier seraient d'un tout autre ordre que ceux qui m'avaient séparé de Cyrille. Ce ne seraient plus des obstacles extérieurs mais intérieurs, venant du tempérament même et de la nature de la personne que j'aimerais. Après avoir assisté à une évolution dans le sens des valeurs de vie, j'assisterais à un blocage sans espoir, sur des positions qu'il croirait ne pouvoir être dépassées. Pendant des mois, c'est-à-dire de septembre à mai de l'année suivante, nous lirions ensemble l'Évangile et essaierions de comprendre les valeurs qu'Il promet ; il percevrait alors certaines réalités de vie, opposées aux durcissements autoritaires, moraux ou religieux ; ces réalités, il les exprimerait en ses poésies assez bonnes et en une attitude générale libre et dégagée. Puis, lorsqu'il verrait que ces intuitions me conduisaient à être rejeté, banni et vilipendé, il ferait volte-face et ne garderait plus pour les valeurs réelles qu'un amour de surface. Je reparlerais d'ailleurs de cela plus bas.



Ce n'est pas seulement à lui que je me liai alors. Ce fut aussi à un très grand nombre de jeunes arrivés du dernier noviciat. Est-ce parce qu'ils étaient jeunes et que j'étais attiré vers tout ce qui était libre, spontané, joyeux ? Était-ce parce que je sentais que je pourrais imprimer sur eux ma marque comme sur des pâtes molles et qu'ils sentaient de leur côté que j'avais quelque chose à leur donner sans savoir au juste quoi ? Il y avait certainement de tout cela. Celui avec lequel je me liai le plus après le frère Didier, le frère Gilles, était un intellectuel calme et réfléchi, très mûr pour ses dix-huit ans, avisé, perspicace et plein de finesse. Avec lui, je pouvais me situer à un plan théorique qui me permettait de me mouvoir très aisément ; j'aimais évoluer dans le domaine des idées. Je lui communiquai tout ce que j'avais élaboré à partir d'une connaissance évangélique et vitale du monde. Il m'admirait et était attaché à moi plus encore que le frère Didier. Il sentait que je possédais une technique intellectuelle qu'il n'avait pas et un caractère volontaire, ardent, passionné qui lui plaisait. Mais on le mit en garde plus tôt que le frère Didier contre moi et il finit par se détacher de mon influence sous prétexte que j'exagérais. Nous verrons plus bas comment il fut mêlé aux histoires qui accompagnèrent mon départ.

Enfin le frère Daniel était un "vieux" comme on disait, qui avait une trentaine d'années, bien qu'il fut entré dans l'Ordre un an seulement auparavant. Il était d'une subtilité dans tous les domaines qui m'impressionnait beaucoup. Avec lui j'avais l'impression de m'enfoncer dans les arcanes de tout ce que nous touchions. Sa conversation m'enchantait parce qu'elle m'apportait ce qui me plaisait alors le plus : l'indépendance vis-à-vis des cadres et des conceptions

toutes faites. Il était peintre et exprimait dans son art la même chose que dans la vie courante : le tourment, la complication, la subtilité. Son visage même, dantesque, diabolique, affiné à l'extrême, disait son âme subtile et compliquée. Avec lui, j'aimais faire des pirouettes intellectuelles et mystiques, choses qui, depuis quelques années, me plaisaient et m'étaient venues en même temps que le goût du paradoxe. J'avais plus de technique intellectuelle que lui, mais il me dépassait de beaucoup dans l'art de dérouter l'auditeur, de le laisser pantelant devant lui lorsqu'il se livrait à ses cabrioles et à ses numéros de trapèze volant. Le frère Gille, qui le connaissait bien, m'avait dit : "C'est un existentialiste, vous vous entendrez bien avec lui". Et en effet, je le rejoignais sur le plan des problèmes de vie, mais il manquait de carcasse et de structure intellectuelles.

A côté de lui, il y avait encore quelques jeunes, dont un hollandais que je fréquentais beaucoup. Tous ces nouveaux venus allaient être mêlés de très près à ma vie et aux histoires que j'aurai dès la fin de cette année et jusqu'au milieu de l'année suivante. Non seulement ils seraient spectateurs de mes frasques, de mes colères, de mes découvertes, mais ils seraient cause de certains événements qui allaient arriver et en subirait les conséquences. Ils me soutiendraient surtout, en me permettant d'acquérir la force et la certitude qui m'auraient manqué en dehors d'eux.

On ne connaît et possède vraiment sa propre pensée que l'on l'exprime et la monnaie. C'est un don que les autres vous font en vous écoutant et en essayant de vous comprendre. Ils vous obligent plus que vous ne les obligez. C'est pourquoi vous êtes à leur service et dépendez d'eux en fin de compte, plus qu'eux ne dépendent de vous. Le frère Didier surtout devait me permettre de passer au crible mes convictions évangéliques. Je serais obligé de les dépouiller de leur gangue intellectuelle ou polémique pour les livrer à cette âme simple, sans détour. Lorsqu'il me lisait l'Évangile, chose qui lui arrivait fréquemment et qu'il faisait fort bien, je frissonnais en entendant cette parole claire, directe, sans emphase ni recherche. Avec le frère Didier, il fallait que je donne cohérence à des idées qui n'étaient jusqu'ici qu'à l'état d'ébauche. C'était des perceptions existentielles qui sont difficilement formulables ; il faut faire un grand effort pour les mettre au net et les rendre capables d'être communiquées. Enfin le frère Didier m'obligeait à nuancer et à affiner ma pensée qui, jusqu'ici, procédait par grandes intuitions carrées et raides, et ne rejoignait pas tout ce que je sentais de la vie.

— ∞ —

C'était ça, l'essentiel, cet amour pour quelques "disciples" — si je puis appeler ainsi ces amis compréhensifs — que la Providence m'avait donnés. Le frère Didier avait pris la place du frère Cyrille, et je l'aimais de toute mon âme. Je me serais fait tuer pour ces quelques jeunes simples, directs, clairs. A cause d'eux et de leur amitié, je violais la règle et ses contraintes. J'entrevois un genre de vie magnifique, celui qui m'aurait permis de vivre avec eux seuls une existence sans automatisme ni hypocrisie, ni barrières. C'est à cause de cette conception qui se formât en moi peu à peu, comme un poussin dans l'oeuf, que j'acquis cette audace, cette franchise, cette ardeur

qui m'amènèrent à m'opposer sans aucune crainte à une des institutions les plus vieilles et les plus estampillées qui soient. On ne quitte pas un ordre religieux ou l'Eglise, simplement parce qu'on en a reconnu, mais aussi parce qu'on en a expérimenté la fausseté. Il faut avoir souffert d'une chose pour avoir la force de l'abandonner.

Cette expérience sentimentale, qui avait commencé avec le frère Cyrille, et qui atteignait son paroxysme, devait me rendre sensible à des quantités de valeurs que je ne perdrais jamais de vue après cela. Je saurais désormais que l'essentiel dans la vie est de se mettre au service de quelqu'un. Non pas en lui donnant comme par charité, car ce n'est pas cela servir, mais avant tout — et paradoxalement — en ayant besoin de lui. Le serviteur est celui qui dépend d'un maître, et c'est le second qui donne au premier en lui permettant de vivre non le premier qui donne au second. "Je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir", mais cela signifie : je ne suis pas venu pour commander et pour répandre mes dons et mes bienfaits (conception chrétienne du Dieu miséricordieux), mais pour dépendre de quelqu'un et tenir de lui ma vie et ma substance. Il faut renverser la conception classique — et d'origine chrétienne — de l'amour, qui veut voir en celui-ci premièrement un don ; non, c'est premièrement un besoin, une dépendance, qui vous mettent au pied et à la merci de celui que vous aimez. Je ne concevais pas la vie comme possible en dehors de mes amis. C'est pourquoi je les aimais. Et de cela je ne peux pas me glorifier, car l'amour n'est, en aucun cas, un motif d'orgueil, si réellement il est demande et imploration.

Cet amour, je ne le vivrais pas seulement dans ma vie concrète, mais aussi dans ma pensée, qui allait suivre les méandres et les détours de mon expérience. De cette époque date le début d'un journal mi-intime, mi-philosophique, dans lequel j'essayais de réfléchir sur ma vie. Ainsi allait s'ébaucher la synthèse des deux éléments que j'avais menés jusqu'ici parallèlement, la découverte des valeurs affectives, et la réflexion théorique sur ces valeurs. Néanmoins mon évolution intellectuelle, qui avait précédé mon évolution sentimentale, était loin d'être achevée, c'est pourquoi mon effort de formulation n'était encore qu'embryonnaire et s'embarrassait de quantités d'éléments hétérogènes tels que cette religiosité et ce mysticisme dont j'aurai encore l'occasion de reparler.

— ∞ —

Dès lors, mes options qui, jusqu'ici restaient à l'intérieur de moi-même à l'état de problèmes, font irruption à l'extérieur, tant dans la vie sociale que dans mon corps et ma sensibilité. Je devais rentrer au mois d'octobre en première année de théologie. Le programme est traditionnellement le "De Deo uno", c'est-à-dire la prima pars de la Somme Théologique de Saint-Thomas d'Aquin, qui concerne Dieu tout d'abord dans son unité, et ensuite dans la Trinité ; on n'étudie dans cette classe que la première partie. Le professeur en était depuis longtemps le régent des études lui-même, le Père Desanges dont j'ai parlé plus haut, l'homme à bouclettes et à voix de femme, qui m'avait fait rentrer dans l'Ordre. C'était un métaphysicien renommé, dont la spécialité était de se promener dans l'éther des idées avec une facilité et une élégance

époustouflantes. Il semblait être plus chez lui en compagnie des anges et des abstractions métaphysiques que sur la terre. C'était un planeur, un acrobate de trapèze volant comme je n'en ai jamais connu. On essayait de le suivre dans cet univers rose, aérien, bienheureux dans lequel il me mouvait avec l'aisance d'une déesse, mais bientôt, il fallait lâcher pied et se contenter de le regarder évoluer comme on regarde un avion les jours de meeting, ébahi, haletant, stupéfait, ravi. Avec cela, une silhouette d'araignée à la fois repoussante et séduisante, un je-ne-sais-quoi d'agrippant, d'enveloppant, de collant. Le type même du mystique échevelé, déconcertant, à volte face, toujours en communication avec le Ciel, sans perdre pour autant le sens des hommes à envelopper dans le méli-mélo des fils entrecroisés de son filet de rétiaire. Un personnage curieux, finalement très inquiétant, d'une complication inimaginable, mais se confiant dans "la Très Sainte Vierge Marie", avec qui il vivait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, comme un enfant avec sa mère (ne poussons pas trop les comparaisons). Il n'avait pas, cela va sans dire, la solidité terrestre et puissante permettant les audaces et les renversements des grands intellectuels. C'était, par certains côtés, un grand enfant de chœur qui n'avait pas fait sa puberté et qui s'était lancé dans la cérébralité pour déjouer son besoin d'Idéal et de plein-ciel. Mais la pensée vraie ne procède pas par "loopings" et pirouettes mirobolantes destinées à laisser le bon peuple "comme deux ronds de flanc" ; elle avance péniblement, lentement, obscurément.

De fait, je devais dès le début du cours m'apercevoir qu'il manquait des plus élémentaires audaces et d'honnêteté intellectuelle, qualités contraires mais aussi nécessaires. Il prétendait ne connaître que Saint-Thomas et faisait comme si la pensée s'était arrêtée à lui. Mais ceci n'aurait pas été trop grave (on s'en tire toujours avec une pensée vivante), s'il n'avait pas pris avec le maître les libertés les plus outrageantes. C'était un spécialiste du tour de passe-passe, en prestidigitateur malicieux qu'il était. Il mettait dans le chapeau on ne sait quoi, quelques idées grandioses et compliquées, et après avoir bien agité, il en sortait les objets les plus ahurissants : du Jean-de-Saint-Thomas, commentateur de Saint-Thomas au XVII^e siècle, des élucubrations à lui qui avaient des formes grotesques ou hallucinantes, inquiétantes, bizarres, très pieuses et très enfantines par certains côtés, des foetus à l'image de leur créateur. Et tout cela se couvrait du nom trois fois saint de Saint-Thomas d'Aquin, qui n'y pouvait mais, le pauvre, et devait en frémir dans son tombeau. Quant à moi, cela me mettait dans des rages indicibles, qui me faisaient sortir de mes gonds et me poussaient à des extrémités coupables. Je faisais de l'obstruction à ses cours, discutais sans fin, me moquais, employais tous les moyens possibles pour mettre en lumière l'inepsie et la malhonnêteté de pareils procédés. Sa charité, qui était sans limites, s'en trouva en grand péril, car une ou deux fois, il se mit en colère. L'auditoire, qui l'écoutait et le regardait bouche-bée, ce qui augmentait encore mon irritation, me prenait pour un orgueilleux, un suffisant, un indiscipliné, etc. J'aurais dû, pour être humble, obéissant et soumis, avaler sans mot dire sa bouillie pour les chats. Cela passait mon pouvoir, et je ne pouvais malheureusement pas me dispenser du cours.

Cela me fit, aux yeux de la communauté, un tort considérable. Je fus considéré comme un rebelle, un mauvais esprit. La preuve que mes convictions étaient fausses, c'était que je manquais de cette humilité qui est le critère de la vérité. Premièrement s'aplatir, deuxièmement croire, voilà l'ordre ; et les apprentis dominicains avaient au moins compris cela dans la doctrine qu'on leur ingurgitait. On ne se donnait pas la peine de discuter avec moi, j'étais jugé ; on me regardait, en récréation, avec des yeux de

commisération, de pitié, en ayant l'air de dire : pauvre réprouvé qui n'a pas le courage de pratiquer la Sainte Humilité, de se soumettre au jugement commun. Je ne me contentais pas d'avoir des "amitiés particulières", voici que je me dressais contre la doctrine traditionnelle. C'était une audace incroyable, inimaginable. Je sentais l'hérésie. Un jour, le Père Desanges me prit à part et me supplia de sortir de mon orgueil qui était le signe évident que j'étais possédé du démon. Pour lui d'ailleurs, tous ceux qui ne croyaient pas comme lui étaient d'effroyables orgueilleux. Comme s'il ne faisait que des exercices d'humilité lorsqu'il pirouettait dans le ciel des idées avec son petit ruban de fumée par derrière !!! Ces gens-là vous implorent de vous convertir, mais au fond ils vous condamnent, et ce sont eux les humbles...

Désormais, j'étais classé comme un disciple du Père Eiser, l'adversaire du Père Desanges, historien et exégète. En effet, je subissais fortement son influence. J'aimais sa façon nette, franche, sans ambages, d'interpréter l'Evangile. C'était un homme et un homme loyal, un des seuls pour lesquels je garde encore maintenant de la considération. Dommage qu'il n'ait pas voulu être entièrement logique avec lui-même et pousser ses idées jusqu'au bout. Il avait une sensibilité évangélique, et cela était nouveau dans ce monde aussi anti-évangélique que possible. Il dénotait d'ailleurs dans son milieu. Il venait de se faire renvoyer du Saulchoir. Un Père l'avait appelé devant moi : "Le Luther moderne". Il était honni, vomé, sali par beaucoup qui lui en voulaient de sa rudesse sans compromis. J'aimais aller le voir pour parler avec lui de ce qui le préoccupait, à savoir surtout le durcissement de plus en plus grand de l'Eglise Catholique qui se fermait chaque jour davantage aux valeurs de vie et de vérité.

Quand je songe que j'avais été jadis un disciple fervent du Père Desanges ! J'avais évacué la plus grande partie de ses constructions, mais peut-être pas l'essentiel, car cet autoritarisme dogmatique que j'avais rejeté loin de moi ne lui était pas aussi cher que son mysticisme et que sa religiosité. Il était trop féminin pour se rouler à fond dans les cadres catholiques, qui exigent qu'on se soit rationalisé et fonctionnarisé jusqu'au fond de l'âme. Il se définissait mieux par une sentimentalité pieuse, inconstante, parfaitement délavée. Je n'avais certes pas cette attitude idyllique et "fleur-bleue", mais par haine des moralismes, je m'étais rejeté, comme je l'ai dit, dans une mystique débridée grâce à laquelle je croyais pouvoir m'évader. Cela je ne l'avais pas renié, bien que j'eus commencé à m'opposer à un idéal semblable et parallèle à l'Idéal religieux, celui de la morale. J'avais purifié mon coeur mais non mon esprit. Je me laissais salir encore par la foi, bien que j'eus expulsé les prudences sociales et les sécurités morales. Je n'étais donc pas un parfait disciple du Père Eiser. Le Père Desanges régnait encore sur mon esprit. J'entrevois concrètement le mensonge qu'il entretenait lorsqu'il essayait d'intégrer un grand philosophe à ses chimères, mais je ne voyais pas l'origine de ce mensonge.

— ∞ —

Ce qu'il y a de plus saisissant chez Saint-Thomas d'Aquin, c'est la solidité intellectuelle et conceptuelle des données qu'il juxtapose à la Foi pour la

prolonger et la soutenir. Il y a vraiment là la naissance — ou plutôt la renaissance après les Grecs — du tempérament philosophique qui consiste à n'accepter rien qui ne soit fondé, certain, évident. Cela fit scandale au Moyen-âge, et c'est pourquoi Thomas d'Aquin fut bien condamné une dizaine de fois et même interdit officiellement en Angleterre, après sa mort. Plus tard, on le canonisa et on fit de lui le docteur officiel de l'Eglise, pour le neutraliser — méthode archi connue et systématisée par l'Eglise catholique qui s'est annexé tout ce qu'il y a de plus grand... et de plus contraire à elle, à commencer par le Christ. Il n'empêche qu'un penseur sérieux se trouve toujours embarrassé par Saint-Thomas d'Aquin. Témoin la dispute fameuse qui eut lieu avant la guerre entre les grands théologiens, à propos du désir naturel de la vision béatifique, désir qui met en cause la notion catholique de sur-naturel, à propos de cette notion de base dans sa philosophie d'unité du composé humain, qui met en question l'idée fondamentale du christianisme d'une âme séparable d'un corps et capable d'une vie à elle, etc. Thomas d'Aquin reste dans la construction chrétienne, mais il y introduit des notions qui, poussées à bout, doivent normalement la faire sauter. Je prétends qu'on ne peut en définitive l'intégrer au christianisme, et je suis prêt à le montrer.

Durant les années précédentes, je m'étais un peu séparé du docteur angélique, d'une part parce que je découvrais d'autres valeurs que les valeurs intellectuelles, d'autre part parce que je sentais qu'il devait et pouvait être dépassé. Mais voici que dans l'obligation où je me trouvais de le défendre contre le Père Desanges, qui en faisait un petit angelot rose et pouponné, je me retrouvais plus profondément ancré dans la tradition soi-disant chrétienne, mais en réalité opposée au christianisme. J'avais subi la même évolution à propos du Christ. Après l'avoir passionnément aimé dans l'Eglise, je commençais à m'apercevoir qu'il s'opposait à cette église aussi radicalement que Dieu peut s'opposer au monde et le divin à l'humain. Expliquer comment et pourquoi l'Eglise s'était annexé ces lumières était un jeu d'enfant : l'Eglise est trop fine et trop intelligence pour ne pas prendre comme bannière et affirmer comme sa source ses pires adversaires ; ce faisant, d'une part elle fausse leur message, l'édulcore, le travestit, d'autre part, elle empêche qu'on les retourne contre elles. Retrouver dans leur nature propre et originale ces doctrines de vie est une oeuvre de géant que notre époque a commencé et mènera peut-être à bien.

MA REVOLTE

Chapitre VII

La vie religieuse, avec ses réglementations, ses obligations, ses contraintes, m'était donc devenue désagréable et repoussante, mais non point invivable. Je m'étais dis au moment de la retraite, et lorsque j'avais senti qu'une option nette et franche m'était demandée, que je pourrais peut-être, moyennant quelques efforts, me réintégrer dans cette société qui avait pour moi tous les caractères d'une prison. Je croyais encore "qu'il suffit de vouloir", comme disent les malins de ce monde. Mais non, quand bien même j'aurais voulu vouloir, je ne me serais pas remis à cette vie-là, car mon corps maintenant disait non. J'avais, dès la fin de cette année, qui m'avait vu revenir au Saulchoir, commencé d'éprouver les atteintes de ce mal qui devait être pour moi, durant des mois, un véritable martyr. L'immobilité, la raideur impassible m'étaient devenues à ce point insupportables que j'éprouvais le besoin incoercible au choeur, au réfectoire, partout, de crier, de chanter, de me sauver. C'était une véritable obsession qui ne me laissait pas tranquille une minute. Imaginez un moine astreint à l'immobilité la plus parfaite dans une stalle au choeur, éprouvant le besoin d'aller tirer la barbe d'un vieux père, ou de chatouiller son voisin, ou de crier comme au milieu des champs, ce besoin devenant tellement impérieux et prenant, à ce point, le caractère d'une idée fixe, qu'il se surprend à commencer l'acte, à l'ébaucher, à le mimer, qu'il se demande s'il ne l'a pas accompli sans le vouloir, etc. Les offices étaient pour moi de tels supplices que je suais à grosses gouttes, éprouvais des bouffées de chaleur qui me procuraient des malaises. Souvent j'étais obligé de sortir, tant ma déroute psychologique était grande. Je me sauvais dans le parc, me roulais par terre... Il fallait pourtant bien que je tienne le coup. Alors j'imaginai des méthodes. Je me raisonnais ou bien au contraire

m'abandonnais. Mais rien ne réussissait à faire fuir ces images obsédantes qui me sollicitaient à des actes stupides, bizarres, inconcevables. Tout dans ce monde est empreint d'une telle gravité qu'il est des gestes, des attitudes qui sont pour ainsi dire sacrilèges. C'étaient évidemment ces gestes, ces attitudes que j'imaginai, et au moment le plus solennel de la cérémonie... Qu'est-ce qui pouvait m'empêcher d'accomplir ces actions dont je ne voulais pas ? Je me voyais les accomplissant, et j'étais arrêté, enfermé, ce que je redoutais le plus. C'était donc un cercle vicieux. Il fallait absolument que je refoule ces besoins incoercibles et plus je les refoulais, plus ils devenaient forts. J'inaugurai une lutte contre moi-même qui recommençait chaque jour, avait ses péripéties, ses échecs, ses victoires. C'était devenu le centre de ma vie psychologique, et personne ne s'en apercevait.

J'en avait bien dit quelques mots à mon supérieur, le Père Rivière, mais cela n'évoquait rien pour lui. Il était de ces êtres sans imagination qui ne pensent que par effets et résultats. Le jour où j'aurais réellement envoyé mon missel à la tête du prier, ce jour-là, il aurait fait quelque chose ; mais en attendant, il me conseillait de faire quelques tours supplémentaires dans le parc ou de prendre de l'aspirine... Il avait atteint l'état mécanique et il ne se rendait pas compte des difficultés insurmontables que représente, pour un organisme vivant, une pareille vie. Il avait pourtant vu mon jeune voisin obligé de quitter l'ordre parce qu'il avait été détraqué nerveusement, et combien d'autres !! Cette année même, un jeune frère, charmant gosse au regard naïf, avait été atteint de crises de rage et on avait été obligé de le lier avec des cordes et de l'envoyer dans un asile. Tout cela n'était sans doute pour lui que des accidents passagers "dont est faite la vie". Je détestais sa façon de prendre les choses philosophiquement, cette incapacité de remonter aux causes, de voir des signes dans les faits. C'était un fonctionnaire, et on le laissait là parce qu'il y accomplissait sa tâche en honnête sous-officier. Et d'ailleurs, qu'aurait-il pu faire ? Il était lui aussi prisonnier d'une institution qui tire sa force de siècles de traditions qu'elle traîne derrière elle comme une fiente gigantesque et majestueuse. Elle se félicite de cette solidarité, de cette pérennité, alors que c'est sa condamnation : ce qui vit passe, et l'esprit reste. Combien d'êtres ont étouffé ces splendides tombeaux, véritables molochs qui veulent de la chair jeune et fraîche !

Je m'étais forgé une autre image du christianisme, d'un christianisme jeune et vivant. Pauvre naïf que j'étais qui croyais qu'on peut concilier l'Eglise, cette Eglise-citadelle de Satan et Vallée de la Mort, avec l'Esprit de Vie, avec le Christ, avec Dieu. Je me croyais à ma place dans cette société de cadavres, et, possédé d'une incroyable audace, je m'attaquais à ce qu'elle a de plus fondamental. J'étais un révolté. Toutes mes violations étaient délibérées, conscientes. Je faisais rentrer des frères dans ma cellule, j'allais me promener dehors après le couvre-feu, je ne respectais pas les cloches, petites choses qui sont des montagnes dans la vie religieuse, car elles dévoilent un état d'esprit. Mais mon corps, qui lui ne se trompait pas, me disait que non, que c'était impossible, que cela ne pouvait pas continuer ; mais je ne voulais pas écouter mon corps, ma sensibilité, mes nerfs. Ce ne serait certes pas l'institution qui céderait dans cette lutte à mort, car elle est trop forte de ses tonnes d'inertie et de lourdeur. Non, ce serait moi qui serais broyé, après bien d'autres, si je ne me décidais pas à sortir, à fuir ces lieux maudits. Pauvre petit téméraire, qui prétendait introduire la vie dans la mort, comme si les cimetières n'étaient pas des lieux abandonnés et qu'on doit fuir ! Quand je fais des cauchemars aujourd'hui, je me revois avec la robe blanche et lié, emprisonné, étouffé, et je me réveille en sueur et heureux d'être libre. Pourquoi m'obstinais-je à

vouloir demeurer dans ces ténèbres, quand tout en moi criait que ce n'était plus possible ?

— ∞ —

Je sentais donc que je ne pouvais plus m'intégrer à ce monde qui tuait l'Amour et la Vie, mais je n'avais pas, pour me soutenir et me guider, une conception nette et assurée de ces déformations et de ce qu'il faudrait mettre à leur place. Mon intuition jusqu'ici était vitale mais non intellectualisée. Le début de l'année qui suivit celle qui m'avait vu en Corse fut, à cet égard, une étape importante, car elle m'amena à prendre une position réfléchie et critiquée, et à faire la synthèse de mes conceptions évangéliques et de mes besoins intérieurs.

Peu à peu, et sans que je puisse jalonner exactement la voie qui me mena à ce problème, naquit en moi cette question : **D'où vient cette structure hiérarchique et autoritaire, cette conception de l'obéissance dont vit l'Eglise et qui la constitue en société ?** Jusqu'ici on m'avait dit : le supérieur est le représentant de Dieu, l'autorité de l'Eglise est divine..., etc. N'y avait-il pas là tout simplement la réaction d'une société qui, sentant ses bases peu assurées, cherche à se justifier à ses propres yeux et renchérit sur ses Droits et les obligations qu'elle impose ; elle invoque alors une soi-disante Foi qui la consacrerait divine, infaillible, etc. ; le malheur, c'est qu'il faut, pour avoir la Foi, — et ceci, c'est elle-même qui l'affirme — avoir déjà adhéré à elle, puisqu'elle est la source visible et le canal de cette Foi ; nous nous trouvons devant une pétition de principe qui a tout à fait l'aspect d'un merveilleux tour de passe-passe. Et de quelque côté que je pris la question, je retombai toujours dans la même impossibilité : l'Eglise justifie sa divinité, sa sainteté, son apostolicité en se fondant sur l'Evangile, mais elle prétend que celui-ci n'a aucune valeur en-dehors d'elle et qu'elle est seule accréditée à l'interpréter. C'est un peu comme si quelqu'un vous disait : croyez en moi puisque je suis reconnu par untel, mais untel n'a de valeur que parce que je lui en reconnais une. Ou bien, il fallait mettre l'Evangile au premier plan et avant tout acte de Foi, et mesurer l'Eglise à ce patron unique et supérieur (c'était la position protestante, malheureusement polluée par de nombreuses options non-évangéliques) ; ou bien, il fallait renoncer à croire à l'Eglise qui vous enferme dans des sophismes inadmissibles bien que soigneusement camouflés.

Pour moi, ma position était prise ; j'aimais l'Evangile, non pas en vertu d'une Foi et d'une croyance qui me permettaient de "l'interpréter", mais parce que je sentais en lui une doctrine de vie qui correspondait à mes options profondes. L'Evangile, comme toute grande oeuvre, est un livre qu'on rejoint autant qu'un livre dont on part. Il ne nous révèle pas des vérités toutes faites qui nous permettraient de connaître des réalités inaccessibles par ailleurs, mais il est une expérience de vie qui nous procure une certitude de la Voie et de la Vérité. Il n'est pas un "truc" pour accéder à un monde supérieur, une "révélation", une source d'informations précieuses et fondamentales — comme un "quotidien" à portée religieuse —, moyennant quoi il n'aurait pas grande valeur et pas grand intérêt, mais la perception, exprimée dans une histoire, de certaines évidences de vie, que nous sommes aussi capables

d'acquérir par nous-mêmes. Ce serait trop facile d'avoir ainsi une "voix de l'au-delà" qui viendrait satisfaire à bon compte notre curiosité ; il ne nous apprend rien de nouveau, rien que d'une certaine façon nous ne sachions déjà, mais ce qu'il nous dit, il nous l'affirme avec une telle force de conviction, une telle certitude, une telle vérité de vie que nous ne pouvons pas ne pas y croire, et c'est cela la Foi, cette assurance, cette force, cette audace que nous acquérons au contact d'une telle expérience. Autrement dit, celui qui ne refait pas pour lui-même la démarche ne peut rien comprendre à l'Évangile. Il doit y avoir une correspondance entre l'attitude personnelle qui nous fait acquérir des certitudes de vie et la connaissance de l'Évangile qui nous confirme dans ces certitudes. L'Évangile n'est donc pas un livre inspiré, en ce sens qu'il ne peut nous tromper sur ce qu'il nous affirme (conception bête et matérielle de l'inspiration comme d'un "confirmatur" qui nous permettrait d'être sûr "qu'on nous dit bien la vérité"), mais en ce sens qu'il est, comme tous les livres qu'on a "écrit avec son sang", pénétré de l'Esprit qui est la Force de la vie. Il n'était pas pour moi article de Foi, principe de croyance — comme il l'est pas exemple pour les protestants — mais un livre qui me retraçait des événements que je devais pour ma part revivre. Il n'avait donc plus pour moi un sens religieux, comme porteur d'une révélation et d'une doctrine cachée, mais un sens humain, c'est-à-dire en dernier lieu et comme tout ce qui est réellement humain, divin.

J'étais sûr de cela parce que c'était comme le point de ralliement de ma pensée depuis quelques temps. J'entrevois le processus qui avait abouti à la formation d'une Église. Au début les apôtres n'étaient rien d'autres que des gens convaincus des vérités que le Maître leur avait appris à vivre ; c'était des "laïcs" essentiellement, qui n'étaient revêtus d'aucun caractère et d'aucun insigne, ce qui les opposait aux prêtres juifs, fonctionnaires de la Religion. Ils disaient ce qu'ils pensaient, ce qu'ils croyaient, et c'était cela pour eux "annoncer la bonne nouvelle", prêcher le Royaume de Dieu. Ils ne demandaient pas qu'on les crût parce qu'ils étaient revêtus d'un pouvoir sacré et représentants de Dieu, mais parce qu'ils proclamaient des évidences que chacun pouvait retrouver pour soi-même dans sa vie personnelle. Ils se seraient bien gardés de vouloir exercer un pouvoir, fût-il divin. Ce faisant, ils auraient mis la Parole à leur service et non eux-mêmes au service de la Parole, car une vérité qui tire sa certitude de celui qui l'affirme dépend de ce dernier, tandis que la Vérité de la vie ne dépend que de la lumière intérieure de chacun et on peut seulement lui rendre un témoignage. Comme le Christ, ils "*rendaient témoignage à la Vérité*", et ils ne faisaient rien d'autre ; ils n'avaient pas l'outrecuidance de croire que la connaissance de la Vérité pût dépendre de leur affirmation. Ils étaient donc au sens propre, des apôtres, c'est-à-dire des hommes rayonnant d'une certitude qu'ils possédaient, et non point des prêtres. Ils n'avaient aucun pouvoir en-dehors de l'effet de leur rayonnement et de leur parole, aucun pouvoir venu du dehors leur conférant un droit et une capacité qui ne fussent pas liés à leur efficacité personnelle et à leur action. Ils ne représentaient pas plus Dieu que n'importe quel disciple du Christ, sauf qu'ils s'étaient mis à affirmer ce qu'ils croyaient. Ils étaient les chefs de l'Église, non en ce sens qu'ils auraient eu des prérogatives particulières leur donnant droit de légiférer et de sanctionner, mais parce qu'ils étaient l'aile marchante de ce mouvement qui, par nature, ne pouvait avoir d'organisation humaine. Ils conquéraient, provoquaient, baptisaient (c'est-à-dire plongeaient dans un bain de régénération ceux qui adhéraient à leur certitude), par la seule Force de leur parole qui mettaient les hommes en présence d'un témoignage qui étaient pour eux comme une mise en demeure. Auraient-ils voulu persuader et attirer en exigeant l'obéissance, c'est-à-dire autoritairement, ils auraient perdu l'essentiel de leur pouvoir et de leur valeur, puisqu'ils

n'auraient plus demandé une adhésion intérieure. C'est-à-dire qu'ils n'étaient pas, au sens propre, des chefs, mais les meilleurs des serviteurs de la Parole. Comment auraient-ils pu l'être puisqu'il n'y avait pas de société, d'organisation, mais seulement une communauté d'hommes possédés de la même certitude ?

Mais ça aurait été trop beau si cette belle pureté des débuts n'avaient pas été polluée par les apports et les déformations des hommes. Il est presque impossible qu'un grand cœur comme le fut le Christ, un Homme véritable, ne soit pas utilisé dès sa mort par les hommes, au profit de leurs prudences et de leurs sagesse. Cette force ennemie que les récits apocalyptiques du Nouveau Testament nous montrent comme allant surgir sans tarder, et inaugurer la fin des temps, c'est l'Eglise même qui va naître, véritable prostituée du corps sacré et pur du Christ. C'est cette Rome chrétienne qui va prendre la suite de la Rome antique et être comme elle la Société, la Cité par excellence, employant les mêmes méthodes d'autorité et usant de la même morale collective. C'est ce magistère doctrinal qui va créer, de la doctrine de vie du Christ, un dogme abstrait, mort, extérieur, qui représentera la "Révélation" et auquel il faudra croire parce que "l'Eglise le présente". C'est cette hiérarchie de Prêtres, aux pouvoirs et aux caractères reçus, tirant leur autorité de leur ordination et non de leur conviction et de leur Vie. C'est cette morale chrétienne, annonce de la morale moderne, du collectivisme moderne, du nivellement et de la stupidité modernes, soumission de l'homme à une société qui veut s'assurer une parfaite sécurité, et propose le Ciel pour récompense de la dévitalisation de ses fidèles. C'est en un mot cette cité du diable, se nommant elle-même cité de Dieu parce qu'elle est l'hypocrisie et le mensonge même, et née du pharisaïsme, qu'est l'Eglise chrétienne qui se forme peu à peu au cours des premiers siècles de notre ère.

Au lieu de comprendre ce qui, dans le paganisme, rejoint la doctrine du Christ, qui s'oppose bien plus foncièrement au judaïsme, comme l'a vu si lucidement Paul de Tarse, l'Eglise naissante s'oppose à lui et lui jette ses martyrs dans une attitude spectaculaire et atroce qui est bien digne d'elle. Elle élabore dans ses conciles, ce dogme aux formules mortes, qui exprime le contraire, très exactement, de la doctrine du Christ et défigure, en les utilisant, les intuitions évangéliques. Elle envoie au désert ses ascètes pour montrer à tous l'image de l'homme qu'elle veut créer, l'image de celui qui a stérilisé en lui les désirs, les volontés humaines, les passions, qui s'est vidé de toutes les puissances de vie et n'est plus qu'un magnifique tombeau. Elle commence à proposer au monde cet idéal trompeur qui n'a pas cessé de séduire les masses crédules : le saint, c'est-à-dire l'homme mort, qui s'est purifié de tout ce que la vie a d'excessif, de fort, d'impur, de truculent, d'avidé, d'assoiffé. Ainsi l'idéal de la société organisée sur le modèle romain, ne tarde pas à remplacer l'idéal christique et à se substituer complètement à lui. L'église n'est pas seulement une société religieuse, sur le modèle de la Synagogue, elle est la société par excellence, et l'idée collectiviste moderne, sous toutes ses formes, dérive directement d'elle. Elle ne propose pas seulement une Foi, une mystique, mais aussi une morale, la Morale. Elle fait le pont entre les sociétés religieuses anciennes, qui étaient avant tout des communautés de culte, et les sociétés modernes, fondées sur l'argent ou l'idée même de collectivité. Elle est la grande responsable — la seule — des aberrations colossales qui règnent actuellement sur le monde et qui s'entre-dévorent.

Tel était l'aboutissement de mes pensées en ces mois de janvier-février de l'année nouvelle, où se consomme la rupture. Une haine violente et non dissimulée de tous les mensonges sociaux et moraux, et en particulier de cette vie régulière qui était en honneur chez les Dominicains, qui n'excluait pas un respect toujours latent pour le monde religieux et mystique. L'Évangile qui se dégageait petit à petit, malgré tout, de la gangue d'ordures parfaitement lavées, stérilisées, mesurées et ordonnées dans laquelle voulaient me faire vivre les pharisiens. La figure du Christ, non pas celle de "Notre-Seigneur-Jésus-Christ", mais Jésus de Nazareth, l'enflammé de Dieu, le Lion de Juda, se profilant par derrière et remplissant mon horizon de sa silhouette de sang et de lumière. J'avais touché l'essentiel de ce message, si je n'en avais pas touché tout, à travers mes tâtonnements de ces deux dernières années ; l'essentiel, c'est-à-dire l'Amour. Mais pas évidemment ce que le monde bon et moral appelle de ce nom, la lavasse pitoyable et généreuse que prêchent en chaire les RP.PP Dominicains, si optimiste, si progressiste (le Révérend Père D. venait de publier un livre : *Optimisme devant ce monde*), qu'il semble le paradis sur terre, le bon petit bonheur sur mesure. J'avais tapé dans le mille, sans le savoir, sans le vouloir, et par le moyen d'une expérience et de quelques réflexions sur l'Évangile, je m'étais rendu compte qu'il est inutile de vouloir créer un monde où les êtres, tels des mécaniques bien remontées, s'attachent à ceux auxquels ils doivent s'attacher, comme ils doivent le faire, et ne font pas de mal à leurs semblables. D'un coup, j'avais éventé le christianisme dans ce qu'il a de plus pervers, comme promoteur d'une morale, d'un code du Bien et du Mal, de la soumission de l'homme à la société, enveloppant encore toutes ces choses dans des langes ravissants de la charité et du désir du ciel, avant qu'elles ne prennent leur essor, seules, impitoyables, destructrices, dans ce terrible monde moderne qui broie les êtres au nom de la sécurité et du Bien, au nom des sacro-saintes obligations, au nom de la générosité et du Devoir.

Il est trop facile d'être athée et de ne plus croire en Dieu. C'est aller trop loin dans la fuite du religieux et, peut-être, pour cela même, échapper au véritable problème, qui est celui de l'Amour. C'est la voie des jeunes parce que c'est la voie moderne. Mais l'existence de Dieu ne me gênait ni ne me troublait en rien. Il me répugnait seulement que le christianisme, incarnation de Satan, ait pris ce Dieu, et se le soit annexé, et l'ait emballé en petits paquets bien propres et relégués finalement au magasin des accessoires, parce que lui, il n'a jamais rien été d'autre qu'un accessoire, un "truc" pour pouvoir aller au ciel, échapper à l'enfer et ne pas mourir. Cela m'offensait profondément, et je sentais trop que les athées, comme les autres, avaient été dupes du christianisme qui avait lié à lui, définitivement, ce Dieu qui n'a pourtant rien à voir avec lui. L'essentiel était de percer le mensonge religieux et cela, je n'allais pas tarder à le faire. Restait l'autre question, la vraie que je commençais à résoudre : l'origine de ce Bien et de ce Mal, dont l'homme a fait des valeurs, des entités intangibles et indestructibles et qui ne sont en réalité que des prudences pour ne pas être troublé, gêné, détruit par les autres. Peu importe qu'on ait évacué Dieu, l'Église, les prêtres, les cérémonies, si l'on garde du respect pour ce "monde moral" qui a en réalité été créé par le christianisme, si l'on continue à croire au progrès, à l'entente des hommes, à la société parfaite et autres sornettes de ce genre. Les Dominicains, les gens de gauche, les progressistes, les éclairés, riaient bien sûr des niaiseries retardataires de ceux qui restaient attachés aux anciennes valeurs religieuses.

Eux croyaient à l'avenir de la science, du socialisme et de je ne sais quoi encore. Ils faisaient le pont, la transition ; ils adaptaient, comme de bons alchimistes qu'ils sont, le virus ancien au monde nouveau. Ils faisaient la révolution moderne du christianisme, et riaient des cris d'alarme que pouvaient pousser des hommes comme l'auteur de la *Vingt-cinquième heure*. Mais je sentais que c'était là précisément qu'était l'erreur et non pas tant dans la croyance, la Foi ancienne, qui n'était que le prodrome de ce mensonge gigantesque qu'est l'univers moderne des bons et des sauveurs de l'humanité.

Pour moi, ce problème avait un aspect concret. Pourquoi devais-je obéir, dans le moindre de mes actes, à un supérieur ? Pourquoi soumettre toutes mes actions à la loi dévorante d'une règle ? Pourquoi ne pas être maître de ma vie et de mes actes ? Qu'un soldat obéisse à son chef, puisqu'il est embarqué dans une aventure qui fait de lui un pion sur un échiquier, passe encore. Mais la vie religieuse prétend être ordonné à la sanctification même de ses membres, et qui peut, mieux que nous, être jugés de notre sanctification ? En cela, je me trompais et ne voyais pas que précisément la sanctification, comme base même de toute moralité et de toute soumission à une loi, est extérieure à l'individu, n'étant pas son essence même, sa constitution même, et qu'elle exige de ce fait l'intervention d'une hiérarchie. Je confondais sanctification et accomplissement de la personnalité, les deux choses les plus opposées qui soient. Je disais encore sanctification parce que j'étais pris dans un complexe chrétien, mais je pensais accomplissement de la personnalité. Peu importait.

Si vraiment, me disais-je, l'homme est un univers en lui-même, conscient de lui-même et ayant reçu les moyens de se diriger, pourquoi s'aliénerait-il dans cette abominable mécanique religieuse ? La foi ne résolvait rien puisqu'elle supposait le problème déjà résolu et qu'elle se contentait de livrer après-coup, des principes (supérieur représentant de Dieu, etc.), qui rendaient l'autorité intangible. Or, rien d'autre que la Foi ne justifiait cette destruction de l'homme.

Je n'apercevais pas que le christianisme, sous la forme de la vie religieuse, est en réalité la matrice et le berceau de tous les moralismes. Cette dépersonnalisation totale qu'il demande à l'homme, auprès de laquelle celle du communisme, du fascisme ou du bourgeoisisme bien-pensant, semblent bien peu de choses, est faite pour préparer les individus à un but autre et supérieur. Ne considérant pas lui-même ce but et donc ne trouvant pas en lui un modérateur et un adoucissant, il considère la régularité et l'autorité comme des absolus ; d'où le vœu d'obéissance, le premier des vœux qui met le religieux dans un état fondamental de soumission. Le militaire parfait de l'état fasciste ou le rouage économique de l'état socialiste, peuvent encore penser qu'ils ne sont soumis que de l'extérieur à la collectivité et chercher à lui échapper. Le religieux, lui, doit se soumettre volontairement et consciemment, par tout lui-même, à l'ensemble social. Il n'est pas concevable qu'il y échappe par une seule partie de lui-même. Il est, par état, et pour ainsi dire par essence, un "régulier" et un "obéissant". Le Moyen-âge, vestibule du monde moderne, a conçu cette chose monstrueuse et a éduqué l'Europe avec elle. Il a, comme toutes les méthodes d'éducation qui procèdent par mode d'exercices, exagéré, renchéri dans le sens de la formation à acquérir. Il en est résulté la vie et l'état monastiques.

J'avais bien compris cela lorsque, au début, je m'étais donné tout entier à la vie religieuse. Je savais que je devais devenir "perinde ac cadaver", c'est-à-dire n'avoir aucune volonté propre. J'avais réalisé à peu près ce qu'on demande à un religieux normal. J'étais devenu un monstre. Je n'avais même

plus de sentiment. Mon bonheur était celui d'une mécanique, pour autant qu'une mécanique puisse avoir du bonheur : sans espoir, sans crainte, sans amour, j'attendais le Ciel. Malheureusement, il y avait dans cette cuirasse des fissures par où s'introduisirent des germes contraires qui firent éclater la forteresse. Mais il restait que j'avais fait par l'intérieur l'expérience la plus terrible qu'il soit donné à l'homme de faire : celle de l'enfer. Car c'est bien l'enfer, ce monde, mort, anéanti, réglé, minuté, parfait, poli, reluisant, lisse, implacable ; ce n'est pas évidemment ce que le christianisme nous a habitué à voir en celui-ci : la bonne vieille chaudière fumante avec les petits diables cornus qui vous asticotent le derrière ; c'est quelque chose d'infiniment plus terrible, plus repoussant, plus désespérant. Je ne souhaite à personne de faire cette expérience qui peut vous faire douter de Dieu plus que la vue de toutes les misères du monde. Il faut en être sorti pour savoir ce que c'est. Si vous interrogez ceux qui y sont, ils vous diront avec un accent sépulcral auquel ils s'efforceront de donner les résonances les plus profondes et les plus lointaines, qu'ils sont "heureux", comme si le bonheur n'était pas tout simplement la spontanéité, la gaieté, l'exultation de la vie. Ne les écoutez pas, mais regardez-les vivre, si vous le pouvez (car ils vivent dans des univers interdits, qu'on ne peut pénétrer à cause des "clôtures") : vous entendrez leur cloches, vous verrez leur défilé, vous assisterez à leurs pénitences, à leurs ascèses et au pire de tout, à leur charité. Jeunes gens, ne rentrez pas dans ces palais de glace et de métal, car vous y serez aussitôt saisi par un sommeil de mort qui vous enlèvera la lucidité suffisante pour dire non lorsqu'ils vous demanderont de vous engager "ad vitam aeternam" au milieu d'eux. C'est le monde de l'intelligence, de l'esprit supérieur et tout-puissant du malin, et vous y serez pris, irrémédiablement, malgré toutes vos résistances. Au début, ils vous disent : vous pouvez vous en aller si vous le voulez, mais ils vous soumettent à un régime tel que vous êtes assommé, détruit, pétrifié ; c'est alors qu'il vous font faire profession perpétuelle ; après, ils vous menacent, vous effraient en vous disant que, si vous sortez, vous serez un renégat, un maudit, un proscrit, et en effet le monde, à cause d'eux, montre du doigt et méprise les "défroqués". Ils ont une force qu'on n'imagine pas, qu'on ne comprend pas, si on ne voit pas en eux l'incarnation du mensonge et de l'esprit des ténèbres. Ce ne sont pas eux les faibles, les démunis, les humbles de ce monde. Ils sont orgueil et puissance, et humilité pour la façade.

— ∞ —

J'avais été attiré dans la vie religieuse par son côté rationnel et implacable qui plaisait à cet aspect de ma nature qui était intellectualiste et méprisante. On a chacun en soi non des tendances définies, mais des potentialités qui peuvent s'orienter dans des sens entièrement opposés. J'étais un nerveux, et il me fallait des choses absolues, excessives. J'avais le choix entre la passion et la raideur carrée du définitif et de l'immobile. Je n'avais pas commencé par la passion, mais j'avais été attiré très tôt par tout ce qui était militaire, dur, théorique. Comme la plupart des hommes, je n'avais pas commencé par exprimer ce qu'il y avait le meilleur en moi. Bien au contraire, il avait fallu que je satisfasse les tendances dans lesquelles m'avait élevé ma famille, morales et intolérantes avant de pouvoir m'en délivrer et passer de l'autre côté. On ne nie jamais que ce qu'on a expérimenté et vécu, du moins s'il

s'agit d'une véritable négation. Tout homme libre est d'une certaine façon un traître. C'est ce que signifie le proverbe souvent répété dans l'Évangile : "Nul n'est prophète en sa patrie". On ne s'oppose vraiment qu'à ce qui vous appartient en propre, à sa famille à ses ancêtres, à ses semblables, et finalement à soi-même. Si j'avais maintenant une telle horreur de ce monde d'acier dans lequel je m'étais engagé, c'est que je l'avais compris et aimé plus qu'un autre et que j'en connaissais tous les ressorts et tous les rouages. Je savais qu'il avait au fond une haine de la vie, de la chair vivante qui le rendait imperméable à tout élan, à tout jaillissement. C'est pourquoi je prenais, même dans la mystique, la voie exactement contraire. Non seulement ma révolte procédait d'une réflexion et d'une conviction contraires, mais aussi d'une attitude de principe, d'une sensibilité nouvelles. Autant je m'étais jadis contraint et violenté, autant j'étais maintenant décidé à laisser parler en moi tout ce qui voulait parler, surtout si cela parlait fort et impérieusement, car le besoin intérieur se justifie par sa nécessité même, et n'est pas comme on le croit caprice et laisser-aller. Être sincère envers soi-même, en grand et en détail, devenait pour moi le principe ; mais il faudrait bien que ce ne soit même plus un principe, seulement une spontanéité, un fait, si je voulais que ce fut l'expression même de ma nature et, à travers elle, de la volonté divine.

Je devenais donc, pour cette société dans laquelle je vivais, un danger à double titre. Premièrement parce que je mettais en question ce qui ne pouvait ni ne devait être remis en question, à savoir l'autorité, l'obéissance. Deuxièmement parce que j'avais un comportement général qui répugnait à ces hommes qui admettent à la rigueur le problème secret et refoulé, mais non l'exultation et l'explosion. Je retournais contre eux la réalité même dont ils se réclament et niais ainsi leur fondement même. Je les battais en brèche sur tous les plans. La lutte était ouverte. Elle allait être farouche, impitoyable, définitive.

— ∞ —

Il me semble qu'il y eut trois stades dans l'attitude des autres, stades d'ailleurs logiques et assez facilement discernables. Tout d'abord l'observation, l'expectative pour voir ce qu'il va résulter de cette fermentation dont on ignore la nature réelle. Puis lorsque j'eus dévoilé mes batteries et pris nettement position, non pas l'hostilité immédiatement, mais un désir de limiter les dégâts au moindre frais possible, et une charité à la fois condescendante et railleuse, pour m'inciter à rentrer chez moi devant l'indifférence du milieu ? Enfin, et lorsque cette méthode eut manifestement échoué, les mesures dures, impitoyables, catégoriques.

Partout où il y a collectivité, il y a police, et dans cette communauté, les supérieurs avaient évidemment leur police. Elle se recrutait parmi les frères qui étaient dans la tendance spirituelle de notre Maître des étudiants, le Père Rivière, c'est-à-dire dans la tendance spiritualiste et religieuse opposées à la tendance active de certains autres. Il y avait parmi eux des hommes très poussés vers l'extase, vers Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, vers le Poverello. Ils avaient droit, à cause de la cote qu'ils possédaient, à certaines mesures de faveur. Ils se réunissaient souvent les uns chez les autres,

chuchotaient beaucoup et avaient une façon assez originale de se mettre en valeur par humilité. J'avais jusqu'ici appartenu à leur groupe et épousé leurs tendances, étant moi-même très tenté par la mystique. Ils me connaissaient donc bien et comme je me livrais à eux sans retenue, ils savaient tout ce que je pensais et tout ce que je cherchais. Par eux, le Père Rivière, qui n'arrivait plus à échanger deux mots avec moi, était bien renseigné sur moi. Il les poussait vers moi pour qu'ils n'aient pas l'air de se détourner de moi.

En même temps, et dans la même ligne, il s'occupait très chaudement des jeunes auxquels je m'intéressais et les prenait en affection, en sympathie. D'une part, cela lui permettait de contre-balancer mon influence, et en même temps de provoquer leurs confidences à mon sujet. Il arrivait ainsi à avoir des détails très précis sur ce que je tramais. Quand il me faisait appeler, ce qui arrivait Dieu merci assez rarement, il me faisait le coup assez classique de la révélation subite qui vous laisse pantelant et provoque des aveux. Un jour, il me fit venir, et me déclara à brûle-pourpoint : "Je sais que vous avez passé au frère Didier le livre de Kierkegaard sur la "Pureté du coeur" Je ne veux pas qu'il lise ce livre. Pourquoi lui avez-vous donné, etc. ?" Etonné, je ne sus que répondre. Un autre jour, le frère Gilles me dit que le "Père-Maître ne voulait plus que nous ayions ensemble de ces nombreux entretiens qui lui étaient nuisibles". Il savait donc que nous nous voyions souvent, que nous parlions ensemble, etc. Il devinait en moi une fermentation suspecte qu'il n'osait réprimer, par crainte de me braquer encore davantage et augmenter mon hostilité à son égard. Il avait la sagesse de se tenir coi, et une malice suffisante pour savoir à peu près à quoi s'en tenir. Nous nous observions, et cette atmosphère de calme apparent chargé de menaces et d'électricité pesait à mes nerfs fatigués. J'aurais préféré que les choses éclatassent, que nous nous prîmes aux cheveux. Mais dans la vie religieuse, on se hait et on se méfie les uns des autres avec la plus parfaite courtoisie et la plus grande aménité. En réalité, je ne pouvais dire à personne ce qui pesait et qui m'occupait. J'étais seul avec des problèmes trop lourds. Je surprénais des regards d'étonnement, d'inquiétude, de suspicion, mais jamais de paroles outrancières, jamais de demandes d'explication, jamais de provocations ; c'était infernal. Quand j'étais rentré de Corse, j'avais essayé de réunir les frères pour les entretenir de ce que je cherchais, susciter leurs réactions, mais après deux ou trois colloques pénibles, on m'avait laissé choir en refusant de discuter avec moi. Cette attitude de supériorité amusée et faussement humble, avait le don de m'exaspérer, de me rendre fou, moi qui ai, par nature, quelque chose du chien qui dispute un os avec violence, rage, jusqu'à la dernière extrémité. J'avais l'impression que ce silence, que ce fossé courtois qu'on creusait entre le reste des religieux et moi était autant qu'un refus de me considérer, un refus de considérer la lumière dont j'étais peut-être porteur. Je troublais leur paix de marbre, leur sécurité de forteresse. J'étais dangereux puisque je remettais en question. Il fallait m'isoler, me mettre en quarantaine.

Le début de cette année était en apparence plus calme que les mois qui avaient suivi mon retour de Corse. On avait essayé de me provoquer à ce moment-là ; on avait cru que je céderais à la première résistance. Non seulement je n'avais pas plié mais je m'étais établi plus solidement sur mes positions qui faisaient maintenant parti de ma chair et de mon sang. Alors on s'était retiré, on avait fait le vide autour de moi et j'étais isolé. Il fallait que je prenne moi-même l'initiative d'établir les contacts et d'aller à ceux qui me plaisaient, mais cela même présentait de grandes difficultés, car la communauté s'y opposait de toutes ses forces. J'étais en présence d'une force de résistance, d'une force passive, d'inertie qui était bien pire que toutes les attaques.

Autrefois, j'avais eu de très nombreuses amitiés, et celles-ci étaient pour moi une des douceurs et des consolations de la vie religieuse. J'avais l'impression de me relier par des liens non-imaginaires à d'autres êtres. Les uns m'intéressaient pour des raisons intellectuelles, d'autres pour des raisons artistiques, d'autres pour des raisons religieuses, d'autres encore pour des raisons humaines. J'en avais plus qu'il ne m'en fallait. Tout marchait bien à ce moment-là, et mes problèmes qui naissaient alors avaient une allure quelque peu excentrique qui plaisait. Tant qu'on ne bouleverse rien, qu'on respecte les cadres, les hiérarchies et les institutions, les hommes viennent à vous et vous fréquentent. Mais ceci n'est pas un signe d'authenticité : "Malheur à vous lorsque les hommes vous béniront". Les rapports qu'on n'établit pas soi-même de haute lutte en se frayant un passage à travers la forêt vierge de la méfiance, de l'indifférence et de l'hostilité ne sont qu'illusions flatteuses et mensongères. L'amitié religieuse qui constitue, avec la charité, "l'amour fraternel", si en honneur dans les couvents, est de ce type. Elle ne met rien en question, ne compromet personne et reste parfaitement neutre. Il n'y a d'autres amis que les disciples, c'est-à-dire ceux qu'on enfante dans la douleur et la soumission, ceux qu'on forme à son image pour qu'ils puissent se passer de vous. L'amitié est de l'ordre de la génération, elle est le rapport propre du père et du fils, et c'est ce qui l'oppose à l'amour qui repose sur le désir et le besoin de possession. Confondre les deux et vouloir que l'amitié soit une sorte d'égalité bienheureuse et de commerce sans conséquence, ou que l'amour soit le lien spirituel de deux êtres qui s'efforcent d'oublier les désirs de la chair, aboutit à nier et à délayer l'un et l'autre.

Dès le jour où j'avais commencé à me poser d'une manière déterminée pour et contre quelque chose, dès le jour où j'avais renié le "monde" et ses stupidités bêlantes et bienfaitantes, j'avais vu tous mes amis s'enfuir en me tirant timidement leur chapeau. Le frère Alix qui était un de ceux auxquels je m'étais le plus attaché, dans la chambre duquel j'avais habité plusieurs mois lorsque le couvent était devenu trop petit pour contenir tous les religieux, et que nous avions été obligés de co-chambrier, le frère Alix était devenu un "ponte", une espèce d'homme important et affairé, qui avait très conscience de sa dignité et de ses fonctions ; il était beaucoup trop conformiste et "dans la ligne" pour comprendre mes diversions ; il était même un tantinet lèche-bottes, ce qui me répugnait profondément ; de plus, il avait essayé de mettre la main, par ordre supérieur, sur le frère Didier, afin de le détourner de moi ; on les avait envoyés tous les deux enregistrer des disques, déjeuner dans leurs familles, etc., et ces manèges étaient sans équivoque ; il était donc pour moi désormais beaucoup plus un ennemi qu'un ami. D'autres avaient été ordonnés prêtres et étaient passés de l'autre côté de la barrière ; il n'y a pas de communication possible entre les "frères" et les "jeunes pères".

Enfin, le Père Dancourt, dont je n'ai malheureusement pas assez parlé dans ce récit, qui était de mon noviciat et avait eu sur moi une influence déterminante pour me faire abandonner beaucoup d'attitudes raides, que j'aimais comme un maître et presque un Père, qui est un des seuls actuellement pour qui je garde un respect sans ombre et sans réticence, venait d'être nommé dans je ne sais quel couvent où l'on allait enterrer impitoyablement son audace dangereuse et son ouverture beaucoup trop évangélique. Il aurait pu, s'il avait été là, m'aider à pénétrer dans ce maquis d'intrigues et de complots dans lequel j'étais empêtré comme dans une toile d'araignée, et dont je ne savais pas me tirer, parce que j'étais sans habitude et sans méfiance ; il avait trop souffert de l'ordure ecclésiastique, qui ne l'avait malheureusement pas amené à remettre en question la structure même d'une institution qui permet une telle ordure, car il l'avait acceptée comme une épreuve nécessaire, avec résignation, à la

manière des âmes simples et non poussées à la révolte, il en avait trop souffert pour ne pas en connaître les ressorts secrets, les tenants et aboutissants, les finesses, les détours.

Il était de ces prêtres, comme on rencontre souvent — trop souvent peut-être — qui savent très bien à quoi s'en tenir sur la misère et le caractère humain de cette Eglise, qui en ont conçu une sorte de rancune triste et morose, un pessimisme, une fatigue, mais qui n'ont pas réagi à cette vision et ne s'en sont pas servi comme d'un tremplin pour accomplir la rupture nécessaire. Leur Foi s'accroche à on ne sait trop quoi et procède d'éléments purement sentimentaux. Elle est réduite à ses éléments les plus essentiels, c'est-à-dire au seul besoin, aussi sont-ils possédés plus par une religiosité vague que par un véritable sens chrétien. Ils ne se font pas scrupule d'accuser Rome, le Pape et les cardinaux, et de sourire des évêques parce que tout cela, à leur sens, est secondaire, mais ils oublient que la force du christianisme est de donner une consistance humaine et institutionnelle à ce qui, sans lui, s'envolerait dans la fumée et le brouillard du désir d'un au-delà. Ce sont les mystiques de l'Eglise, qui lui font du tort parce qu'ils tendent à la ramener à ses éléments primordiaux auxquels elle ne peut ni ne doit se résoudre.

En même temps, étant dans l'Eglise sans en faire partie réellement, ils la jugent avec une lucidité et une vérité qui étonnent car elles sont plus grandes parfois que celles de ses adversaires (qui sont par hypothèse en-dehors) : je n'ai jamais entendu de jugement plus dur et plus définitif sur l'Eglise et sur ses membres que lorsque j'étais dans la vie religieuse, de ces jugements qui vont au fond des choses, vous caractérisent en quelques mots une situation (comme ce jugement d'un théologien qui revenait de Rome et concluait traditionnellement — et faussement — : "Il faut que l'Eglise soit divine pour avoir continué de subsister malgré les c... qui la gouvernent"). Si vous voulez vous orienter à travers les sentiers tortueux et enchevêtrés de l'Eglise catholique, adressez-vous à ces mystiques psychologues qui comprennent mieux que quiconque le milieu dans lequel ils vivent. Ce sont les guides-nés de ce pays très difficile d'accès. Le Père Dancourt aurait pu être pour moi ce mentor dont j'avais besoin ; malheureusement il n'était plus là, aussi allais-je être obligé de m'orienter seul, à tâtons, dans ce labyrinthe dans lequel je devais me perdre plus d'une fois, à travers chutes, glissades, impairs, bêtises. J'étais comme un enfant, malgré mes prétentions et mon expérience dont je me faisais gloire, au milieu de loups vêtus de peaux de brebis, bêlant à qui mieux mieux, faisant les yeux blancs, animés des meilleurs sentiments du monde et décidés à me "faire du Bien" coûte que coûte. Que n'allais-je pas devenir, pauvre petit sans défense et croyant être paré au maximum contre toute attaque — ce qui est la pire des dispositions pour entreprendre une guerre.

— ∞ —

Dans ce cadre d'acier, dans ce désert peuplé d'hommes cuirassés et murés dans le silence, je développais une effervescence qui me faisait oublier que j'étais au milieu des glaces, mais qui les énervait, les excédait, les faisait se rétracter davantage encore sur eux-mêmes, car il n'y a rien qui répugne plus à

l'immobilité scientifique du "monde" que le mouvement de la recherche. On n'est jamais si remuant que lorsqu'on ne touche pas encore la solution, lorsqu'on possède seulement certaines données sûres qui sont des îlots au milieu d'une mer d'ignorance. Il y avait en moi comme un noyau d'intuition et de pensées qui se cristallisait dans l'Évangile lu et suivi à la lettre et une sensibilité aux réactions fortes. A l'aide de ce livre qui pouvait constituer une base stable et durable et de cette espèce d'instinct qui me détournait de tout ce qui était frelaté, je m'orientais au milieu des questions qui jaillissaient par centaines et s'engendraient les unes les autres, de découvertes sans cesse renouvelées, de situations compliquées et périlleuses.

Alors qu'au début, lorsque j'avais commencé à me demander si j'étais dans la juste voie, je n'avais eu pour me guider que les canaux mêmes qui m'avaient permis de faire mes découvertes, à savoir Dostoïevski ou Kierkegaard, les situations passionnelles que j'avais eues à résoudre ou encore l'Évangile, mais dans son sens le plus général, j'avais maintenant des critères, et on ne commence vraiment à pouvoir faire des progrès dans la voie de la découverte de soi-même que lorsqu'on a des critères, qui sont comme des pistes qu'on n'a qu'à suivre jusqu'au bout pour arriver quelque part. On est le sourcier de soi-même : au début, on ne possède qu'une baguette pour se guider, et c'est bien peu de chose, puis lorsqu'on a trouvé la source, on n'est certes pas arrivé au bout, mais on tient virtuellement ce qu'on cherchait, on le possède par avance.

On ne commence, dans ce domaine, que lorsqu'on a acquis un goût. Voltaire et Jean-Jacques Rousseau n'étaient pas encore opposés réellement au christianisme parce qu'ils n'avaient contre lui que des arguments ; avec Nietzsche commence la véritable opposition au christianisme, comme il en eut lui-même conscience : "Ce ne sont plus nos arguments, c'est notre goût qui décide maintenant contre le christianisme". J'acquerrais moi aussi un goût anti-chrétien, anti-moral, qui dissolvait, sans que j'en eusse conscience, tout ce qu'il y avait de faux dans les constructions que je pouvais me faire pour me justifier à moi-même mes options. Bien sûr, je restais toujours attaché à l'Inde, au yoga, aux mystiques, mais je cessais peu à peu de vivre moi-même dans cet univers à la fois licencieux et désincarné qu'est l'univers mystique, je cessais d'être personnellement un "contemplatif", et ne retenais plus de tout cela que ce sens de la solitude nécessaire, du silence qui en est à peu près le seul élément authentique. L'oratoire, l'oraison perdaient peu à peu de l'importance qu'ils avaient autrefois pour moi ; je les fréquentais de moins en moins, je ne me plaisais plus tellement à ces longs colloques avec Dieu dans lesquels je croyais ouvrir mon cœur et mon âme au Bien-Aimé. J'étais plus soucieux de me séparer de ce "monde" que je haïssais de plus en plus et qui n'était pas hors la clôture comme on le croyait, mais bien à l'intérieur d'elle.

J'interprétais les constructions dans lesquelles autrefois je vivais, et c'était, dans une très grande mesure, m'en libérer. Du coup Dostoïevski, Kierkegaard commencèrent à se placer d'eux-même à la place qu'ils méritaient, à devenir pour moi des témoins d'une démesure, voire d'une démence, qui ont leur valeur, comme expression du "mal", lorsqu'il s'agit de se délivrer de l'univers du Bien, mais qui en soi ne sont rien d'autre que l'affirmation, en creux, du Bien lui-même. J'étais comme le jeune homme dont parle Nietzsche dans Zarathoustra, qui, dans son désir de s'élever vers les cimes, ne réussit qu'à enfoncer plus profondément ses racines dans la terre et se sent la proie de toutes les tentations, celles de Dieu et celles du diable.

On sort de cet état intermédiaire le jour où l'on ne croit plus à des attitudes, à des gestes et à des actions, mais à des principes de vie. En réalité, il n'est rien que nous devons faire ou que nous devons ne pas faire, car il n'y a pas d'actes stéréotypés, obligatoires qui soient à la mesure de l'homme éternel. Il faut dépasser l'homme et ses buts illusoire, aussi élevés et aussi transcendants soient-ils, et pour cela accepter la réalité, l'événement tels qu'ils viennent avec leurs nécessités immédiates qui nous obligent à une perpétuelle invention et avec les ruptures qu'ils occasionnent qui nous font passer d'emblée à un autre plan. Je commençais précisément à affectionner cette immédiateté de l'instant dans lequel se réalise le plaisir qui n'est absolument pas à dédaigner. Jusqu'ici je savais à peine profiter de la vie, mais voici que je commençais seulement à jouir de ces innombrables possibilités qui nous sont offertes par les choses.

Il n'est pas difficile de goûter la nature et le soleil lorsqu'on est sur le lac du Bourget ou en Corse, mais dans la banlieue de Paris ! La nuit et le jour, le repas, les arbres du parc et sa verdure, et les vaches, et l'eau de la Seine, tout cela commençait seulement pour moi à avoir un sens. Je m'attachais au seul désir, en lui-même, en-dehors de tous les éléments artificiels qu'on peut lui ajouter. Je ne travaillais presque plus, mais j'essayais de me replonger dans mon corps que le christianisme m'avait appris à mépriser. Inséparable de ma pèlerine, je commençais à sortir régulièrement dans la forêt de Sénart et je me couchais près d'un arbre dont je sentais les racines, les feuillages, le tronc, avec lequel je communiais. J'éteignais ma lumière très tôt et profitais de l'obscurité qui apporte tant de sensations nouvelles et originales : je commençais à aimer la nuit, qui devait être, durant des années, la compagne de mes rêves, de mes enthousiasmes et de mes peines. J'affectionnais le froid qui oblige à se pelotonner et à reprendre contact avec soi-même. Je me glissais nu dans mon lit, sans la "tunicelle" qui vous gratte la peau, le "calige" qui vous serre les c..., la ceinture symbole de la chasteté du moine et le rosaire autour du cou dans lequel on risque toujours de s'étrangler ; j'aimais sentir les draps frais et mon corps dont j'ignorais la douceur et le soyeux. Je ne me donnais plus la "discipline", car je ne voulais plus du plaisir pervers qu'on éprouve lorsqu'on a passé la limite de la douleur, et qu'on ressent une espèce de satisfaction morbide à frapper toujours plus fort et à voir couler le sang. Ce n'était pas si facile qu'on le pense pour moi de prendre plaisir aux choses et d'être content, lorsque pendant des années et des années, j'avais appris à contrarier mon instinct, à faire l'opposé de ce que je désirais, à mépriser la satisfaction et la jouissance. J'acquerrais le sens de la Joie. A Noël dernier, alors que j'étais seul en pleine campagne, j'avais été saisi par cette

idée qu'il fallait que je retrouve la Joie toute simple, la joie de la terre et du jeu, la joie de l'homme ; c'est alors que j'avais écrit un *Plaidoyer pour la Joie*.

— ∞ —

Tout se préparait en sourdine, sans que j'en susse rien, et je le sentais. Je n'avais même pas la possibilité de défendre ma cause, car on refusait de m'entendre. Un jour, je me trouverais au pied du mur, devant une décision irrévocable, et je n'y pourrais rien. Ce sont des gens dont toute la psychologie et l'âme consiste à "juger", c'est-à-dire à condamner. Ceci revient à traiter l'homme comme un objet qu'on élimine de son univers sans même l'avoir entendu, parce qu'il est dangereux. Toute la procédure de l'inquisition, qui existe encore aujourd'hui, est basée sur ce principe : elle est entièrement secrète, et l'intéressé lui-même n'en sait rien, les motifs qui ont poussé à sa condamnation ne lui sont même pas communiqués après coup. L'Eglise qui est essentiellement un tribunal ne peut admettre que l'accusé se mette, même momentanément, sur le même pied qu'elle ; ce serait quitter l'espace d'un instant, sa nature de "juge" qu'elle ne peut récrier. D'où il résulte que la vérité ne peut lui venir, à elle et à ses membres, d'aucune manière, car elle se bouche a priori toutes les issues ; elle interdit par exemple à ses fidèles, la lecture des "mauvais livres" qu'elle ne veut ni ne peut discuter, réfuter, annihiler : elle supprime l'occasion.

Je sentais que mon dossier était en train de se charger de lourdes, de très lourdes pièces et qu'il m'était impossible de faire le clair, de me défendre, de me justifier. Comment l'aurais-je pu puisque je sortais d'une ligne qui était considérée d'emblée comme la seule bonne, la seule valable ?

Le chrétien est aussi logique à l'intérieur de sa Foi qu'il l'est peu lorsqu'il s'agit d'accéder à elle. Il reconnaît lui-même que la Foi est au-dessus de l'esprit et ne peut se fonder sur des raisons qui la justifie, mais ceci, loin d'être pour lui une objection, constitue le fondement même de son adhésion : il préfère renoncer, dès le point de départ, à fonder sa conviction, il préfère lâcher le réel, se mettant ainsi dans une position supérieure qui, croit-il, le rend inattaquable, plutôt que d'accepter la loi commune, et de se situer sur un terrain où la lutte et la discussion restent possibles. Comme ceux qui croient au pouvoir souverain de l'argent ou à l'existence d'une société parfaite, il décrète lui-même ce "qui est" bien loin de s'y soumettre. Il refuse donc dès le principe, la régulation de l'esprit et de la réalité et se crée son but, son monde, son donné ; quoi d'étonnant alors qu'il soit à l'intérieur de son univers d'une logique et d'une intolérance implacables : tout, autour de lui, est construit, "décrété" et l'air bienfaisant des choses "telles qu'elles sont" ne pénètrent pas jusqu'à lui. Il vit dans un empyrée aux murs nus, au ciel de bronze et aux portes d'acier. Celui qui à l'intérieur ose s'insurger, émettre une opinion contraire, n'est même pas pris en considération, il est jugé d'avance ; il faut l'éliminer, le "liquider" proprement, un point c'est tout. Ainsi procède-t-on chez les marxistes ou dans toute autre société où l'on poursuit un but "construit" : même esprit, mêmes méthodes.

J'ai même l'impression, en y réfléchissant, que la liberté assez étonnante qu'on me laissa en ce début d'année, n'était pas exempte du désir de me pousser à me compromettre. On savait fort bien tout ce que je faisais, et que je choisissais les offices qui me convenaient, et que je sortais quand je le désirais, et que je recevais chez moi, et que je lisais des livres défendus, mais plutôt que de s'opposer à moi, on préférait attendre que je fisse quelque acte monstrueux qui permettrait de me mettre une bonne fois à la porte. On était assez psychologue pour se rendre compte que je ne m'arrêterais pas là. Quant à moi en effet, bien que je sentisse tout ce que ma situation avait de dangereux, je voulais être sincère avec moi-même et développer mes convictions quoi qu'il pût m'arriver.

C'est à cette époque que j'entrevis ma sortie de l'Ordre, comme un événement terrible et catastrophique, mais que j'acceptais parce qu'il était la conséquence nécessaire de mon attitude. Je ne croyais pourtant pas qu'elle arriverait si vite. On fait des prévisions qui sont justes si elles émanent de la sensibilité et non du raisonnement, mais on se trompe presque toujours sur "les temps et les lieux". On peut prophétiser des événements mais non des faits historiques.

Et pourtant, j'aurais voulu, si je l'avais pu, demeurer dans cet ordre dominicain dans lequel je m'étais engagé pour la vie. Pourquoi cet attachement ? Non sans doute parce que je voulais rester fidèle à mon vœu : cette sorte de fidélité commençait à me paraître de plus en plus suspecte ; mais parce que je croyais encore que la vie religieuse réalisait, à l'exclusion de toute autre vie, certaines valeurs fondamentales. Au-delà même du mysticisme, de cette possibilité d'accéder soi-disant à un monde supérieur, elle me donnait, croyais-je, la solitude, la séparation des hommes, le retirement nécessaire à toute activité qui se veut consciente d'elle-même.

Mais en cela, je me trompais. La vie religieuse met certes des barrières entre elle et ce qu'elle appelle "le monde" (qui n'a rien à voir avec "le monde" de l'Évangile, non délimité localement), mais elle réinstalle à l'intérieur de ces barrières une vie sociale, non fondée sur les rapports spontanés entre hommes, qui rompt ce silence qu'elle avait paru rechercher. Malgré toutes les mesures qu'on prend dans la vie religieuse, pour "fermer la porte", il reste un bruit, un remue-ménage, un mouvement entre ces murs, qui font de ce lieu un des plus agités de la terre. C'est que précisément la vie de collectivité dans un espace clos et dans un cercle volontairement limité, est plus astreignante, plus brimante, plus préoccupante, que la vie dans une société vaste aux contours indéfinis. Dans la conception monastique de Saint-Benoît (conception occidentale qui s'oppose à la conception orientale des ermites grecs), la "vie commune" tient une place centrale. Chez les trappistes, la solitude, même momentanée, ne se conçoit même pas — je parle évidemment de solitude matérielle —. Chez les Jésuites, la vie se militarise au maximum, se collectivise. Vivre toujours avec les mêmes personnes une existence réglée suppose qu'on se plie à un horaire fixe et rigoureux, qu'on mette des étiquettes précises au lieux et aux moments, qu'on tienne compte des habitudes d'autrui, qui finissent par être tellement connues qu'elles constituent des univers séparés. On finit par se connaître parfaitement, sans pour autant s'aimer, lorsqu'on s'est réuni sans s'être choisi, et cette connaissance est ce qu'il y a de plus absorbant et distrayant : il n'y a sans doute jamais eu de société plus étouffante que celle de Robinson et de Vendredi, par cela même qu'ils vivaient tous deux dans une île déserte. Aussi bien l'exiguïté des lieux et la limitation de l'espace qui vous est réservée obligent-elles à une organisation très précise du temps, car on doit tous faire le même exercice au même moment, puisqu'on ne peut pas s'en aller chacun

de son côté quand bon vous semble. Les cloches, les affiches, les règlements vous rappellent sans cesse aux exigences de cette collectivité qui ne veut à aucun prix se faire oublier, qui est un centre pour elle-même. La solitude n'existe pas dans une collectivité. Or, il n'est rien de plus collectif qu'une communauté religieuse, qui considère le supérieur comme un représentant de Dieu et le membre voisin comme un frère.

Bien que je souffrisse de cette vie collective qui m'apparaissait comme une aberration, et qui répugnait à ma sensibilité comme à mon corps, je ne voyais pourtant pas qu'elle broyait cette solitude qui m'était si chère. Je restais attaché sentimentalement à l'idéal qui avait présidé à ma vocation : celui d'une vie retirée, occupée de Dieu et de la réalité seuls, ignorante des mensonges humains, sans me rendre compte que cet idéal était journellement renié, piétiné, détruit. Ma vocation, c'est-à-dire l'illusion du début qui n'avait un sens que comme point de départ et comme visée, faisait écran en moi, comme il arrive toujours. J'idéalisais cette vie religieuse dont je voyais pourtant avec une grande lucidité le vice fondamental. Cela me mettait dans une situation fautive, car je reniais une institution dans laquelle je voulais à tout prix rester, ne la voyant pas telle qu'elle était. Cette erreur devait me mener à l'impasse que je vivais durant cette année : celle de quelqu'un qui n'a plus rien de commun avec le monde dans lequel il vit et qui, pourtant, s'y maintient, croyant représenter mieux que quiconque les tendances de ce monde. Ce rôle de réformateur, qui ne pouvait être le mien puisque je n'avais aucunement à ramener l'ordre à ses débuts, qui étaient aussi faux que les temps actuels, déformerait la conscience que j'aurais de moi-même et me ferait prendre pour ce que je n'étais pas.

— ∞ —

C'est peu avant la fin du carême que je me mis à prendre une attitude nette qui provoqua, par ses diverses répercussions, mon départ. Je me dis qu'il n'était plus normal, étant donné mes convictions, que j'aie avec mes supérieurs les rapports que j'avais avec eux autrefois. Jusqu'ici, je demandais une permission chaque fois que j'avais à faire la moindre chose ; je rendais compte de tout ce que j'accomplissais dans le privé ou sans avoir pu en demander l'autorisation, j'obéissais scrupuleusement aux règlements, même si ceux-ci contrariaient mon désir. Mais quel sens avait maintenant cette attitude puisque j'étais décidé à prendre la responsabilité de ma vie et à la mener selon mon inspiration ? Tous les beaux bateaux auxquels j'avais cru autrefois, celui du renoncement à sa volonté propre, celui de la soumission à un supérieur par esprit de sacrifice, celui de l'humilité dans l'obéissance, avaient sombré dans la certitude d'une hypocrisie supérieure ; je savais que derrière tout cela, il y avait la recherche d'une sécurité, soit celle du salut de son âme, soit celle du salut de soi-même dans la société au nom de laquelle on demandait l'héroïsme, la générosité, le renoncement, etc. ; tout cela était trop beau pour être vrai : la vie est plus dure et moins grandiloquente.

Eh bien oui, j'étais décidé à rechercher la joie, le plaisir, l'épanouissement de moi-même, la satisfaction de mes désirs, et je ne voyais là-dedans aucun cynisme, aucune outrecuidance, mais simplement la sincérité nécessaire de quelqu'un qui prend la voie toute simple de l'homme, voie d'ailleurs âpre, rocailleuse, semée d'obstacles et de souffrances. J'aurais ma Croix, moi aussi, mais ce ne serait pas la croix méritoire, encensée et bénie de l'accomplissement du devoir, de la vertu. Non, j'en avais assez d'être inscrit sur le palmarès et les tableaux d'honneur à cause de mon "obscurité", de mon dévouement, de ma sainteté. Je voulais quelque chose de plus vrai et de moins reluisant. Je voulais un saut plus profond dans l'abîme pour une résurrection plus réelle et plus totale. Je sentais maintenant avec mon nez, que toutes ces grandioses constructions aux murs de marbre blanc, tâchés du sang des martyrs de tous les temps, de ceux qui n'avaient pas voulu renier leur foi, de ceux qui avaient sacrifié leur bonheur et leur plaisir pour le Bien de l'Humanité, de ceux qui avaient fait à Dieu le don de leur virginité, de ceux qui s'étaient offerts en holocauste, etc., n'étaient que de colossaux mensonges dont la beauté toute extérieure, le faste, la consécration avec sceaux et signatures des grands de ce monde, disaient assez qu'ils n'étaient pas plus pleins que le néant.

D'emblée, j'avais été au centre du problème, c'est-à-dire à ce fait de l'autorité qui est comme le noeud et le moyen de la machine. J'avais senti que tout, leur ascèse et leur morale, leurs exercices et leurs spiritualités, aboutissaient à cette aliénation monstrueuse de l'homme dans une collectivité ; que la morale chrétienne, toute personnelle, toute intime, aboutissait en dernière analyse à la fourmilière et à son nivellement. Je n'avais pas de temps à perdre pour dénoncer leur masochisme ou leur sadisme, ou leur refoulement, ou leur orgueil rentré. Non, il fallait que je tape dans le mille et que je n'éparpille pas mes munitions dans les cercles autour. Il fallait que je prenne tout de suite une attitude nette en face de ceux qui auraient voulu me mettre dans le rang des petits-frères-consacrés-à-Dieu sous l'autorité-de-leur-supérieur-représentant-de-Dieu. Il fallait que je fasse un vigoureux croche-pied à la Sainte-Obéissance, trois fois sainte, qui marche en robe immaculée en tête du cortège dont font partie la Sainte-Humilité, le Saint-Abandon, le Saint-Renoncement, et toutes les Saintes-Vierges mises au monde et entretenues par le christianisme. Peu important que je crusse ou que je ne crusse pas au Ciel, à l'Au-delà et la Transcendance, mensonges seconds, préparatoires, dilués, du moment que je m'attaquais au mensonge central, au dernier, à l'ultime, résumé et synthèse des deux autres, choyé et dorloté dans son berceau par le christianisme, puis lancé par lui dans le monde et qui avait donné tout ce que nous voyons fleurir aujourd'hui, moralismes, collectivismes et défenses de la justice outragée, etc., toutes les entreprises pour la protection de l'homme, pour sa sacro-sainte-sécurité, pour sa tranquillité, pour son assurance, pour sa prudence, pour son bonheur, pour son repos, pour sa paix, pour son calme.

L'amour avait passé sur moi comme un souffle de feu et voici qu'il me poussait maintenant à m'opposer, à détruire, à nier. J'avais pu en arriver là parce que je n'en étais pas resté à une expérience, mais que je m'étais mis péniblement et laborieusement à une réflexion sur cette expérience. L'esprit rend fort, rend méchant, rend dur ; il donne le désir de ce feu qu'on n'a de cesse de voir allumer, parce que c'est le feu de la vie qui engendre en brûlant et crée en consumant. Il ne me suffisait pas d'avoir été mis dans la pire situation qui puisse être au point de vue moral : celle d'un homme qui en aime un autre dans un monde où l'amour est interdit, après avoir fait vœux de chasteté. Je n'avais pas non plus à me justifier car se justifier, c'est montrer

qu'on rentre par un biais ou par un autre, dans l'univers moral et je ne croyais plus à cet univers. Il fallait que je voie clair dans cet idéal qu'on m'avait présenté jusqu'ici comme le Beau, le Propre, le Sain, le Pur, le Méritoire, le Sacré, et que j'en dénonce le vice caché, car, encore une fois, il est trop beau pour être vrai, et la réalité est belle, non parce qu'elle est une quintessence et une séparation, mais parce qu'elle est. Je devais débarrasser le monument de sa voûte de noblesse et de dignité dont il s'est revêtu pour porter un masque et montrer que, par derrière, il n'est qu'un tombeau dans lequel gisent des squelettes. Cela signifiait que moi-même, le premier, je me refuserais ce luxe de rentrer dans les cadres du Beau, du Propre, du Sain, du Pur, du Méritoire et du Sacré, et que j'accepterai la honte, la réprobation, le mépris, le renvoi. Je serais un homme déshonoré, mais je l'étais déjà ; je serais un ver de terre foulé au pied, afin d'ouvrir la voie qui passe non plus par le ciel et l'empyrée, mais par la terre, et qui, à travers la terre, va à Dieu. C'était une autre noblesse que je voulais, non pas celle qui est conférée par les hommes et leurs parchemins et leurs canonisations et leurs légions d'honneur, mais celle qui est conférée par le dépassement personnel que nous accomplissons, en face de Dieu, pour accepter la condition humaine et ses dangers et ses risques, ses souffrances et ses non-sens.

Quelle puissance absurde et paradoxale m'avait saisi pour que je ne sois plus sensible à la tranquille assurance que confère l'honorabilité du devoir accompli, de la loi respectée, de la société bénie, cette tranquille assurance qu'ils nomment, dans leur jargon, paix de la conscience, équilibre du chrétien, bonheur du juste ; et que j'aie me jeter dans une aventure insensée dans laquelle je devais perdre tout ce qui fait encenser, admirer, respecter un homme. Sans aucun doute, c'était l'Esprit qui m'avait pris, car ce n'était pas ma nature pusillanime qui m'aurait poussé à m'opposer en face à des institutions et à des êtres entourés d'un halo divin. Expliquer une telle attitude par d'heureuses rencontres : celle de l'Évangile, d'hommes sincères, de la nature, de personnes aimées, est certes une explication, car tout ceci est grâce et c'est par là que passe Dieu lorsqu'Il veut nous prendre par la peau du dos et nous faire valser dans les étoiles de Son Amour. Mais c'est tout de même insuffisant, car on peut passer à côté de tout cela. Il faudrait pouvoir embrasser la totalité de la grâce et ce qu'elle implique dès notre naissance comme préparations charnelles chez nos parents, chez nos maîtres, chez nos camarades et dans notre peau même, dans notre tempérament.

— ∞ —

J'ai l'impression que c'est à ce moment, exactement à ce moment-là, que tout s'est mis à se cristalliser, à prendre vie, à jouer ensemble et à dérouler son cercle de relations, et que j'ai commencé une autre vie, toute autre, absolument autre que la précédente. Du jour où j'ai commencé à faire front au Père Rivière, et où j'ai cessé de me rouler à ses pieds comme un chat lascif. L'Évangile comporte cela bien sûr, il suffit de voir l'attitude du Christ en face des pharisiens et comment il envoie balader leur légalité et leur sabbat, mais au fond peu importe, car l'essentiel, c'est de se retrouver pour soi-même une révolte qui a valeur intrinsèque, dont celle du Christ n'est qu'un cas particulier. Non, me disais-je, je ne demanderai plus de permissions, je

n'obéirai que si cela concorde avec mon choix, je ne me soumettrai pas a priori à la règle. Quelle danse cela allait être quand j'irai exposer à mes bons petits frères en religion cette doctrine insensée. Car pour eux, descendre à l'heure à l'office, manger à l'heure, dormir à l'heure, et aller à Quimper-Corentin si le supérieur les y envoie, et même aller planter des manches à balai dans le jardin, fait partie des obligations évidentes, indiscutables du religieux. Cela va de soi au même titre que la Foi. L'univers moral des rapports sociaux et de la vie collective ne se met pas davantage en question que l'adhésion à un dogme. On a sucé cela avec le lait de sa mère et on y croit dure comme fer, dût-on en mourir.

Mon premier acte de rébellion ouverte consista à aller rendre visite à une de mes cousines, qui était religieuse dans la même région que moi, sans en aviser le supérieur, ou plutôt en lui faisant connaître tout simplement ma décision. Quand je revins, il me demanda pourquoi je n'étais pas venu lui demander la permission et me sermonça comme il était de son devoir. Je me mis alors à lui dire que j'avais pris la résolution de vivre ma vie comme je l'entendais et que je n'avais plus aucune raison de demander des permissions ou de tenir la règle pour intangible. Le pauvre homme fut atterré. Il croyait à une nouvelle lubie de ma part, à une nouvelle fantaisie. Il fit semblant de ne pas prendre ça au sérieux car cela lui semblait si monumental, si monstrueux qu'il ne pensait pas qu'un religieux pût avoir une idée pareille. Pour lui, c'était une décision de fou, quelque chose qui était réellement impensable, comme le cercle carré. Qu'un homme revêtu d'une robe de moine pût accomplir un acte qui lui fût personnel, qui lui fût propre, dont il pût prendre la pleine et entière responsabilité, ne rentrait pas et ne rentrerait jamais dans sa cervelle. Il était aussi effaré qu'une poule qui aurait trouvé un couteau. Ce qui pourtant semble normal, naturel, aller de soi lui paraissait l'excentricité même. Ce qui est difficile à ces gens-là, c'est tout d'abord de concevoir la possibilité même d'un monde autre que le leur. Ils sont rivés à leur univers non seulement de fait et par leur action, mais avant tout par leur pensée qui s'est appauvrie à un tel point qu'elle ne peut même plus imaginer le contraire de ce qu'ils vivent. Ils sont comme des plantes qui développent à l'infini les formes déterminées qu'elles peuvent seules développer, mais qui jamais n'auraient l'idée de s'élancer hors de leur monde et de leur limite. Ils ont atteint cet état minéral qui est l'état par excellence de l'homme, qui, grâce à son intelligence et à sa volonté, arrive à se nier à ce point lui-même qu'il rejoint, dans sa vie, ce qu'il y a de plus contraire à sa nature.

Il était sur sa chaise, le buste droit, et, avec son accent bourguignon, il me répétait sans se lasser les slogans et les clichés de la vie religieuse : le religieux a renoncé à posséder une volonté propre et personnelle ; il est soumis tout entier et fondamentalement à son supérieur qui représente lui-même Dieu ; le supérieur est juge des moyens de sanctification de son religieux, etc. Toutes ces formules me laissaient évidemment froid ou plutôt m'agaçaient. Je les avais entendues tellement depuis cinq ans que je portais la robe blanche. On ne faisait que nous les ressasser, comme des discours politiques ; on les mettait à toutes les sauces et on nous les enfonçait dans la tête à coups de marteaux. Les "conférences spirituelles" portaient pour les trois-quarts sur ce sujet et n'étaient pour ainsi dire que des variations sur ce thème unique. On nous montrait le religieux se liant indissolublement au moyen des vœux et faisant ainsi don à Dieu de sa liberté, les chaînes avec lesquelles il s'attachaient devenant des chaînes bienheureuses, des chaînes d'Amour, etc. ; ça, c'était pour les jours de profession, quand le nouvel affilié, tout blanc dans sa robe neuve ou lavée, avait besoin de subir publiquement un discours qui le marquerait toute sa vie. Il y avait la

"conférence" enflammée sur la Tentation perfide du démon et du "monde" qui nous poussent à agir par nous-mêmes, sans maîtres, sans contrôles, "comme si nous étions libres", et à rejeter le joug évidemment très pénible mais si suave du Christ. Il y avait le discours pratique et opportuniste tendant à démontrer que l'obéissance est somme toute ce qui sert le plus dans la vie et ce qui permet de vivre en paix, car il n'y a pas d'existence sans société et pas de société sans obéissance. A l'inverse, il y avait la "conférence" ascétique et dramatique dans laquelle on décrivait les déchirements du religieux livré à deux volontés contraires : la sienne propre qui le poussait évidemment vers l'insubordination et la facilité, et celle de Dieu qui le poussait vers le Devoir, etc.

J'aurais voulu lui dire, à ce bon Père Rivière, que j'en avais assez de ces formules rabâchées que je connaissais par coeur et qui jamais n'étaient justifiées d'une manière satisfaisante. J'essayais de glisser une objection, un doute, mais, Bon Dieu, comment osais-je mettre de pareilles choses en question ? !! Il faut toujours remonter d'anneau en anneau, jusqu'au premier anneau, mais il se trouve, comme par hasard, que celui-là est sacré, intangible et qu'on ne peut le discuter. D'ailleurs, il ne s'y prêtait pas, à cette discussion. Si je n'étais pas d'accord sur les principes, pourquoi m'étais-je engagé et pourquoi acceptais-je cette vie ? Bien loin de se troubler de mes problèmes, il se faisait un malin plaisir à me mettre en contradiction avec moi-même, et il n'était pas difficile de le faire. De toutes façons, il triomphait. Eux étaient logiques, eux étaient conscients et sensés. Qu'allais-je me perdre dans des doutes qui ne correspondaient pas à mon état ? Toujours on en revenait à ce fait qui, pour eux, était la seule réalité, et en-dehors duquel ils ne concevaient rien. A croire que le christianisme, la morale et toute la boutique du même acabit procèdent essentiellement d'un manque d'imagination. C'est peut-être tout simplement un manque de vie, et l'imagination est une des formes de la vie.

— ∞ —

Il y avait dans le Père Rivière, un mélange de sensualité, féminine et de raideur, de maladresse, de timidité, qui le prédisposait peu à être le défenseur de la règle. Comme beaucoup de religieux, il était beaucoup plus tenté par la fuite dans un univers construit, par une évasion dans un monde imaginaire et faussement sentimental, que par la rigueur de la discipline et les exigences de la sanctification. Il faisait partie de la catégorie des "contemplatifs", de ceux qui se contentent d'une vie irréprochable sans pourtant être des monstres d'ascèse ou de dévouement. C'était un être tout en rétraction, en retours, en pudeurs, en arrières-pensées. Il y avait en lui je ne sais quelle mélancolie, je ne sais quel désenchantement, je ne sais quels complexes. Peu bavard, il lui fallait faire un réel effort pour s'exprimer, et il y réussissait mal ; sans cesse sa pensée semblait être contredite par une pensée contraire qu'il aurait voulu exprimer, mais sans l'oser ou qu'il hésitait à mettre à la place de la précédente. Aussi lui arrivait-il de bredouiller. On sentait, quand il vous parlait, que tout le monde mystique, vierges, saints, la Sainte-Trinité et le reste, étaient là, comme de perpétuels sous-entendus, qui rendaient son

expression incomplète et inadéquate, imperfection dont il se rendait compte et dont il souffrait.

Il est impossible de vivre dans deux univers à la fois, et c'est le problème de beaucoup de gens qui vivent pratiquement une vie double. D'où cette attitude contractée, absente qu'ils ont si fréquemment. Leur inquiétude provient de ce qu'ils sentent ce décalage et sont plus préoccupés par leurs constructions intérieures qui menacent de ruine sans cesse, et qu'il leur faut étayer, que par cette réalité-ci à laquelle ils sont arrachés. C'est la rançon d'une religiosité trop poussée, qui aboutit, à la limite, à la schizophrénie. L'enfer de ces êtres n'est pas l'enfer à parois d'acier de ceux qui cherchent une perfection inaccessible et se heurtent sans cesse à la passion renaissante qui est la vie-même, mais la recherche de quelqu'un qui voudrait saisir un fantôme de son esprit qui le fuit. Il y a en eux quelque chose d'inconsistant, de fuyant, d'insaisissable. Jamais on ne pouvait pénétrer le fond de la pensée du Père Rivière, pour cette raison sans doute que cette pensée n'avait point de fond ; c'était un panier percé à travers laquelle passaient élévation, aspirations, élans qui finissaient par constituer un monde vague et nébuleux dans lequel il aurait fallu, pour se retrouver, un fil d'Ariane. Autrement dit, il n'y avait pas contact, et qu'y-a-t-il de plus terrible que de sentir qu'avec quelqu'un on n'a point contact ? On ne se heurte pas à des êtres absents ; or des religieux sont par essence des êtres absents. C'est la bataille avec l'Ange, et l'on en sort les trois-quarts du temps, boiteux.

Son incompréhension innée était donc renforcée par cette fuite perpétuelle et inconsciente qu'il pratiquait. C'est dire que non seulement ces dialogues étaient dialogues de sourds, mais que d'une certaine façon, il n'y avait pas dialogue du tout. Il ne vous disait que des formules et il en avait conscience. S'il en sortait, il sentait tellement son impuissance à dire en mots son rêve intérieur, qu'il y renonçait et se cantonnait dans un silence maussade et morose. Cela ressemblait beaucoup au jeu du chat avec la souris : on essayait de l'attraper, de lui faire dire quelque chose qui sortît des tripes, car on sentait qu'il avait quelque chose à exprimer, mais c'était peine perdue, car on restait à des formules vides ou tout simplement à des silences prolongés qui étaient gênants pour les interlocuteurs. On pouvait dire à l'avance comment tournerait la conversation :

— "Comment allez-vous, frère X ?"

— "Oh, mon Père, il y a ça et ça qui ne marchent pas..."

— "Ah oui, vous savez, il faut se confier dans la Sainte-Vierge, lui demander de résoudre vos problèmes, etc."

En confession, c'était la même chose. Je me mettais sur le prie-Dieu raide, mécanique, les deux mains bien symétriquement jointes, puis je récitais mon petit chapelet de pêchés, toujours les mêmes, que je truffais de temps en temps que quelques nouveautés ou de quelques abominations pour rompre la monotonie. Ensuite, le Père Rivière me posait quelques questions, puis débitait son petit sermon qui avait rapport généralement à la fête du jour. Il fallait imiter la Sainte-Vierge, le Christ, avoir leur foi, leur amour, leur espérance, etc. Rien de nouveau, rien d'accrochant dans tout cela, car l'essentiel n'avait pas été dit, à savoir ce pauvre espoir d'un monde différent de celui-ci qui consolait tellement, tellement de la misère qu'il fallait subir ici-bas, ce rêve doré, berçant le cœur meurtri du religieux sacrifié, qui avait des aspects durs et décevants, mais des aspects émoullissants et bienfaisants. Non,

cela il ne le disait pas, car c'était sa sentimentalité chrétienne qu'il aurait fallu mettre à jour et il en aurait eu honte. On ose tout au plus camoufler cette sentimentalité sous les apparences de la Foi robuste et saine des martyrs, ou sous celle plus aride de la soumission à un dogme, ou sous celle exaltante d'une communication avec Dieu et avec le Christ, mais dire qu'on a peur de la vie et qu'on s'est construit, pour ne pas pouvoir surmonter sa peur, un petit idéal, bien intime, bien personnel, bien réconfortant ; non, on a trop de pudeur pour cela. Ou plus exactement la pudeur naît ici, car elle n'existerait sans doute pas, même sous ses formes les plus physiques, si la Religion n'existait pas. C'est la religion qui apprend à se réfugier en soi-même, dans cette "petite cellule intérieure" si chère aux mystiques, c'est elle qui apprend à garder toujours quelque chose "par devers soi", à trouver des revanches secrètes dans sa pensée et son coeur, à faire exprimer à ses silences mille et mille choses fort parlantes et fort bruyantes, à se retrancher comme dans une forteresse et à regarder l'ennemi à travers les meurtrières.

Le Père Rivière, pas plus que les autres Dominicains, n'avait l'art de prendre au piège l'interlocuteur, car il ignorait qu'il avait un interlocuteur et quel il était. Son complexe et sa mysticité vague l'empêchaient d'avoir barre réellement sur les autres autrement qu'en les fuyant, en faisant le vide devant eux. J'avais été étonné, lorsque je m'étais présenté au Père Cognard, pour entrer au noviciat, qu'on ne me pose aucune question sur ma vie personnelle, antérieure. On m'avait accepté comme ça, tout de go, en se fiant à mon bon air. J'étais même humilié qu'on fit si peu attention à mon évolution et à mon cheminement spirituels. J'étais entré, j'avais pris la robe, et en route ! J'étais habitué aux jésuites qui vous harcèlent de questionnaires et d'interrogatoires et n'ont de cesse qu'ils ne connaissent le moindre recoin de vous, et voici que je tombais sur des gens qui semblaient penser que les contingences de votre vie et de votre passé n'avaient aucune importance, que seules comptaient la Foi et l'adhésion à Dieu. C'est que les jésuites sont des hommes modernes qui se situent au plan de "l'homme" qu'il faut colmater, épurer, mécaniser, mouler, transformer, refaire, assouplir, tandis que les dominicains en restent malgré tout à l'ancien monde dans lequel l'évasion religieuse suffisait.

Le Père Rivière, maître des Etudiants, usait du silence, comme le Père Cognard, maître des Novices, usait de la séduction. Ce dernier était un des plus prodigieux hypnotiseurs et prestidigitateurs que j'aie connus. L'essentiel de sa séduction consistait dans une simplicité mêlée d'exaltation, aussi feintes et contrôlées l'une que l'autre. Il fallait voir ses mimiques. La plus belle était celle de la "petite chèvre", très Saint-François, lorsqu'il priait. Lorsqu'il était en proie à une passion quelconque, ses tempes se rejoignaient et il devenait livide, extatique. Chaque soir, nous devions aller lui rendre compte de notre journée et il fixait alors sur nous son regard obsédé, lubrique d'une manière tellement provocante, tellement irrespectueuse qu'on ne pouvait que se sentir anéanti, et se livrer à lui, pieds et poings liés, ce qu'évidemment il recherchait. Il passait pour un saint, mais il fallait manquer de la plus élémentaire psychologie pour ne pas sentir la comédie grandiose que cet homme jouait avec une maestria sans pareille. Il avait atteint au paroxysme de la séduction : là où elle ne paraît plus aucunement recherchée, voulue mais prend le visage même du naturel.

Il faut sentir tout ce que cela cache en fait d'appétits de domination, de détours, de refoulements, de complexes, de mensonges conscients ou non. Le Père Rivière était le type classique du schizophrène qui se retire dans son monde à lui et met des barrières autour de sa personne. Le Père Cognard y ajoutait une volonté farouche, puissante, d'attirer, de provoquer, d'humilier.

Cet art d'humilier, je l'avais éprouvé plus qu'un autre, car, comme j'étais très jeune non seulement d'âge, mais de caractère, il croyait pouvoir tout se permettre à mon égard. Je le reverrai toujours, tapotant sur l'envers de sa main, au chapitre, et disant avec cette voix trop suave et trop enfantine qu'il avait : "frère M., Frère M., nous resterons toujours un bébé". Avec quel ton patelin, amusé et condescendant il s'adressait à moi ! Ou bien il prenait trop au sérieux ce que je lui disais et m'écoutait en arrondissant la bouche comme on écoute un enfant. J'avais souffert de la hauteur humble et rampante de cet homme et je préférerais malgré tout le Père Rivière qui, insaisissable, ne se mettait pas au moins sur un piédestal.

Cela suffit-il à qualifier la psychologie de ces hommes de dire qu'elle était religieuse et mystique. Encore une fois, c'est cela l'ancien monde, avec tout ce qu'il comporte de séductions aristocratiques, de mensonges avoués ou non, de vengeances secrètes, de complications. Or, je les attaquais précisément sur le terrain qui n'était pas le leur, à savoir celui de l'organisation sociale, des rapports légaux. J'étais trop moi-même plongé dans le monde religieux pour pouvoir m'en prendre à lui et le juger. Je le niais par un de ses biais, par son biais certes le plus essentiel, mais par un biais tout de même. Il en résultait une très grande stupéfaction et beaucoup de maladresse chez ceux à qui je m'adressais. Non seulement il réagissaient selon leur habitude, c'est-à-dire en fuyant, mais ils ne se sentaient pas à leur aise dans cette discussion qui les obligeait à défendre un monde auquel ils croyaient assez peu. D'où leur attitude raide, sèche, incompréhensive, agacée. D'où mon angoisse de sentir que je me heurtais à du vide.

— ∞ —

A vrai dire, personne ne croyait que mon problème fût vraiment celui que je disais. L'obéissance était pour tous une chose dure et difficilement admissible, une épreuve qui était considérée comme telle traditionnellement dans la vie religieuse, mais non une valeur qui pouvait mettre en jeu l'adhésion et la fidélité fondamentales. On était habitué aux doutes concernant la Foi. Il était presque de bon ton de les entretenir, selon cette pente pascalienne très courante aujourd'hui. Malheureusement, ces problèmes concernant la Foi ne remettent plus rien en question réellement, car nous ne sommes plus à un âge de Foi et on peut fort bien congédier le monde religieux tout entier sans avoir avancé d'un pas dans la voie de l'authenticité, puisque le mensonge socialo-moral reste entier et qu'il est le seul à être vraiment vivant aujourd'hui. Je refaisais pour mon compte la démarche de ceux qui se révoltent contre les constructions sociales rationnelles, communisme, fascisme ou bourgeoisisme bien-pensant, mais je la faisais à l'intérieur de la vie religieuse, c'est-à-dire là où réside le germe de tous ces mouvements, leur origine.

Je me heurtais chez mes interlocuteurs à une impuissance à justifier ce qu'ils voulaient défendre. L'autorité, l'obéissance, la règle, s'introduisent en effet dans la vie religieuse par le canal de la Foi et, bien qu'elles soient très différentes de celle-ci, elles restent en elle et se justifient par elle. Pour le Père Rivière, obéir, se soumettre, être un parfait numéro dans la collectivité, c'était

faire un acte implicite de Foi, et cela n'avait pas pour lui d'autre sens ; on croyait au supérieur, représentant de Dieu comme on croyait à la Sainte-Trinité. Il ne se rendait pas compte que cela avait quelque chose de profondément ridicule de vouloir justifier une institution humaine et des lois humaines par des principes transcendants qui tirent leur force de cette transcendance même et de cette obscurité. Il suivait ce mouvement religieux qui avait fait germer, au Moyen-âge, une véritable société moderne, collectiviste, dévorante, absolue, image parfaite et prodrome des monstres apocalyptiques que nous connaissons, qui dévorent l'homme dans sa vie journalière, dans son existence même. Il n'avait pas à sa disposition tous les bons motifs, qui ont fait justifier ces monstruosité : paix des familles, sécurité de l'État et de la Nation, salut de la classe ouvrière, etc. Il se contentait de me répéter que je devais croire à l'obéissance comme à l'Eglise qui l'admettait en elle, mais cela évidemment ne me satisfaisait pas.

D'une certaine façon, mon problème et mon attitude étaient trop simples pour ces êtres qui ne l'étaient pas. Je n'admettais pas de me laisser statufier sous prétexte de m'intégrer dans une société. Ce calcul, trop net, trop évident, me répugnait, c'était tout. Mais eux, précisément parce qu'ils étaient des religieux et non de simples honnêtes gens, avaient été habitués à camoufler leur visée, à l'enrober sous mille et un voiles qui en changeaient la nature véritable. Toute la différence entre le monde ancien, hautain, et le monde moderne, cynique, pratique, cruel, vulgaire, réside là : d'un côté l'anéantissement de l'homme tient à se faire passer pour la Noblesse même, la distinction, le désintéressement, la hauteur ; de l'autre, ce même anéantissement sous sa forme sociale s'avoue, se proclame, se pose sans vergogne. Les religieux auxquels je m'adressais étaient trop habitués aux problèmes de Foi complexes et emberlificotés, aux subtilités byzanthines, aux inquiétudes larvées pour accepter d'être placés devant une question aux termes si simples. L'un d'eux me dit un jour : "votre tort est d'enfermer vos adversaires et de vous enfermer vous-mêmes dans des dilemmes. Il n'y a pas de dilemmes." Il n'empêche que lorsqu'il s'agit de l'option fondamentale de la Foi, ils n'hésitent pas à invoquer la fameuse phrase du Christ : "Qui n'est pas avec moi est contre moi". Mais cela vient au terme, et avant d'amener là le récipiendaire, avant de lui dire que la Foi est tout simplement une consolation, une satisfaction, une immense sécurité, on fait entrer dans la danse l'Amour, l'infini, la générosité, l'acceptation, l'espérance, le sacrifice, la croix et toutes les valeurs possibles et imaginables qu'on veut à tout prix prendre pour soi, s'annexer, comme un rapace avare qui voudrait avoir de son côté tout ce que l'humanité a, en tout temps et en tout lieu, reconnu pour grand et pour vrai.

— ∞ —

Il en résulta ceci, qui est très paradoxal, que je ne sortis pas de l'Ordre avec les honneurs dûs à cet acte, c'est-à-dire pour avoir perdu la Foi. Ceci est en effet, pour un chrétien, très honorable, plus qu'honorable, presque glorieux. Contrairement à ce qu'on peut croire, l'athée, l'incroyant sont secrètement fêtés, respectés, chez les chrétiens convaincus. On sent tellement qu'ils ont, eux aussi, optés, bien loin de s'en tenir à cette attitude toute simple qui consiste à en rester à ce qu'on sait et à ce qui apparaît. On sent tellement que

leur Doute est elle aussi une Foi, une croyance, que leur négation de Dieu est bien plus qu'une impuissance à reconnaître cette réalité, une volonté "qu'elle n'existe pas" (comme le dit Sartre : "l'athée choisit que Dieu n'existe pas"). Mais si l'on admire l'homme "qui a perdu la Foi" (comme si l'on perdait la Foi comme on perd sa fortune), on méprise celui qui n'est qu'un révolté, un Luther, celui qui se contente purement et simplement de répéter l'Évangile. On n'hésite pas à suggérer que celui-là n'a pas voulu accepter l'obéissance, la soumission à un ordre, trop dur, trop exigeant ; pourquoi ? Parce qu'il était trop faible bien sûr, trop livré à ses passions, à ses instincts, le pauvre homme. Le rejet de l'autorité comme telle, qu'elle soit dogmatique, politique ou sociale est sali, vilipendé. On n'admire dans ce monde artificiel et faux que le tour de force de celui qui, dans une tension contre-nature, se construit un univers dans lequel il peut se justifier, se consoler, s'assurer, même si cet univers est une pure illusion, vouée à la faillite et aux pires catastrophes. On n'accepte pas au fond la régulation de la réalité et on ne reconnaît que les cabrioles du comédien et du prestidigitateur. L'homme qui dit non à ce qui n'est pas, est rejeté dans les ténèbres extérieures. Il est le diable même.

Privés de cette assurance que donne la certitude d'avoir affaire à des "doutes", le Père Rivière et sa clique faisaient la grimace devant ce qu'ils estimaient être la platitude et la vulgarité d'une révolte. Cela, c'était peur eux presque comme être tenté de quitter pour des "affaires de coeur", une impuissance coupable, une déchéance. Il faudrait à tout prix trouver un motif plausible qui s'accordât à cette hypothèse et on me trouverait une secrète liaison, un attachement honteux. Ce qu'on fit, comme l'on va voir. Moyennant quoi on me délivrerait de cette charge trop lourde pour moi par pitié, ou, comme le dit ma cédule de sécularisation, "parce que je me sentais incapable de porter le poids de la vie religieuse".

Comme ces gens sont indulgents, miséricordieux pour ce qu'ils estiment n'être que ténèbres et néant.

Le chrétien non seulement méconnaît la révolte, mais il lui prête les mêmes caractères que ceux qu'il est habitué à prêter à toute négation pure et simple de son monde, à savoir bassesse, vulgarité, honte. Il ne se contente pas, comme l'automate collectiviste, progressiste et humanitaire, de supprimer et de "liquider" son adversaire, il jette sur lui son mépris et il le rabaisse. Le païen est un "pauvre païen", l'infidèle, un "malheureux infidèle". Il est tellement certain de représenter les "valeurs" qu'il est persuadé que tout ce qui se sépare de lui est sans valeur.

— ∞ —

Je trouvais donc en face de moi des hommes qui ne comprenaient pas qu'on puisse refuser une société parfaite et rationalisée qui soit autre que la société réelle et que ceci puisse constituer une attitude aussi radicale, aussi vitale que le rejet ou l'acceptation de la Foi. Ils n'ont pas été habitués à réagir en face d'un complexe moderne. Ils en restent à ce qui fut autrefois.

Ce qui ne les empêche pas d'entretenir perpétuellement en eux et chez eux le germe de toute illusion moderne, je veux dire la régularité, la loi, l'obéissance. Mais ils en sont pour ainsi dire inconscients, et comme innocents. D'où l'étonnement du catholicisme en face du fait — Luther par exemple — de cette révolte pure qui n'a pas eu pour but de nier le dogme mais l'autorité elle-même. Le catholicisme n'a pas compris cela, après quatre siècles de séparation et de réforme. Il en est encore à vouloir que le protestantisme soit une hérésie, quand il est, au seuil de l'âge moderne, une affirmation de la liberté contre l'aliénation catholique, et malgré l'illusion religieuse qu'il a conservée en lui. Il faut le dire et le répéter : le christianisme et surtout le catholicisme sont des ponts, qui ont en eux encore tout le mensonge religieux ancien, mais déjà tout le mensonge moral moderne. D'où une possibilité de jouer sur les deux tableaux et de fuir de l'un dans l'autre qui est une force inouïe.

Les jésuites par exemple ne sont ni plus ni moins que des fascistes ou des étatistes avant l'heure et ils sont à l'origine de toute la rationalisation, la sclérose sociale moderne. Les dominicains, à l'opposé, représentent le mysticisme ancien dans ce qu'il a de dur et de tranchant et aussi dans ce qu'il a de chaud ; c'est pourquoi ils comprennent si mal le monde moderne ou en représentent parfois les tendances les plus authentiques. L'Eglise, double par nature, jette à la face du monde tantôt l'un, et tantôt l'autre. Lui reproche-t-on d'entretenir dans le monde la dureté d'un ordre sans esprit ni vie, elle répond par le Père Lacordaire, ses mystiques et sa doctrine d'Amour. Lui dénie-t-on toute valeur du fait de son antiquité et qu'elle appartient à des temps révolus, elle réplique qu'elle s'occupe elle aussi du temporel, de l'organisation de la société et du progrès technique. Vous ne la saisissez pas, car elle est fuyante et fluente par nature.

Tantôt le catholique se retire du monde moderne sous prétexte qu'il n'est pas assez haut et assez exaltant pour lui, tantôt il le justifie subrepticement par des principes qui ne sont pas spécifiquement modernes. De toutes façons, il gagne. Son refus de l'instinct de la Vie, de l'affirmation toute simple de soi-même peuvent aussi bien servir à justifier un au-delà qui demande qu'on quitte ce monde-ci pour se sauver dans un autre, qu'une conception morale, progressiste et collectiviste de l'existence qui constitue aussi une sécurité. Il faut, dans ses rapports avec les catholiques, avoir toujours en vue deux composantes de l'attitude de son interlocuteur : le catholique, comme homme religieux, capable d'accepter toutes les évasions et toutes les négations, pourvu qu'on lui accorde un salut dans l'au-delà, le catholique, comme promoteur d'une rationalisation de la vie qui oblige les hommes à la justice et qui institue la sécurité dans les rapports entre individus. Il faut s'attendre à voir le larmoyant crucifié de cette vallée de mort et de souffrance, se muer en un ardent et optimiste zélé du paradis réalisé. Ces deux aspects n'en font qu'un, car le chrétien comme religieux a engendré l'«homme moderne», qui croit à l'Ordre, aux normes de la morale, à la primauté de la collectivité. En tout chrétien, il y a un communiste, un nazi ou un bourgeois moralisant qui s'ignore. Malgré tout, le chrétien veut la société obligatoirement et autoritairement juste, il veut la Nation intacte et agressivement inviolée, il veut la pureté des mœurs. Ne découvre-t-on pas jusque dans certaines formules-clichés de la propagande chrétienne l'expression de double mouvement ? Quand les prêtres disent qu'il faut "chercher à faire son salut", mais qu'ils ajoutent qu'on ne "se sauve pas seul", ne corrigent-ils pas ainsi l'égoïsme par trop voyant qu'il y avait dans la religion toute pure par un altruisme qui est, au fond, de même nature.

Je me heurtais, dans les discussions très orageuses qui précédèrent ma rupture, à ces deux attitudes connexes qu'on unissait dans un perpétuel glissement. Tantôt on prenait en face de moi l'attitude du "défenseur de la Foi" qui a, par devers lui, tout un univers entre parenthèses auquel il "croit" et dans lequel il se situe pour vous juger ; tantôt on prenait l'attitude raide et tranchante de l'autorité, qui n'admet pas telle violation. Il faut reconnaître que la seconde attitude convenait assez mal aux dominicains auxquels j'avais à faire. Pour la raison toute simple, d'ailleurs, que cette autorité ecclésiastique qui n'a plus entre ses mains les moyens de coercition qu'elle possédait autrefois et qui lui donnait sa force. Le Père Cognard avait coutume de répéter qu'il ne savait pas ce qu'il ferait, si d'aventure, un de ses subordonnés se mettait à lui refuser obéissance. Je me mis précisément dans cette situation vis-à-vis du Père Rivière. Il ne pouvait pas me faire fouetter publiquement au réfectoire comme les anciens carmes avaient fait à Saint-Jean-de-la-Croix. Il ne pouvait pas me faire mettre en prison, comme au XV^e siècle, ou brûler en place de Grève. Cela devait l'ennuyer beaucoup. Cela aurait certainement ennuyé le Père Cognard, car un jour il nous déclara, en conférence spirituelle, à propos d'un frère qui venait de partir assez mal, qu'il comprenait maintenant le sens de la prison qu'on infligeait autrefois et qu'il en voyait la nécessité. Cela fit drôle d'entendre cet agneau tendre et ronronnant prendre le parti de la vieille inquisition. Mais, "méfiez-vous des loups qui...". J'ai appris, pour ma part, à craindre comme la peste, la douceur pateline et châtienne des prêtres. Je redoute de voir le loup dévorant me sauter à la figure, comme il m'arriva une fois au cours de mon existence. "Chat échaudé craint l'eau froide".

Malgré cela, le Père Rivière, quand il vit l'attitude nette et sans ambiguïté que j'avais vis-à-vis de la "sainte obéissance", me déclara qu'il se verrait dans l'obligation de me punir. Je lui répondis : allez-y. Mais les punitions très anodines qu'il avait à sa disposition n'étaient pas suffisantes pour une telle rébellion. Il pouvait tout au plus me priver de récréations, de promenades, de manger ou me faire mettre à genoux au milieu du réfectoire les bras en croix. J'étais prêt à tout. Il sentit le ridicule dans lequel il allait se mettre. Il parlait de décisions plus catégoriques. Mais le terrain n'était pas prêt. L'opinion ignorait la portée de ma conduite. Elle n'était pas suffisamment alarmée. Bien des choses devaient se passer encore avant qu'on ait entre les mains de quoi me porter des "monitions canoniques" et me renvoyer.

Il fallait que quelque chose fasse crever l'abcès et qu'on trouve d'autres raisons de me renvoyer que des raisons d'ordre théorique. Il fallait qu'on arrive à montrer qu'au fond, au fin fond, il y avait là-dessous une histoire de mœurs et que celle-ci seule expliquait tout. On retrouve là la classique apologétique catholique : il n'y a pas de problème de foi, pas de doutes réels possibles, mais simplement des tendances mauvaises qui cherchent à se faire jour, comme disait en chaire un prêtre que je connais. Le péché originel explique bien des choses, à commencer par les hérésies réelles ou larvées. On rabaisse ainsi l'adversaire et on se donne vis-à-vis de lui une supériorité facile.

Justement, mes rapports avec les jeunes frères dont j'ai parlé, et spécialement avec le frère Didier, allaient subir une crise. Ils allaient être obligés d'opter entre moi et l'institution contre laquelle je les dirigeais. Cette dernière était naturellement la plus forte. Comment hésiter entre un individu et une société vieille de plusieurs centaines d'années ? Je n'avais pour moi que ma conviction qui était fort peu de chose, étant encore à l'état embryonnaire. Je sentais ces réticences et m'en offends, à la fois parce que cela me privait d'affection dont j'avais besoin et parce que je voyais mes convictions mises en échec et repoussées.

J'avais l'habitude de recevoir plusieurs fois par semaine chez moi le frère Didier. Ces visites m'étaient évidemment fort agréables. Un jour, il refusa assez sèchement de poursuivre, prétextant la règle et l'obéissance. Je fus outré, ulcéré, et le lui dit. Il en résultait entre nous un état de tension dont eut vent le Père Rivière, notre supérieur commun. Celui-ci en profita pour m'obliger à abandonner Didier. Il me semonça, me dit qu'il "m'ordonnait de renoncer à Didier", et — chose qui me dégoûta — me déclara que "je fatiguais Didier, qui ne tenait pas autrement à moi". J'étais comme un homme sur lequel on marche. J'aurais crié si je l'avais pu. Mais à quoi cela aurait-il servi ?

La fête du frère B. tomba au même moment, c'est-à-dire peu avant la semaine sainte. Je lui envoyai un petit billet que j'avais essayé de faire senti, mais dans lequel je n'avais mis aucun sous-entendu d'aucun ordre. On verra plus tard quel rôle ce petit billet anodin joua dans les histoires qu'on me fit.

De toute manière, la vie m'était devenu sentimentalement intenable.

Mon besoin d'amitié était voué au même échec que le besoin d'amour que j'avais développé antérieurement et pour les mêmes raisons. Mon désir physique s'était autrefois polarisé sur un homme, parce que les conditions dans lesquelles je m'étais trouvé m'y avaient obligé. J'avais été séduit par la beauté et le charme d'un garçon, mais j'avais réalisé que l'union corporelle dans ces conditions est vaine. J'avais touché les limites de l'homosexualité en expérimentant sa vanité : elle n'engage pas assez, reste trop dans les limites de la morale, pour pouvoir vraiment satisfaire. Ou bien elle est pure admiration et contemplation esthétique, et trop élevée ; ou bien contact physique non suffisamment naturel pour pouvoir être autre chose qu'une satisfaction vague et indéterminée. Mon expérience avait été faussée par les conditions trop spirituelles dans lesquelles j'avais été obligé de la faire. Les institutions hyper-morales dans lesquelles je vivais et dans lesquelles nous vivions à peu près tous, détournent, dès le point de départ, tout effort qu'on pourrait faire pour en sortir. C'est ainsi qu'un certain immoralisme moderne — dans le sens de l'homosexualité ou de l'abstentionnisme sexuel — n'a pratiquement aucune portée contre la morale. Ce n'est pas par lui que nous nous délivrerons de la chape de plomb qui nous écrase chaque jour davantage.

De la même façon, mon désir d'amitié était faussé par la situation artificielle dans laquelle je me trouvais. Ne pouvant avoir d'autres rapports qu'intellectuels ou spirituels (dans le sens chrétien du mot) avec ceux que j'estimais, je ne pouvais vivre avec eux un engagement, et donc aucun lien n'existait entre nous. L'amitié n'est pas faite de conversations élevées ou pieuses. Elle est faite tout d'abord d'expérience commune et de liens créés par la vie même. Je croyais trop encore à l'enseignement et à ses succédanés. Je pensais qu'il suffit de parler pour convaincre, pour retourner les coeurs et les esprits. Mais ceci était faux. Et la preuve en était que ceux en lesquels j'avais

mis ma confiance se détournèrent de moi et refusaient de me suivre plus loin. Ils ne se trouvaient pas, eux aussi, dans l'obligation vitale de faire le saut. Ils voyaient des arguments et des raisons mais non des nécessités. Ils m'avaient bien promis leur aide et leur attachement mais ces belles promesses s'effritaient. Il ne restait plus, chez le frère Didier, qu'une vague sympathie et, chez le frère B., qu'une camaraderie intellectuelle. Cela n'allait pas plus loin et j'aurais désiré tellement plus.

Néanmoins je devais, au moment où les choses se précipitèrent, c'est-à-dire dans la semaine sainte de cette année, connaître brusquement, comme dans un éclair, l'amitié véritable. De même que j'avais, au moment ultime de mon aventure avec le frère Cyrille, conçu une passion pour une fille, de même je devais, dans les jours mêmes qui marquèrent le point maximum de tension avec mon meilleur ami, connaître brusquement et sans l'avoir attendu, une amitié d'un autre type. Faut-il voir là une sorte de système de compensation inhérent aux événements ou au contraire le résultat d'une logique interne des choses ? Le déchirement créé par l'impossibilité de réaliser une amitié ou un amour vous met sans doute dans un état de disponibilité qui vous prépare à recevoir autre chose, à la façon dont un métal surchauffé et en état de fusion peut à ce moment-là, prendre toutes les formes qu'on veut lui donner. Mais il faut une intervention extérieure et cette intervention doit venir des événements qui réalisent précisément à cet instant ce que secrètement l'on attendait. Peut-être cette cause externe existe-t-elle en tous temps, dans qu'on le sache, et peut-être manque-t-il seulement, pour réaliser l'explosion, votre propre préparation. Toujours est-il qu'on est certain de trouver ce que l'on cherchait mais qu'on ne le trouve pas comme on le cherchait. Cela vient par une voie détournée, inconnue, et le sacrifice coïncide avec la satisfaction. Je venais d'écrire à Didier des choses très dures, lui disant que sa frayeur et que sa pudeur mal placée avaient quelque chose de "monstrueux". Il avait en effet fait ce que personnellement je ne puis supporter : il s'était retiré. Il avait cherché protection derrière des barrières disciplinaires auxquelles il ne croyait pas, mais qui lui avaient malgré tout bien servi.

Le Père L. avait coutume de dire, en se référant à son expérience personnelle, que les jeunes frères avec lesquels il vivait réagissaient comme des "putains", expression forte d'une réalité juste. Ces jeunes religieux, non engagés dans la voie de l'amour puisqu'ayant renoncé à tout amour, prenaient consciemment ou inconsciemment la voie de l'abstentionnisme, ce qui créait des drames terribles dans l'âme de ceux qui étaient encore capables d'amour.

Didier s'était retiré dans ses pénates, c'est-à-dire, en la circonstance, dans sa cellule et avait cessé toutes les relations qu'autrefois nous entretenions. Dans l'état de tension où j'étais, cela m'était au sens propre du terme, insupportable. Je songeais vraiment à me suicider, me sentant totalement abandonné. Pris entre la haine et l'indifférence, la vie n'avait plus pour moi de sens. Si encore je l'acceptais, c'est que je m'entretenais dans le faux espoir de transformer cette institution gangrenée d'où la vie s'était retirée. La hauteur de mon désir me faisait accepter mon malheur.

Nous étions déjà engagés dans la semaine sainte lorsque j'eus avec le frère X., des rapports qui me mirent sur la voie d'une amitié extraordinaire. Le frère X. était l'un de mes amis, mais il était moins que beaucoup d'autres entré dans mon intimité. Il m'avait pourtant raconté son passé, fort chargé, fort mouvementé, mais cela n'avait pas suffi à lui permettre de franchir cette barrière qui délimite mon moi. Il restait à l'extérieur. Je me plaisais à converser avec lui. Il avait des idées assez proches des miennes. Il était un historien et un linguiste intelligent et érudit.

Il devait être ordonné prêtre cette même année, et voici que le Père Rivière, son supérieur, lui créait des difficultés. Les raisons de ce refus étaient vagues. Il y avait tout d'abord que le Père Rivière ne l'aimait pas. Et puis il avait subi récemment une longue et dangereuse maladie durant laquelle il avait pris, seul, certaines libertés avec la Règle. Cela suffisait. Le Père Rivière justifiait ses craintes de le voir un jour changer, fondées sur la connaissance de sa vie antérieure, par ces mauvais prétextes.

La rencontre de nos destins agit comme un catalyseur. Ensemble, nous allâmes nous promener dans le parc, au clair de lune, et il me raconta sa terrible déception, et je lui dis la situation dans laquelle on me mettait. Dès lors nous étions unis par quelque chose de plus puissant que tous les liens humains, par l'identité de nos perspectives, qui nous portaient ensemble à subir la haine venimeuse des hommes. Je ne le quittais plus ; j'eus avec lui des conversations innombrables qui nous permirent de nous mieux connaître et de voir l'identité de nos destins. Notre union devint si totale que, par une disposition assez curieuse des choses, nous subîmes durant ces journées cruciales des expériences semblables aux mêmes moments. Quelque chose de plus puissant que nous tissait manifestement un réseau de lieux qui ne nous permettrait plus de nous séparer.

Il se produisit alors quelque chose de merveilleux. Il me rendit, sans le vouloir et par une suite de circonstances très naturelles, le même service que j'avais rendu à mon ami Cyrille, un an plus tôt : il déclencha un mécanisme qui me fit sortir de chez les dominicains. Les sentiments qui se développèrent en lui amèneront cette conséquence. Uni à moi comme il l'était, il devint d'une jalousie de bête sauvage à l'égard de toutes mes autres amitiés, et spécialement à l'égard de celle que j'avais pour le frère Didier qui ressemblait tellement à un amour. Il usa de tout son pouvoir d'ami et même d'une dialectique quelque peu hypocrite pour me les faire lâcher, mais en vain.

Justement, j'étais parti quelques jours dans ma famille pour me reposer de la tension insoutenable que je subissais. C'est alors que tout arriva. Un conseil devait voter cette même semaine sur mon admission au diaconat. Le Père A, théologien éminent qui pesait lourdement sur ce conseil, était son confesseur et le mien. Le frère X. alla le trouver et lui montra le billet que j'avais envoyé récemment à un jeune frère et qui contenait des mots d'affection, que celui-ci avait jeté à la corbeille à papiers, et que lui avait reconstitué. Il lui demanda de ne communiquer à personne ce billet mais de le garder pour lui. Le Père, évidemment s'empressa de le brandir devant le conseil qui s'esclaffa, vociféra, murmura devant l'expression d'une "amitié particulière" aussi claire. C'en était fait de mon diaconat. Le Père Rivière vint me l'annoncer en larmoyant, peu après ma rentrée au couvent.

Mais il y eut mieux. Le frère X., à Paris lui aussi pendant mon absence, faisait du travail efficace. Il alla voir le Père Provincial et lui déclara que j'étais incapable de faire un bon religieux, que je "déséquilibrais" les jeunes frères,

entretenais en moi des affections dérégées, etc. Le Père provincial, alerté, décida de convoquer un conseil extraordinaire pour me juger.

Cet événement se retourna malheureusement contre son auteur. Le Père Rivière, notre supérieur, mis au courant par le provincial de la "dénonciation" du frère X., entra dans une colère effroyable qui devait durer non quelques heures, ni même quelques mois, mais des années, puisqu'à l'heure qu'il est, il n'a pas encore accepté que le frère accède au sacerdoce et que celui-ci, traqué, persécuté à cause de cela, se voit, en désespoir de cause, obligé de changer d'ordre. Il m'aimait en effet, le Père Rivière, et plus peut-être qu'il n'aurait fallu. Il ne voulait pas ma sortie de l'ordre, pour rien au monde. Et voilà que cet être qu'il détestait allait provoquer un événement qu'il redoutait tant. Il avait atteint le summum de la rage.

Possédé par ce sentiment extrême, il décida de faire passer le frère X. en jugement devant le même conseil qui devait statuer sur mon cas. Dans son aveuglement, il réalisait le plus cher désir d'une amitié, hélas si féroce, le désir d'être uni dans l'opprobre. Et le frère X. lui-même, poussé par sa jalousie, faisait de même sans le savoir et sans le vouloir. Je n'ai jamais vu de situation dans laquelle les hasards, contradictoires, par chocs en retour et d'une manière détournée, tendissent aussi évidemment à un même résultat. On aurait dit que, malgré nous et contre nous, ils voulussent cette amitié et la réalisassent. C'est une expérience, cruciale pour moi, qui, à côté de beaucoup d'autres, me font dire qu'il y a un esprit dans les événements.

— ∞ —

Le fameux jour du jugement arriva enfin. C'était au mois de mai. Mais j'ignorais complètement que je dusse subir quoique ce fut de ce genre. Tout s'était tramé en secret, sans que j'en susse rien. Les procédures dans la vie religieuses sont toujours secrètes, dignes, comme je l'ai déjà dit, des méthodes policières en honneur dans les pays totalitaires.

Un matin, je fus convoqué par le Père provincial qui venait d'arriver au Saulchoir. Je sentis, au moment où on m'appela, que quelque chose de décisif allait se passer. Je me préparais en descendant l'escalier à affronter cet homme important qui voulait savoir ce que j'avais dans la tête.

C'était comme s'il avait fallu que je me mesure avec l'univers entier. Une peur panique me possédait, mêlée d'une sorte de courage intempestif qui me rendait capable de tout dire, tout sans en rien excepter. C'était ma psychologie d'alors ; j'avais une audace que je ne me suis jamais retrouvée depuis et qui me donnait la force de tout accepter. J'aurais transporté des montagnes. Cela faisait partie des attitudes que je m'étais imposées parmi lesquelles la sincérité absolue figurait au premier rang. Je ne quittais pas le Christ des yeux. Je savais qu'Il aurait fait comme moi, qu'Il aurait dit : "*est, est ; non, non*" sans changer un iota à ce qu'Il aurait pensé. Et puis l'audace des apôtres..., tout cela me menait, me soutenait. J'étais escorté par des légions de compagnons. Cela ne m'empêchait pas d'avoir des sueurs d'angoisse qui allaient parfois jusqu'à l'agonie. Je tremblais, je m'en souviens, en frappant à la porte du

"Très Révérend Père Provincial". Et lorsqu'il m'ouvrit et me mit en confiance avec son ton paternel, je sentais encore ma tête qui tournait. Je m'assis et me mis à fixer un point quelconque : c'était ma méthode pour m'abstraire des interrogatoires presque journaliers que je subissais et qui m'étaient physiquement insupportables.

Il eut l'astuce ou l'impudeur de commencer par me parler du frère Cyrille "que j'avais fait partir", mais que j'aimais tant, et pour qui j'avais fait des démarches qu'il n'avait pu prendre en considération... Je lui aurais arraché les yeux. Mais j'étais trop las. J'écoutais, comme un automate, cette voix chantante et sûre d'elle-même qui jugeait de l'extérieur un drame qu'il ne pouvait comprendre, et qui sabrait à tours de bras avec ses principes tout-puissants dans une réalité qui était ma chair et mon sang. J'en avais tellement entendu. Je n'avais même plus la force de crier, de me révolter, d'extérioriser mon écoeurlement. Non, je savais qu'il n'y avait rien à faire, que cet homme était un mur et qu'il fallait le traiter comme tel. Je répondais à ses questions en souriant, absent, stupide. Il me demandait pourquoi je prenais cette attitude, ce qui me poussait. Il m'incitait à la confiance, à l'abandon. Il voulait tout savoir, pour mieux me condamner. Il était gentil, presque doux. Il me mettait la main sur l'épaule. Et je me prêtais au jeu parce que je n'avais rien à cacher. Je disais que je n'admettais plus cette vie, que les principes en étaient faux, que l'Eglise faisait fausse route. Je devenais même convaincant, persuasif. Plusieurs fois, il ne sut que répondre, étonné par la force de mes arguments. Aujourd'hui, j'aurais honte d'asséner de tels coups de poings. A ce moment, j'étais comme un boxeur qui tape le plus fort possible. Et très vite, je mettais KO parce que j'avais en moi une puissance extraordinaire. Mais c'était le moment critique, celui où l'adversaire, par terre, passait à un autre plan et se mettait à combattre avec d'autres armes. Ce fut ce qui se produisit. Je le vis humilié devant moi et honteux d'accepter la discussion avec un jeune frère. C'est alors qu'il condamna, qu'il dit textuellement : "Je ne sais si vous avez tort ou raison, mais ce n'est pas conforme à la doctrine de l'Eglise". Je m'attendais à ce qu'il demande grâce, à ce que nous tombions dans les bras l'un de l'autre d'accord, et prêts à combattre pour un but nouveau, ô naïf que j'étais ; et c'était justement à ce moment là qu'il se reprenait, rectifiait la position, reparlait sur un ton d'autorité. Et moi qui insistais, qui continuais à taper sur l'adversaire vaincu ; il s'aigrit, le prit de très haut. C'était là qu'il voulait en venir. Il me dit qu'il fallait que je passe en jugement, que ce ne serait rien, seulement une formalité, rien.

Si j'avais pu savoir cela, que sa confiance, sa gentillesse avaient pour but de me sortir les vers du nez et me pousser à tout dire. Je ne croyais pas à une telle duperie, non, malgré toute l'expérience que j'avais acquise durant ces derniers mois. Je ne pouvais imaginer cela. Quand je sortis de chez lui et qu'il me fit attendre dans le couloir devant la salle du conseil, j'étais terrassé. Mais il était là, lui aussi, ô surprise. Lui, mon seul ami, il était là, et je ne l'attendais pas. Il allait partager le même sort que moi. Ce fut mon réconfort. Avec lui, j'étais fort, parce que lui aussi il avait vu le bout de l'oreille et compris... Les autres, ils les avaient emmené à Paris, pour la circonstance, afin qu'ils ne s'indignent pas et ne prennent pas ma défense. Ils ne voulaient aucun avocat pour ce malheureux accusé ; non, il fallait qu'il soit isolé et qu'ils puissent l'écraser, le piétiner, le condamner, une fois pour toutes. Les jugements ecclésiastiques se passent la nuit, portes closes et à toute vitesse, comme celui du Christ. Ça faisait penser à un Conseil de guerre.

Ce fut le Père Rivière, celui qui m'aimait tant, qui vint me chercher pour m'introduire. Il était livide. C'était sans doute trop pour lui de voir, devant les

juges, celui qu'il chérissait tendrement. Pauvre Père Rivière ! J'avais presque pitié de lui à ce moment-là. Quelle besogne affreuse lui faisaient faire ces inquisiteurs. Il ne me parla pas, ne me dit pas un mot.

Ils étaient tous là, tous ceux qu'on appelle les "Pères" et qui représentent ce qu'il y a de plus honorable et de plus digne dans la Province. Pas un ne manquait à l'appel. Il y en avait avec qui je causais familièrement de temps en temps, d'autres à qui je m'étais confessé. Ils n'étaient plus des amis alors, non, mais des juges. Ils n'étaient pas beaux à voir certes, grimaçants de sérieux et d'importance. On n'est pas assez lucide malheureusement à ces moments-là pour pouvoir en rire. C'est dommage.

Ce fut le Père Provincial qui prit la parole, toujours avec ce ton paternel et satisfait que les français connaissent bien puisqu'ils l'entendent chaque dimanche à la radio. Il s'embarqua dans un véritable discours que j'écoutai distrait, abruti, inconscient. Ma tête tournait. J'entendais qu'il parlait d'hérésie, et j'avais l'impression qu'il passait en revue à mon intention tous les hérétiques de l'histoire. Arius, Pélage, Luther, Jansénius dansaient dans mon cerveau, et il y avait les fratricelles et Saint-François, et les Albigeois, les catharres, les manichéens. Mais je pensais surtout à Jeanne d'Arc à ce moment-là, et à l'évêque Cauchon et je les voyais avec des bonnets de docteurs du Moyen-âge, ces "Maîtres en Sacrée Théologie". Je réalisais que je n'étais pas orthodoxe. L'Eglise fulminait contre moi par leur bouche toute puissante. J'allais peut-être être brûlé. Mais non, les bûchers avaient depuis longtemps disparu. Je riais aux anges pendant qu'il accusait, tempêtait, condamnait. Je me parlais à moi-même, me disant que le Christ avait connu, somme toute, une situation un peu semblable. Cela me consolait. En imagination, je me voyais à la place du Bien-Aimé. Oui, c'était cela. Je devais en arriver là. J'avais fait comme Lui, j'avais dit : vos sabbats sont des inventions humaines qui ne signifient rien. Et ils avaient réalisé que je me dressais moi aussi contre leur Ordre bienfaisant. Ils oubliaient l'amour à ce moment-là. Mais avaient-ils jamais aimé ? Au fond, je ne leur en voulais pas. Je les trouvais seulement ridicules. Batre le rappel au fond de l'Histoire de tous les hérétiques de la chrétienté pour un frère de vingt ans qui se permet des écarts de doctrine, comme c'est minable ! Vraiment il faut qu'ils sentent que ça croule dans leur boutique pour en arriver là. J'avais honte pour eux.

Mais tout à coup, je fus tiré de mon sommeil par mon accusateur qui me parlait de choses qui me tenaient plus à coeur. Il me reprochait d'entretenir des affections déréglées, de pervertir les plus jeunes, d'être un danger public. Je savais ce que cela signifiait. C'était l'amour, "l'amitié particulière" qu'il montrait du doigt, lui le pur. J'avais mal parce que j'avais la pudeur de mes sentiments et que cela me dégoûtait de les voir étalés devant cette assemblée de vieillards myopes et scrupuleux. Mais à quoi bon réagir. Je me répétais cette phrase de l'Evangile : "Jesus autem tacebat", et cela suffisait à me contraindre au silence. On m'aurait injurié que je n'aurais pas répondu. Ce n'était pas pardon évangélique, mais indifférence.

J'attendais la fin. Elle fut horrible. Il fallait partir du couvent, m'exiler dans un petit couvent de province qu'on me désignait. Il faudrait donc que je quitte mes amis... Cela me déchirait les entrailles, mais j'étais prêt à tout. Je croyais trop à l'amour interdit, meurtri, empêché, pour ne pas voir là une signification plus haute. Oui, cela aussi je le subirais.

Le Père Provincial mit une étiquette enfin sur ce procès inqualifiable qui venait d'avoir lieu. C'était une "monition canonique". Cela justifiait tout.

C'était prévu par la constitution. Dans deux mois, je subirais une autre monition canonique si je ne m'étais pas rétracté, puis ce serait le renvoi. On isolait la brebis galeuse avant de l'envoyer au feu.

Il me demanda si j'avais quelque chose à dire pour ma défense. Non, je n'avais rien à dire. Qu'aurais-je pu dire qui eut pour eux un sens ? Ils étaient emprisonnés dans leurs murailles d'acier et toute parole humaine les aurait lassé froid. Je sortis donc comme j'étais rentré, indifférent et dans une sorte d'état d'ivresse. C'était fini. Les foudres de l'Eglise étaient tombées sur moi et j'étais un condamné...

— ∞ —

Je ne revis plus ni Didier, ni personne. Je devais partir dans les plus brefs délais car on craignait la contagion et, en quelques jours, j'aurais pu contaminer ceux que j'aurais entrevus. Mon compagnon de malheur était envoyé dans une trappe pour y réfléchir ; je l'appris plus tard. On s'était imaginé qu'il avait une vocation de trappiste, parce qu'on pensait que tout trappiste est un ancien pêcheur et pleure ses péchés en faisant pénitence. C'était une idée toute faite. Jamais il n'est entré chez les trappistes.

On ne m'envoya pas là où on l'avait prévu. On s'avisa subitement que j'étais malade et qu'il serait préférable de m'isoler en pleine campagne. On m'expédia donc chez des bonnes soeurs qui pourraient s'occuper de moi.

J'arrivai dans le petit village où je devais rester plusieurs mois, un soir, par une pluie torrentielle. Mon âme était glacée comme mon corps. Je me laissais balloter sans faire de mouvements inutiles de peur de raviver ma souffrance.

Le lendemain, on me montra mon logement. C'était une petite maison isolée dans la forêt, que je devrais occuper seul. Je prendrais mes repas au couvent et une religieuse m'apporterait ma pitance.

Je retrouvai ma joie. Au moins là, dans la solitude que j'aimais, je ne serais pas entouré par une communauté hostile. Je vivrais parmi les arbres, libre et disponible. Les idées de suicide qui me hantaient depuis près d'un an s'évanouirent subitement. Je m'organisais une vie saine dans laquelle les promenades, les longues marches, les ablutions d'eau froide tenaient une grande place. Mais je pris soudain conscience de la place que Didier tenait dans mon existence ; il ne m'était plus possible de douter que je l'aimais. J'étais obsédé par son image et je ressentais son absence comme une amputation. Je m'expliquais maintenant certaines folies que j'avais faites et qui m'avaient inquiété moi-même : j'aurais voulu, dans les derniers jours, aller m'asseoir dans sa cellule par terre et le regarder vivre, tout simplement. Une nuit j'avais été le voir dormir et j'en avais conçu une joie sans borne. Je ne pensais plus qu'à lui. J'aurais voulu lui écrire, mais mes lettres auraient été arrêtées. Pourtant je comprenais le sens de cette séparation et je l'acceptais. Sa présence s'approfondissait en moi. Il passait à un autre stade et c'était cela qui important.

Et puis je voulais écrire mes convictions et le travail de ce livre occupait les trois quarts de mon temps. Je me mettais à l'ouvrage à 8 heures du matin et en sortais à 5 heures du soir. Je disais mon idée d'une Eglise libérée des traditions humaines et livrée aux seules inspirations de l'Esprit. J'étais encore si naïf, puisque je ne voyais pas que l'Eglise est par essence mauvaise et ennemie de la vérité ; je croyais qu'il suffirait de la réformer ; mais non, il faudrait la détruire. Les perceptions centrales de l'Evangile pénétraient de plus en plus en moi. Je vivais dans un état de légèreté spirituelle que je n'ai jamais connue depuis.

Je me retrouvais moi-même, avec ma passion, ma soif de vivre et aussi ma méchanceté. Je cherchais des moyens pour me moquer de ces gens que je plaignais au fond. Je n'avais que les lettres, qui étaient régulièrement ouvertes et le plus souvent arrêtées. Cela me révoltait. Un jour, j'écrivis à Didier, sachant qu'il ne recevrait pas mon mot et glissai dans l'enveloppe un billet à l'adresse du supérieur : "Si cette lettre doit être ouverte, je préfère qu'on me la renvoie plutôt qu'on la lise". C'était cousu de fil blanc : je mettais dans cette lettre que j'avais fait la connaissance d'une petite bonne du couvent et que j'en étais éperdument amoureux. Ce qui devait se produire arriva ; le Père Rivière me répondit qu'il avait, en vertu de "ses obligations de supérieur", ouvert l'enveloppe et arrêté le message ; il se répandait en de longs paragraphes très exaltés sur mon inconscience, mon imprudence, mon immoralité, me reprochant surtout de "compromettre l'Ordre" par des "aventures de collégien". Cela me fit rire aux larmes, mais ne m'empêcha pas de lui répondre que je l'avais tourné en ridicule et que c'était bien fait pour lui, qu'il n'avait pas à lire des lettres qui ne lui étaient pas adressées, et je terminais en lui demandant qu'il me f... la paix à l'avenir. Cela fut efficace, car dès lors, un long silence s'établit avec les religieux existants, qui me remplît d'aise.

Je savais que c'était fini. Durant ce séjour, je compris qu'il ne fallait plus que je m'accroche à une institution perverse. Je ne songeais plus qu'à vivre au moment présent sans autres préoccupations que celles de la joie à cueillir. J'étais bien là et je voulais y rester. Je peuplais ma solitude de présences d'enfants et de quelques jeunes filles. J'étais heureux. Ma crise avait commencé en Corse dans un paysage lumineux et idyllique. Elle finissait là, au milieu des forêts de la belle et grande nature.

Cela ne dura que trois mois. Un jour, je reçus un mot du Père Rivière me disant de quitter sur le champ l'endroit où j'étais. Je répondis que je refusais car je n'avais aucun motif valable d'aller autre part que là. Le refus d'obéissance produisit un nouvel orage. Le Père Provincial me convoqua à Paris et me fit une nouvelle "monition canonique". L'Ordre me rejetait. C'était ce que je voulais : je désirais qu'il porte la responsabilité de mon renvoi et qu'il ne puisse pas dire que j'avais "défroqué".

En attendant qu'on puisse entreprendre à Rome les démarches nécessaires pour obtenir le relèvement de mes vœux, on m'envoya dans ma famille alors en vacances en Bretagne. Je me mis en civil. C'était le commencement de la fin.

En contraste avec la vie d'enfer que je menais depuis des années, ce repos sur les plages ensoleillées me parut une résurrection. J'étais comme un enfant qui vient de naître et qui découvre la vie avec sa beauté, son charme, sa

splendeur. Rien n'y manqua, pas même la ravissante jeune fille dont je fis la connaissance en bateau et qui fut mon premier amour féminin.

Mais ici commence une nouvelle vie, et de celle-là je n'ai pas à parler.

— ∞ —